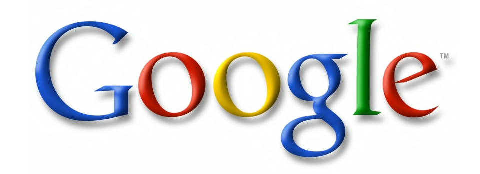
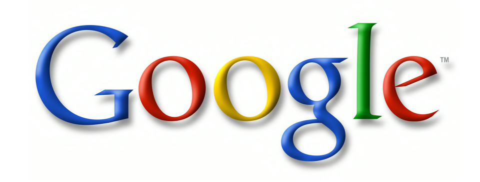
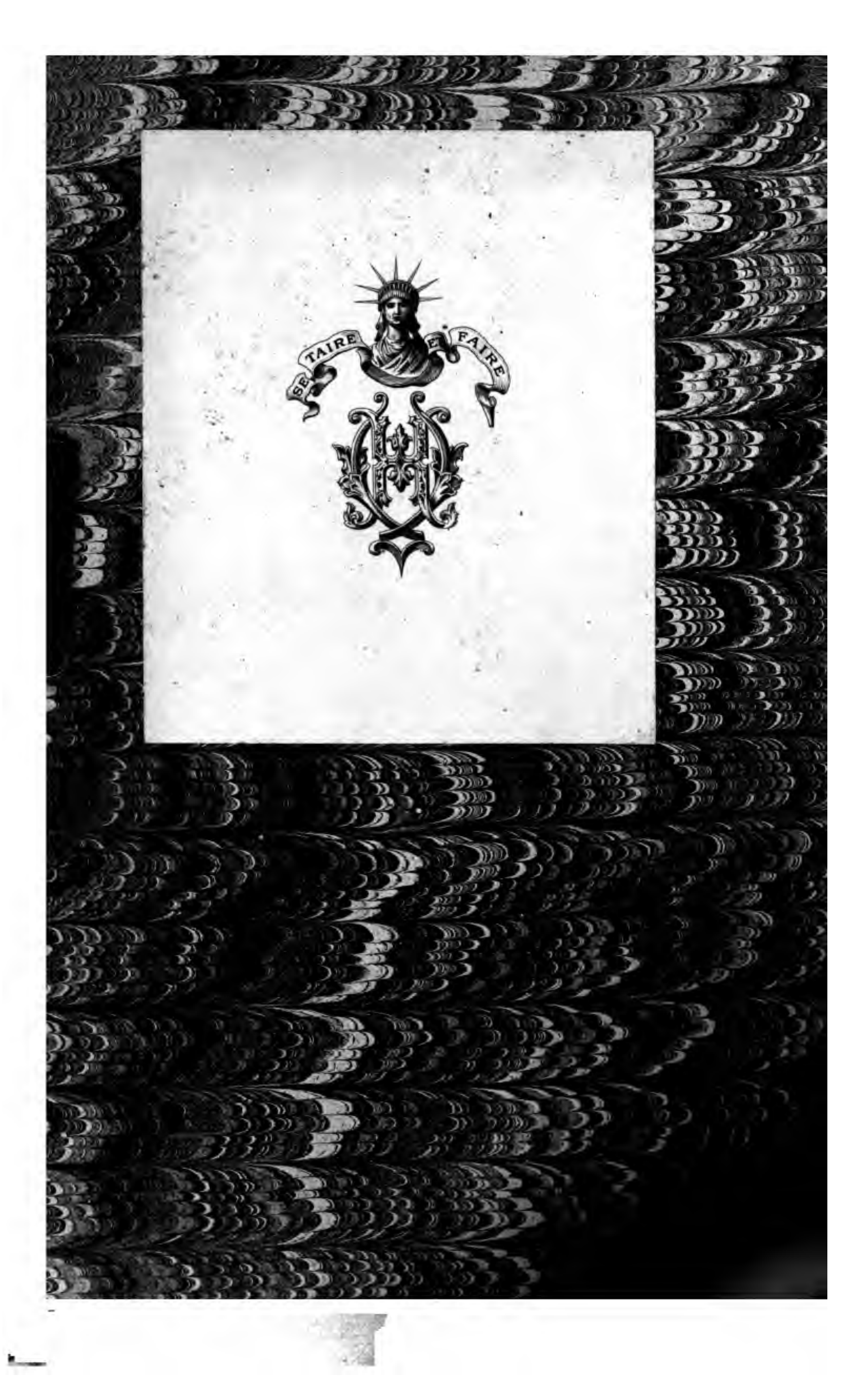
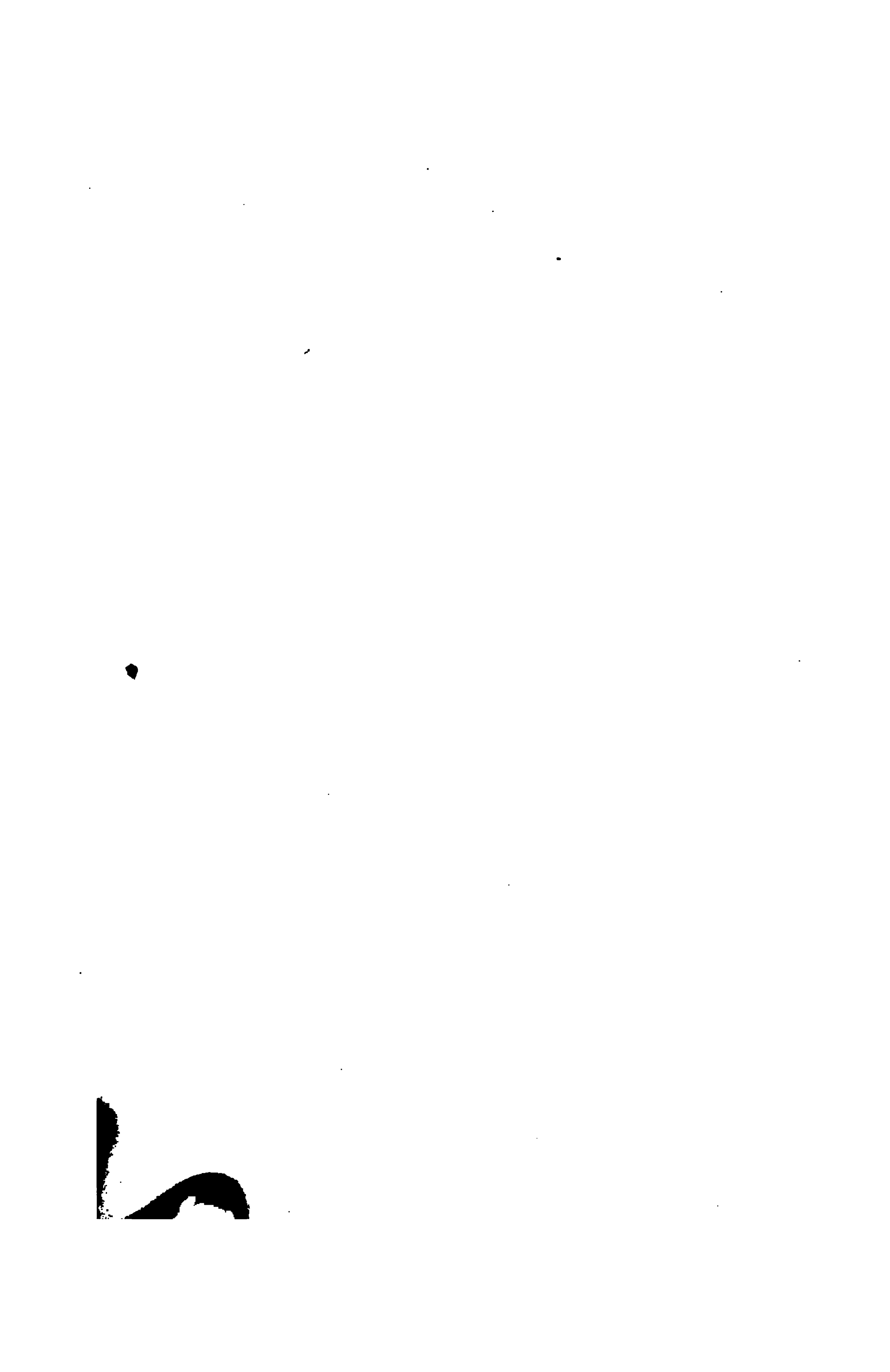





B 905,548


SE TAIRE ET FAIRE



MÉMOIRE ANALYTIQUE

SUR

LA CARTE DE L'ASIE CENTRALE

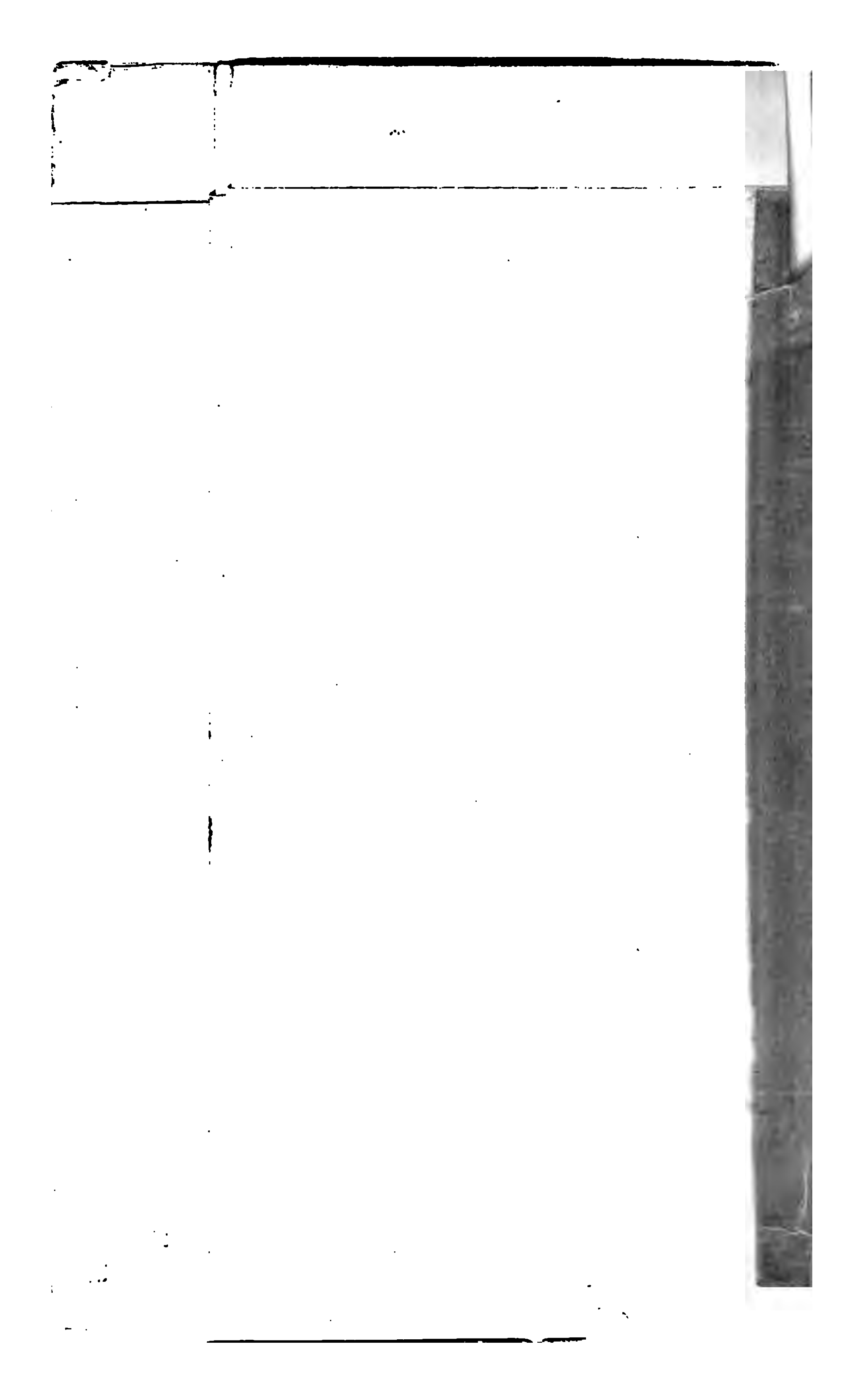
ET DE L'INDE.

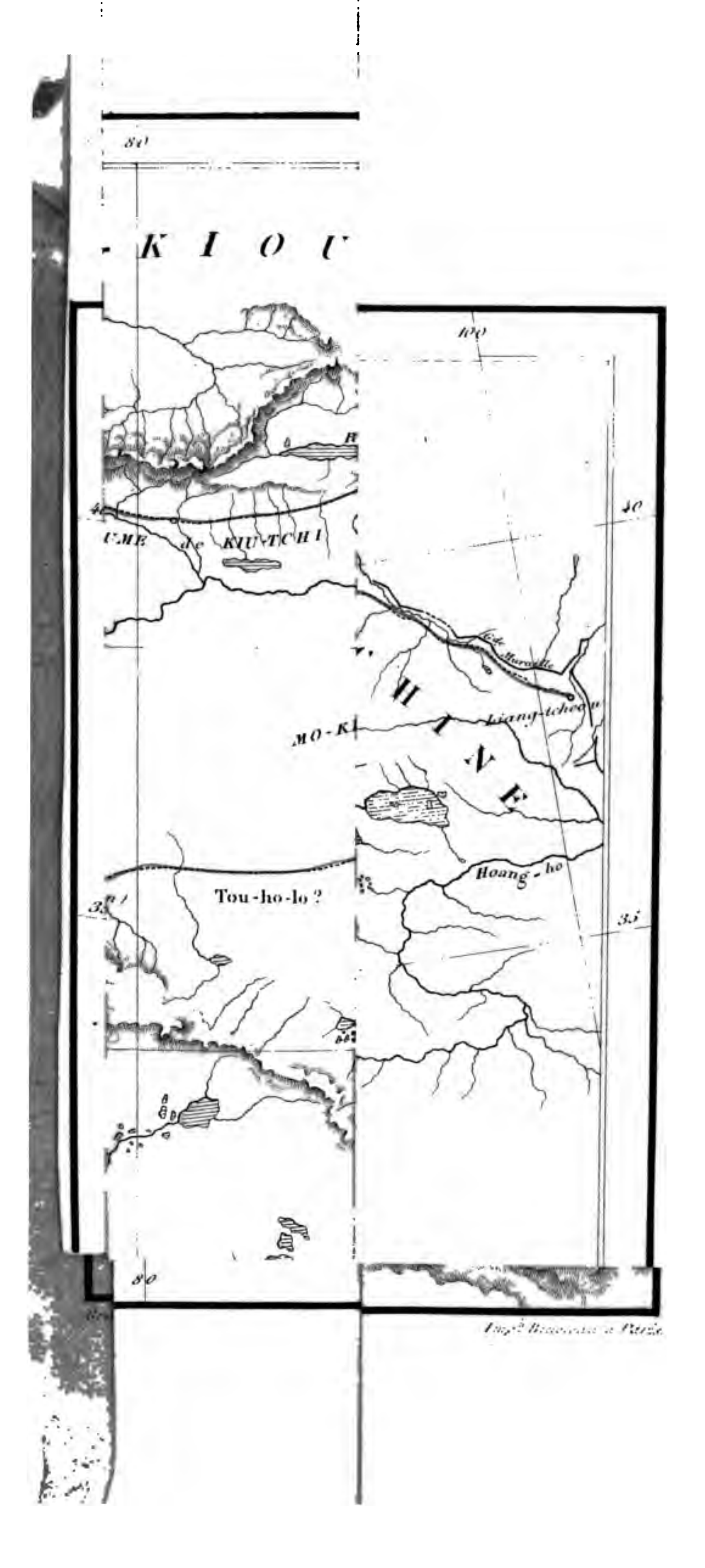
MÉMOIRE ANALYTIQUE

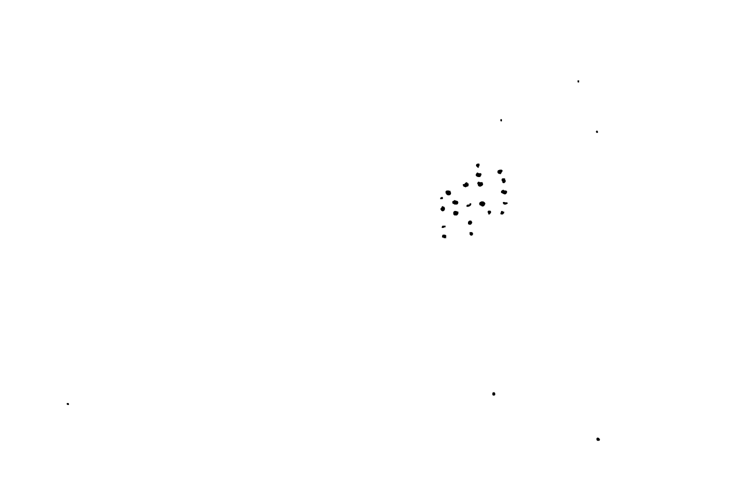
SUR

LA CARTE DE L'ASIE CENTRALE

ET DE L'INDE.




80
K I O U
100
40
UME de KIU-TCHI
40
MO-K
Liang-tcheou
H I N E
Hoang-ho
Tou-ho-lo ?
35
35
80
Impᵉ Bineteau à Paris.



MÉMOIRE ANALYTIQUE

SUR

LA CARTE DE L'ASIE CENTRALE

ET DE L'INDE.

§ 1. — Quelques observations préliminaires.

L'itinéraire de Hiouen-thsang, depuis l'angle nord-ouest de la Chine jusqu'à l'extrémité méridionale de la péninsule hindoue, touche à une immense étendue de pays asiatiques. Le voyageur nous conduit successivement à travers la Tartarie et dans toute la longueur de la Transoxane; puis il nous fait parcourir la vallée de la rivière de Kaboul, le Pendjab, le Kachmîr, les royaumes du bas Indus, tout le bassin du Gange et le Dékhan. Une telle ligne de route, et l'époque même du voyage, c'est-à-dire la première moitié du VIIe siècle de notre ère, donnent à la relation du pèlerin bouddhiste un intérêt qu'il est aisé de pressentir; mais ce qui en fait la valeur pour l'histoire et pour la géographie est aussi ce qui en rend l'étude difficile. La plupart de ces contrées sont encore aujourd'hui mal connues, et le VIIe siècle est pour

l'Asie, plus encore que pour l'Occident, une époque particulièrement vide de documents historiques et géographiques. Nous manquons donc ici tout à fait de renseignements contemporains qui auraient pu éclairer ou compléter ceux du voyageur. Les documents classiques auxquels nous pouvons emprunter quelques indications remontent au temps d'Alexandre ou datent des deux premiers siècles de notre ère; et il nous faut descendre de là jusqu'au milieu du xe siècle pour arriver aux premiers écrivains musulmans qui ont décrit quelques-uns des pays que Hiouen-thsang a visités. Nous ne parlons pas des provinces ou des contrées qui relèvent directement de la monarchie chinoise; pour celles-là, les sources originales sont extrêmement abondantes, et le vaste savoir de M. Stanislas Julien les mettait toutes à notre disposition.

Malheureusement il n'en était plus ainsi de l'Inde, but et théâtre principal des courses du voyageur. Sous le rapport des documents auxiliaires, l'Inde était plus pauvre encore et plus vide que les contrées du Jaxartes, de l'Oxus et de l'Iran. Jusqu'à présent la géographie sanscrite, antérieure à la conquête musulmane, qui a si profondément altéré ou modifié la nomenclature indigène, nous est à peine connue, quoiqu'une masse considérable de matériaux propres à en opérer la restitution ait été publiée en Europe depuis trente ans, et que les profonds travaux de M. Wilson, de W. Schlegel, d'Eugène Burnouf, de M. Lassen et de leurs émules, aient admirablement préparé cette restitution de l'Inde sanscrite : préparé, disons-nous, mais non accompli; car, sauf les grands traits et les points culminants, on n'a rien fait encore pour recomposer la carte politique et la topographie indigène de la péninsule hindoue antérieurement au xiiie siècle.

C'est donc avec une défiance bien légitime que nous avons

abordé l'honorable tâche que M. Stanislas Julien nous a confiée, bien que cette tâche, en ce qui se rapporte à l'Inde, nous fût grandement facilitée par une longue étude préparatoire déjà consacrée à l'ancienne géographie sanscrite. Les essais analogues antérieurement tentés par plusieurs savants pour l'éclaircissement des itinéraires chinois dans l'Inde et l'Asie centrale, même la partie géographique du commentaire de Klaproth sur le voyage de Fa-hian, travail où l'illustre orientaliste a déployé un savoir et une sagacité extrêmement remarquables, ne nous ont été, nous devons le dire, que d'un très-médiocre secours; outre que l'itinéraire de Hiouen-thsang embrasse un bien plus grand nombre de pays que ceux de ses prédécesseurs, et que nous avions conséquemment à éclaircir une foule de points nouveaux, ceux mêmes qui avaient été déjà traités nous ont offert bien plus d'erreurs à rectifier que de lumières à recueillir. Cette faiblesse des essais antérieurs tient à une double cause : premièrement, à ce qu'avant M. Stanislas Julien, aucun sinologue n'avait su trouver une méthode fixe et certaine pour ramener les noms étrangers transcrits en chinois (particulièrement les noms sanscrits) à leur forme originale; en second lieu, à ce que, dans la recherche des identifications, on s'était habitué à se laisser guider presque uniquement par l'analogie des sons, analogie souvent illusoire et que l'absence de règles de transcription rendait tout à fait arbitraire, au lieu d'étudier topographiquement, si nous pouvons le dire, la route du voyageur, en se référant toujours aux matériaux qui nous représentent le terrain d'aussi près que possible. Il y a ici un travail pratique, un travail de géographe, que la connaissance seule des textes ne peut suppléer. Nous pourrions citer de singuliers exemples d'aberrations dans les rapprochements pro-

posés, que la moindre attention à suivre sur la carte la marche du voyageur aurait dû prévenir. Hâtons-nous d'ajouter que le texte intégral des Mémoires de Hiouen-thsang, ainsi que l'histoire de son voyage écrite par Hoeï-li et traduite également par M. Stanislas Julien, ont donné à notre commentaire une base qui avait manqué à tous les essais antérieurs. Nous nous trouvions donc dans des conditions infiniment meilleures que personne avant nous, pour l'éclaircissement et le tracé graphique de cet important morceau de géographie orientale; et le seul mérite que nous ayons à réclamer pour notre travail, si l'on veut bien lui reconnaître un mérite quelconque, est l'attention que nous avons eue de mettre constamment en regard de la relation chinoise toutes les sources d'informations, anciennes ou récentes, qui pouvaient en expliquer et en fixer les indications quelquefois un peu vagues.

Nous avons à peine besoin de dire que les cartes forment une partie essentielle de ces moyens de comparaison. Voici la liste de celles qui nous ont principalement servi à établir le tracé de la nôtre :

1° Pour l'extrémité nord-ouest de la Chine et pour la Tartarie, la grande carte de l'Asie centrale, en quatre feuilles, publiée par Klaproth en 1833. Cette belle carte est une réduction des atlas chinois, assujettis aux observations astronomiques des missionnaires chargés par l'empereur Kienlong d'établir la carte générale de l'empire, et appuyés en outre sur les travaux ultérieurs des ingénieurs et des hydrographes européens, tant pour le tracé des côtes que pour la partie des frontières qui confine à l'Himâlaya.

2° Pour la Dzoûngarie et le Turkestan jusqu'à l'Oxus ou Amoû-déria, la carte du Turkestan, en une feuille, publiée

par M. Kiepert, à Berlin, en 1852. M. Kiepert, dans la construction de cette carte, a mis à profit tous les travaux russes accessibles sur l'ancienne Transoxane (le *Mavarelnahar* des Arabes), et même plusieurs communications inédites; et il s'en est heureusement servi pour le territoire de Samarkand et de Boukhara (la *Sogdiane* des Grecs), pour la configuration des grands lacs de la Dzoûngarie, pour le tracé du lac d'Aral, et pour une partie du bassin du Sir-déria (l'ancien *Jaxartes*). Malheureusement cette carte, dans son ensemble, n'est guère qu'un canevas où l'auteur a négligé de rapporter une foule de détails importants fournis par les auteurs musulmans ou par les explorateurs européens, et elle présente ainsi beaucoup plus de vides que ne le comporterait l'état réel des connaissances acquises.

3° Pour la région nord-ouest de l'Himâlaya, depuis le Hindou-kôh jusqu'au Gange supérieur, la grande carte du Pendjab jointe à la récente publication de M. Alexander Cunningham, intitulée *Ladâk* (London, 1854). C'est la première carte satisfaisante du Pendjab et du Kachmîr qui ait encore été publiée. M. Walker, qui l'a rédigée, y a rapporté toutes les reconnaissances faites par MM. Cunningham, Thomson et Henry Strachey dans l'expédition de 1847, pour la délimitation de la frontière indo-tibétaine, et par les ingénieurs anglais en différentes parties du Pendjab depuis l'adjonction de cette grande région du nord-ouest aux territoires britanniques.

4° Pour la région des monts Souleïmân, à l'ouest du Sindh, et pour plusieurs parties de l'Afghanistan oriental, la carte dressée par le lieutenant Macartney pour la relation d'Elphinstone, quoique sur beaucoup de points cette carte ait été rectifiée ou complétée par des reconnaissances par-

tielles pendant les deux expéditions anglaises dans l'Afghanistan.

5° Pour le cours inférieur du Sindh, depuis Attok jusqu'à la mer, la carte de Wood, basée sur sa reconnaissance de 1837.

6° Pour la partie de l'Inde comprise entre la Narmadâ et le cap Comorin, la dernière édition (1851) de la carte de l'Inde, en six feuilles, de Walker, et l'atlas du sud de l'Inde, en dix-huit feuilles, par A. Arrowsmith (1822), sans préjudice des nombreuses rectifications de détail que nous ont fournies les feuilles publiées du grand atlas de l'Inde levé aux frais de la Compagnie.

7° Pour l'Inde gangétique, outre la carte déjà mentionnée de Walker, le *Bengal atlas* de Rennell, et les feuilles qui donnent le Douab dans le grand atlas de l'Inde, nous nous sommes servi de la carte en quatre feuilles du Bengale et du Béhar, publiée à Calcutta, en 1841, par M. Tassin.

Nous ne disons rien des morceaux de détail qui nous ont été fournis par les relations récentes ou par des mémoires particuliers; comme ils seront naturellement cités dans le cours de notre analyse, il serait superflu de nous y arrêter ici.

Nous devons ajouter quelques mots sur la mesure itinéraire (le *li*) employée par Hiouen-thsang dans l'énoncé des distances, et sur l'évaluation que nous en avons adoptée.

Le li chinois n'a pas moins varié de longueur, selon les temps, que n'a varié chez les Occidentaux, selon les peuples ou les époques, la valeur du stade, du mille et de la lieue. Cette diversité infinie, sous l'apparente uniformité des noms, source de tant de confusion en géographie, tient à l'origine même de ces mesures de distance par lesquelles on a voulu exprimer les intervalles qui échappent à une appréciation

immédiate et directe. Toutes ont été fondées originairement sur de simples estimes, ou des supputations de la nature la plus variable; ce n'est que beaucoup plus tard, lorsque les peuples eurent fait quelques progrès dans les sciences mathématiques et astronomiques, qu'on essaya de ramener un peu d'ordre et de méthode dans cet inextricable chaos des mesures itinéraires. Quant au li en particulier, c'est une chose reconnue par les historiens chinois que la distance exprimée par ce mot était plus courte dans l'antiquité que dans les temps modernes. Hiouen-thsang lui-même, au début du second livre du *Si-yu-ki*, confirme ce fait de l'augmentation progressive de la longueur du li dans l'usage commun. L'évaluation généralement admise aujourd'hui, dans les ouvrages européens, est de 10 li pour notre lieue commune de 25 au degré; mais, outre que cette évaluation ne répond même pas aux données sur lesquelles elle paraît se fonder[1], elle ne saurait s'appliquer indistinctement à toutes les époques de l'histoire de la Chine. Nous n'avons pas à entrer à cet égard dans une recherche que ne nécessite pas notre objet actuel. Une seule chose nous importe : c'est de savoir quelle était la longueur du li en usage au temps de Hiouen-thsang.

Or, sur ce point, nous trouvons des informations que nous pouvons regarder comme suffisantes dans les documents

[1] On peut voir à ce sujet la remarque de d'Anville, *Traité des mesures itinéraires*, p. 155. Nous croyons trouver la raison de ce rapport supposé de 10 à 1 entre la lieue commune et le li dans ce que disent quelques auteurs chinois, que le li était égal autrefois à 300 pas. Or, à ce compte, 3 li et un tiers égaleraient l'ancien mille romain de 75 au degré (en admettant que le mille se composât exactement de 1,000 pas, selon l'induction étymologique), et 10 li seraient l'équivalent de notre lieue commune, qui répond à 3 milles romains. Mais ce qu'il faudrait déterminer d'abord, c'est la valeur du *pas*, telle que l'entendent les mathématiciens chinois : c'est par là que pèche le calcul, ainsi que le rapport qu'on en tire.

qui nous sont ouverts. Il suffit de recourir au mémoire spécial que d'Anville a consacré à ce point de métrologie géographique[1].

Le P. Gaubil, dans son *Histoire de l'astronomie chinoise* (t. I, p. 77), nous apprend que sous le règne de Hiouen-tsong, de la dynastie des Thang (713-756), Y-hang, un des plus grands astronomes dont se glorifie la Chine, mesura, dans la province de Ho-nan, plusieurs espaces correspondant à des arcs méridiens déterminés par des observations de hauteurs solaires[2]. Un de ces espaces, correspondant à un arc de 29 minutes et demie de notre graduation du globe, fut trouvé, disent les chroniques, de 168 li et 169 pas. Un second arc terrestre, de 29 minutes 50 secondes, donna 167 li et 281 pas. Enfin, un troisième arc, de 28 minutes 34 secondes, mesurait 160 li et 10 pas. Le résultat de ces trois mesures est aussi satisfaisant qu'il est raisonnable de l'attendre de praticiens chinois. La première donne, pour la longueur du degré terrestre, 340 li; la seconde, 338; la troisième, 336. La mesure moyenne est donc de 338 li au degré, résultat conforme à celui que donna une opération analogue renouvelée plus tard sous la dynastie des Song[3]. La longueur du li qui se déduit de cette donnée est de 168 toises et environ 4 pieds (329 mètres).

Tel était donc, d'après ces documents tout à fait authen-

[1] *Mém. de l'Acad. des Inscr.* t. XXVIII, 1761, p. 487. D'Anville lui-même a résumé ce travail dans son *Traité des mesures itinéraires*, Paris, 1769, p. 154 et suiv.

[2] Cette mesure de plusieurs portions d'un degré terrestre a donc précédé de près d'un siècle celle que le khalife Al-Mamoun fit exécuter dans les plaines de Sindjar, au commencement du IX[e] siècle de l'ère chrétienne. (Voyez l'Introduction de M. Reinaud à sa traduction de la *Géographie d'Abou'lféda*, p. XLIV.)

[3] Gaubil, *Histoire de l'astron. chin.* I, p. 97.

tiques, le li en usage au VIIIe siècle, et rien ne permet de supposer que ce li soit différent de celui de Hiouen-thsang, quatre-vingts ans auparavant. Or ce li est contenu non pas dix fois, mais bien treize fois et demie dans une de nos lieues communes de 25 au degré, c'est-à-dire que 108 li de Hiouen-thsang équivalent seulement à 8 lieues, et non à près de 11 lieues selon l'évaluation commune[1]. Cette détermination est fort importante. L'exagération presque constante reprochée aux distances du voyageur chinois se trouve ainsi fort atténuée, et les mesures de l'itinéraire se rapprochent beaucoup plus des chiffres véritables.

On voudrait aussi savoir précisément sur quelle base se fondent ces chiffres de distances. Les routes n'étaient pas mesurées comme le sont aujourd'hui chez nous, à l'imitation des anciens Romains, nos grandes voies de communication, et le voyageur n'avait certes dans les mains rien de semblable aux *guides* où le touriste moderne trouve un arsenal complet d'indications et de renseignements. Nous ne voyons que deux sources possibles pour ces notes de distances régulièrement inscrites dans notre itinéraire : les informations locales ou la mesure du temps. Que ce dernier moyen, peut-être le plus sûr et le plus exact, ait dû être employé fréquemment par le voyageur, c'est ce qui nous paraît pour le moins très-probable : l'heure de route, on le sait, est d'un usage universel dans tout l'Orient. Pour le li surtout, dont la correspondance en temps est d'une détermination facile (4 ou 5 minutes par exemple), l'expédient se présentait de lui-même, et on peut en attendre une approximation très-satisfaisante.

[1] Cinq li (1643 mèt.) font ainsi un peu plus d'un mille anglais (1609 mèt.). Un li (329 mètres) est presque exactement le tiers d'un kilomètre.

Mais, en beaucoup de cas, il n'est pas douteux que le voyageur aura reçu ses informations des gens du pays, et par cela même, elles devaient être généralement exactes. Seulement il a dû arriver que les mesures locales (le *kôs*) différant souvent de canton à canton ou de province à province, leur réduction en li, d'après un certain module proportionnel une fois arrêté, devait donner des chiffres trop forts ou trop faibles, selon que le kôs était plus long ou plus court. C'est de là, sans doute, que proviennent beaucoup d'indications fautives de l'itinéraire. Les autorités alléguées par Abel-Rémusat, dans ses notes sur Fa-hian[1], font le kôs indien égal à 10 li au temps des Tsin, ce qui peut être exact; mais les traducteurs des livres bouddhiques distinguaient deux autres kôs, l'un égal à 15 li, l'autre à 20. Il est certain, en effet, que la longueur du kôs (et celle du yôdjana qui en dérive) ne varie pas moins dans le nord de l'Inde que la lieue ou le mille dans les divers pays de l'Europe. Si ces variations locales sont pour nous un labyrinthe souvent inextricable, on comprend ce qu'elles ont dû être pour notre voyageur. Il n'y a donc pas lieu d'être surpris s'il arrive trop souvent que les mesures données ne s'accordent pas avec les distances réelles, quoique ces dissidences ne soient ni aussi fréquentes ni aussi graves qu'on pourrait le supposer.

Nous n'étendrons pas davantage ces observations préliminaires. Les remarques que nous y aurions pu joindre sur le caractère général de la relation chinoise, sur ce qu'elle ajoute à notre connaissance de l'Asie intérieure, et surtout sur les informations qu'on en tire pour l'état politique et géographique de l'Inde à cette époque de transition (car l'Inde, comme l'Europe, a eu son moyen âge), ces remarques, en

[1] *Foe-koue-ki*, p. 88.

ce qu'elles touchent à notre objet spécial, se présenteront d'elles-mêmes dans le cours de notre travail. Quant à la construction même de notre carte et au tracé de l'itinéraire, qu'il nous soit permis de dire que nous avons trouvé une satisfaction bien vive dans les résultats auxquels nous sommes arrivé. Ces résultats ont dépassé de beaucoup ce qu'à première vue nous avions cru pouvoir attendre de la nature de nos matériaux. Sauf un très-petit nombre de points restés, quant à présent, sans correspondance connue, la route du voyageur, dans son immense parcours, est venue, station par station, s'adapter à la carte moderne avec un étonnant accord dans les détails, tantôt s'éclairant des lumières fournies par la géographie classique, par la géographie musulmane ou par la géographie sanscrite, d'autres fois, au contraire, servant à préciser des indications insuffisantes, et à fixer des positions jusqu'à présent indéterminées. Nous ne prétendons pas, assurément, avoir évité toute erreur dans un travail aussi laborieux et d'une aussi longue haleine; mais nous affirmons sans crainte que ces erreurs ne peuvent être nombreuses, et surtout qu'elles ne dépassent jamais un rayon très-restreint.

L'analyse où nous allons entrer montrera sur quelles bases repose notre confiance, et permettra de juger si elle est justifiée.

§ 2. — De Liang-tcheou, sur la frontière nord-ouest de la Chine, à la ville de Taras, sur le Sir-déria ou Jaxartes.

C'est en l'année 629 de notre ère, onze ans après l'avénement à l'empire de la puissante et glorieuse dynastie des Thang, que Hiouen-thsang se met en route pour la contrée

des *P'o-lo-men* (les Brâhmanes), où il va chercher les livres de la Loi. Parti de *Liang-tcheou,* qui était alors un rendez-vous général de commerce pour les marchands des contrées extérieures, il arrive bientôt après à *Koua-tcheou,* au delà de l'extrémité occidentale de la Grande muraille. Cette place, où il y avait un gouverneur chinois, existe encore sous le même nom, ainsi que Liang-tcheou[1]. La rivière *Hou-lou,* à peu de distance au nord de Koua-tcheou, est la *Boulounghir* des Mongols. La ville de *Tun-hoang,* que les Mémoires de Hiouen-thsang mentionnent dans ce district, est aujourd'hui ruinée; les cartes et les géographies chinoises en indiquent l'emplacement sous le nom de *Cha-tcheou,* qu'elle avait reçu plus tard, à une quinzaine de lieues dans le sud-ouest de Koua-tcheou.

Après avoir passé la rivière de Hou-lou en se dirigeant au nord-ouest, le voyageur entre dans le désert; ce sont des landes immenses ou de vastes plaines sablonneuses, que les anciens livres chinois désignent sous l'appellation caractéristique de *Cha-ho,* ou le Fleuve de sables[2]. Au temps de Hiouen-thsang on le connaissait sous le nom de *Mo-kia-yen,* qui n'est, évidemment, qu'une transcription du nom de *Makhaï,* que les tribus mongoles emploient encore de nos jours. A partir de la rivière Hou-lou, les Chinois avaient construit, de 100 li en 100 li, des tours de garde au nombre de cinq, où des soldats étaient postés pour surveiller les mouvements des tribus du nord. La dernière de ces tours,

[1] Cette dernière ville, qui est voisine de la Grande muraille, avait reçu ce nom, qu'elle a conservé, sous la dynastie des Souï, prédécesseurs des Thang (581-618). (Éd. Biot, *Dictionn. des noms anc. et mod. des villes et arrondissements de l'Empire chinois,* p. 101; Paris, 1842, in-8°.)

[2] Une dénomination plus moderne est celle de *Cha-mo,* littéralement le Désert de sables, appellation dont l'équivalent mongol est *Gobi.*

à 500 li de la rivière, marquait l'extrême frontière du territoire chinois.

C'était là que commençait le royaume de *I-'gou*, avec une capitale du même nom; ce royaume, qui répond à la province de *Khamil* ou *Hami* de la géographie actuelle, de même que la ville de *Hami* représente l'*I-'gou* du VII[e] siècle[1], était une des nombreuses principautés fondées depuis longtemps par les tribus de race turque dans la zone herbeuse et bien arrosée qui s'étend entre la chaîne neigeuse des Montagnes célestes au nord (en chinois *Thien-chan*), et le Désert de sables au midi. Le mot *I-'gou* n'est évidemment qu'une transcription contractée du nom des *Ouïgours*, tribu fameuse que les documents chinois des XIII[e] et XIV[e] siècles appellent *Hoeï-hou;* les annales chinoises nous apprennent, en effet, que, dès le II[e] siècle avant notre ère, les Hoeï-hou occupaient, sous le nom de *Kiu-sse*, le territoire de Hami.

A partir de I-'gou, la route du voyageur se porte à l'ouest, sans de grandes déviations. Le premier pays où il arrive ensuite est le territoire du roi de *Kao-tchang*, représenté par la province actuelle de Tourfan. Les Kao-tchang étaient une autre tribu ouïgoure, la plus nombreuse apparemment et la plus puissante; car, peu d'années après le passage de Hiouen-thsang, le chef de cette tribu s'empara du royaume de I-'gou, et pendant plusieurs siècles le nom de *Kao-tchang* fut celui de tous les Ouïgours. Au temps même de notre voyageur, le prince de I-'gou était le subordonné du roi de Kao-tchang; car il est dit que celui-ci, ayant appris l'arrivée de Hiouen-

[1] Elle en était du moins très-voisine, comme le montrent les extraits de la grande *Géographie impériale* publiés par M. Stanislas Julien sous le titre de *Notices sur les pays et les peuples étrangers tirées des géographes et des historiens chinois* (*Nouveau Journal asiatique*, t. VIII, 1846, p. 240). Dans ces extraits, le nom est écrit *I-ou*, pour *I-'gou*.

thsang à I-'gou, expédia au roi de cette dernière ville l'ordre de lui envoyer immédiatement le Maître de la Loi. C'est le titre sous lequel Hiouen-thsang est habituellement désigné. Tous ces chefs des hordes turques étaient depuis longtemps convertis au bouddhisme, et la présence d'un docteur de la Loi était pour eux une distinction très-enviée.

Pe-li, la première ville du territoire de Kao-tchang, est à six journées à l'ouest de *I-'gou* (Hami); une autre journée amène le voyageur à la résidence royale, dont le nom n'est pas indiqué. Ce devait être *Pidjan*, à 75 lieues environ de Hami, et que l'on sait, en effet, avoir été autrefois la capitale des Kao-tchang [1]. Tourfan, qui a pris plus tard le rang de capitale du pays, est à 20 lieues de Pidjan dans la direction de l'ouest. Les documents de l'époque des Thang, qui est celle de notre voyageur, désignent Tourfan sous le nom de *Kiao-ho-hien* [2]. Ce nom n'est pas dans Hiouen-thsang. De la capitale des Kao-tchang, il vient à *Vou-pouan*, et de Vou-pouan à *To-ts'in;* cette dernière place existe encore sous le même nom (*Toksoun*), à 190 li au sud-ouest de Tourfan, selon les géographies chinoises [3]. Nous ne voyons dans cette province aucune localité dont le nom se rapporte à celui de *Vou-pouan;* le lieu devait être, dans tous les cas, peu éloigné de Tourfan.

Le royaume d'*A-ki-ni* ou *'O-ki-ni*, où Hiouen-thsang arrive en quittant Kao-tchang, est le pays de *Kharachar*. Les distances et la direction ne laissent aucune incertitude à cet égard. Le nom d'*A-ki-ni* ne se rencontre néanmoins

[1] Voyez Ritter, *Erdkunde*, t. VII, p. 432.

[2] Stanislas Julien, *Notices sur les pays et les peuples étrangers* (*Nouveau Journal asiatique*, t. VIII, 1846, p. 241).

[3] *Id. ibid.* p. 242.

dans aucune autre source chinoise, mais bien celui de *Yen-ki,* que tous les documents de l'époque des Thang et des temps postérieurs donnent comme synonyme de *Kharachar. A-ki-ni* serait-elle, dans notre relation, une forme altérée de *Yen-ki,* ou le mot aurait-il une origine qui nous serait inconnue? C'est ce que nous ne pouvons décider.

D'A-ki-ni, Hiouen-thsang arrive au royaume de *K'iu-tchi* ou *Kou-tché.* Les géographies du temps des Thang écrivent aussi *Kieou-tsé*[1]. Ce pays n'a pas changé de dénomination; *Kou-tché* est toujours le nom de la province qui confine à l'ouest avec le pays de Kharachar.

A 800 li environ de la ville de *Kou-tché* (Kharachar), le voyageur passe la frontière du royaume de *Po-lou-kia.* La route, continuant de se porter à l'ouest, avait dû remonter la rivière d'Oukiat ou *Chayar-déria* de la grande carte de Klaproth. *Po-lou-kia* est représenté aujourd'hui par la grande province d'Aksou, que traversent plusieurs affluents de la rivière de Kachgar. Antérieurement aux Thang, sous la dynastie des Han (c'est-à-dire dans les deux derniers siècles qui ont précédé notre ère), le territoire de Po-lou-kia ou Aksou avait formé deux royaumes, celui de Kou-mé à l'orient, sur les confins de Kharachar, et le royaume de Wen-sou ou Ouen-sieou à l'ouest, répondant à la province propre d'Aksou[2]. Les annales chinoises mentionnent une tribu turque de *Pou-lo-ki*[3], dont les campements, au IVe siècle de notre ère, étaient dans le nord-ouest de la province de Kan-sou (extré-

[1] Stanislas Julien, *Notices sur les pays et les peuples étrangers* (*Nouveau Journal asiatique,* t. VIII, 1846, p. 244).

[2] *Id. ibid.* p. 244 et 249.

[3] Klaproth, *Tableaux histor. de l'Asie,* atlas, pl. 12, colonne des nations turques.

mité nord-ouest de la Chine); il est bien probable que c'est de cette tribu que le pays de *Po-lou-kia* avait pris son nom.

Hiouen-thsang, en quittant *Po-lou-kia* (Aksou), se porte au nord vers de grandes montagnes, qui forment, dit-il, l'angle (l'extrémité) septentrional des monts *Tsong-ling*. A une vingtaine de lieues au nord d'Aksou, il y a, en effet, une chaîne de montagnes neigeuses que les Mongols nomment *Mousour-aola* « la Montagne de glace », nom que Hiouen-thsang et les géographies de l'époque des Thang rendent en chinois par *Ling-chan*, qui a la même signification. Cette chaîne domine au sud le lac Issikoul et les pâturages de la Dzoûngarie, qui présentent ici une remarquable dépression entre les Mousour et l'Altaï[1]. La description que notre voyageur en donne a été répétée dans les géographies de l'époque des Thang[2].

Après avoir traversé, avec des peines et des fatigues infinies, les dangereux défilés de la Montagne de glace, Hiouen-thsang,

[1] On avait cru jusqu'à ces derniers temps, et l'erreur se trouvait invariablement reproduite dans toutes les cartes, que des plateaux de Pamir et de Bolor, où sont les sources de l'Oxus, jusqu'aux monts Altaï qui enveloppent au sud le lac Baïkal, il existait une chaîne non interrompue de montagnes presque infranchissables. M. de Humboldt le premier a fait voir, dans son *Asie centrale*, en s'appuyant sur des documents inconnus ou mal employés avant lui, qu'une immense dépression sépare le massif de Pamir du massif altaïque. Cette dépression, où les eaux accumulées donnent naissance à de nombreux et vastes lacs (notamment ceux d'Issikoul et de Tenghiz), forme un pays de plaines, de vallées et de pâturages, qui porte aujourd'hui le nom de *Dzoûngarie*. C'est la seule communication facile qui existe entre les steppes élevés de la Mongolie et les plaines basses qu'arrose le Sir-déria ou Jaxartes. C'est par cette issue naturelle que se sont faites, depuis les plus anciens temps, les innombrables migrations qui ont versé tant de tribus nomades de la haute Asie vers la mer Caspienne et les plaines sarmatiques.

[2] Voyez les *Notices* déjà citées, traduites par M. Stanislas Julien dans le *Nouveau Journal asiatique*, t. VIII, 1846, p. 248.

descendu sur la pente opposée, arrive au bord d'un grand lac, qu'il nomme *Thsinq-tchi.* La situation de ce lac, par rapport au pays de *Kioué-tchi* (Koutché), son circuit considérable, sa forme allongée de l'est à l'ouest, toutes ces indications parfaitement concordantes avec nos cartes actuelles ne permettent pas de méconnaître, dans ce grand lac, celui qu'on désigne aujourd'hui sous le double nom mongol et turc de *Témourtou* et d'*Issikoul.*

A partir de ce lac jusqu'à la ville de Taras, sur le Sir-déria ou Jaxartes, quelques détails de l'itinéraire présentent une incertitude que notre connaissance imparfaite d'un pays peu exploré augmente encore. Nous pouvons déjà, néanmoins, en fixer le point essentiel, qui est la détermination de la ville de *Ta-lo-sse* (Talas ou Taras); mais, pour être ici aussi clair que possible, il convient d'abord de transcrire cette portion du journal, dont nous retrancherons ce qui n'a pas trait directement aux indications géographiques.

Le *Si-yu-ki* (c'est-à-dire la rédaction des Mémoires originaux de Hiouen-thsang) s'exprime ainsi [1] :

« Après avoir fait environ 500 li au nord-ouest du lac Thsing-tchi, Hiouen-thsang arriva à la ville de la rivière *Sou-yé* (Sou-yé-choui). Cette ville a de 6 à 7 li de tour; c'est le rendez-vous des marchands des divers royaumes [2].

« A l'ouest de Sou-yé, on voit quelques dizaines de villes isolées. Dans chaque ville on a établi des chefs, qui sont indépendants les uns des autres; mais ils sont tous soumis aux *Tou-kioue* (Turcs).

[1] T. I, p. 12.

[2] L'historien du voyage, Hoeï-li, présente une rédaction un peu différente : « Hiouen-thsang suivit les bords de cette mer dans la direction du nord-ouest, et, après avoir fait environ 500 li, il arriva à la ville de *Sou-ché.* »

« Après avoir fait environ 400 li à l'ouest de la rivière Sou-yé, il arriva aux Mille sources (*Thsien-thsiouen*). Le pays des Mille sources a environ 200 li en carré. Au sud, il est borné par des montagnes neigeuses, et des trois autres côtés par des plaines unies. La terre est abondamment arrosée, et les arbres des forêts offrent la plus belle végétation..... Le khan des *Tou-kioue* (Turcs) vient chaque année dans ce lieu pour éviter les chaleurs de l'été..... Après avoir fait de 140 à 150 li à l'ouest des Mille sources, (Hiouen-thsang) arriva à la ville de *Ta-lo-sse*. »

Il faut remarquer que la rédaction de la portion correspondante dans l'Histoire de Hoeï-li présente, sur plusieurs points, des variantes notables[1], et, en outre, qu'elle est beaucoup plus étendue. Nous avons sûrement ici un de ces endroits de l'ouvrage où le moine Yen-thsong, qui le remit en ordre et le termina après la mort de Hoeï-li, « développa la composition originale à l'aide de documents inédits, corrigea les imperfections, éclaircit les endroits obscurs, et donna au travail primitif de Hoeï-li plus d'ampleur, de solidité et d'éclat[2]. » Dans le cas actuel, ces additions ajoutent au récit trop concis du *Si-yu-ki* des circonstances réellement importantes; c'est une des nombreuses pages qui prouvent qu'en donnant avant sa traduction des Mémoires originaux du voyageur celle de l'Histoire du voyage écrite par Hoeï-li et terminée par Yen-thsong, M. Stanislas Julien a fait une chose à la fois très-judicieuse et très-utile. Hoeï-li (ou Yen-thsong) raconte ici ce que ne dit pas le *Si-yu-ki*, que Hiouen-thsang rencontra (à Sou-ché ou dans les environs) le khan des Turcs, qui était alors en partie de chasse. Il décrit le costume de ce

[1] Nous venons d'en citer un exemple dans la note 2 de la page précédente.

[2] Préface de la traduction de Hoeï-li par M. Stanislas Julien, p. LXXIX.

prince et des officiers de sa suite, et il donne de très-curieux détails sur les mœurs, les habitudes domestiques et les pratiques religieuses de la horde qui avait encore le culte du feu. Il est intéressant de rapprocher de cette partie du journal les détails analogues qu'on trouve dans la relation de l'ambassade de Zémarque près de Dizaboul, en 569, soixante et un ans avant le passage de Hiouen-thsang [1], et dans celle de Plan-Carpin, au milieu du XIIIe siècle [2]. Le khan fait conduire Hiouen-thsang avec honneur par un de ses officiers à sa résidence habituelle (ni le nom, ni la situation, par rapport à la ville de Sou-ché, n'en sont indiqués), et il l'y rejoint au bout de quelques jours. Parti de ce lieu après quelque temps de séjour, le voyageur reprend sa route à l'ouest, et, après une marche de 400 li, il arrive aux Mille sources [3]. A 150 li plus loin à l'ouest, comme dans le *Si-ya-ki*, on trouve la ville de Ta-lo-sse.

En résumé, le *Si-ya-ki* et Hoeï-li, malgré la différence de leurs rédactions sur d'autres points, comptent également de 1,000 à 1,050 li depuis le passage de la Montagne de glace (ou peut-être depuis le bord du lac Issikoul) jusqu'à Ta-lo-sse, ce dernier lieu étant au delà des Mille sources. Ces 1,050 li représentent au plus 78 de nos lieues communes de 25 au degré. Si, maintenant, nous essayons d'appliquer ces indications sur nos cartes, nous y trouvons une impossibilité matérielle qui prouve qu'il y a une lacune considérable dans les chiffres donnés par les deux textes. Deux points seu-

[1] Menander, *Excerpta Legation.* p. 152, ed. Reg.

[2] Dans la collection de Van der Aa (faussement dite de Bergeron), p. 31 et 33. Leyde, 1735, in-4°.

[3] On a vu que le *Si-ya-ki* compte ces 400 li de la ville même de Sou-yé-choui. Dans la rédaction de Hoeï-li, la ville de Sou-ché-choui paraît devoir se distinguer de la résidence du khan; mais elle pouvait en être voisine.

lement nous offrent un double terme de comparaison, auquel le reste doit forcément se rapporter : l'extrémité occidentale du lac Issikoul comme point de départ, et la ville de Ta-lo-sse comme point d'arrivée. Si nous n'avions, pour fixer l'emplacement de Ta-lo-sse, que la partie de l'itinéraire qui précède, il serait impossible d'en tirer une conclusion satisfaisante; mais la suite de l'itinéraire, à partir de Ta-lo-sse, ne laisse heureusement aucun doute possible. Nous y trouvons un enchaînement d'indications topographiques et de distances qui nous place de la manière la plus certaine dans la partie moyenne de la vallée du Jaxartes. C'est donc là que Ta-lo-sse doit se chercher; et précisément nous y trouvons la ville importante et fort ancienne de *Talas* ou *Taras* (la transcription chinoise répond à ces deux formes également employées), qui est bien la *Ta-lo-sse* de l'itinéraire. On peut, dès à présent, regarder comme indubitable cette identification, qui sera surabondamment établie au commencement du paragraphe suivant.

Quoique la position en longitude de Taras et du lac Issikoul, telle que nous la tirons des cartes russes, ne soit pas d'une certitude absolue, il n'est cependant pas probable que les corrections qui pourront être apportées à ces deux points en modifient considérablement la position relative. Or l'intervalle mesuré au compas sur la carte nous donne, au plus bas, 200 lieues, en y comprenant approximativement les sinuosités du chemin. Entre ce chiffre et les 78 lieues de notre itinéraire, il n'y a, on le voit, aucune conciliation possible. Ce qui a contribué à jeter de la confusion sur ce point de l'ancienne géographie chinoise, c'est qu'il existe aussi une rivière de *Talas*, qui a ses sources dans les montagnes à l'ouest du lac Issikoul, et qui va se perdre dans un grand lac

situé assez loin vers le nord-ouest; la route de Hiouen-thsang, entre l'Issikoul et la ville de Taras, a dû traverser en partie les larges plaines qui bordent cette rivière. M. Quatremère, qui a savamment réuni dans une note de sa traduction analytique du *Mésalek-alabsar* tous les passages des auteurs orientaux et occidentaux relatifs à Talas [1], n'a pas complétement évité cette confusion, plusieurs des textes cités se rapportant évidemment à la rivière de Talas ou au territoire avoisinant [2], et les autres à la ville de Talas ou Taras, près du Jaxartes.

La ville de *Sou-yé-chouï* (ou *Sou-ché,* comme l'écrit Hoeïli [3]) n'existe plus depuis longtemps; la description très-circonstanciée que la Géographie impériale donne du pays d'Ili et de la contrée qui avoisine à l'ouest le lac Issikoul [4] ne mentionne ni le nom ni le site de cette ancienne ville, dont Hiouen-thsang parle comme d'un centre commercial important. Le mot *chouï,* joint au nom de la ville, indique sûrement qu'elle était située sur la rivière de ce nom, qui sort de l'extrémité occidentale du lac Issikoul [5], et coule vers

[1] *Notices et Extr. des manuscr.* t. XIII, 1838, p. 224 et suiv.

[2] *Talas* est un mot dzoungar qui signifie « grand, large ». Le cours de la rivière de Talas est décrit dans les géographies chinoises. (Voyez les *Notices* déjà citées, traduites par M. Stanislas Julien, *Nouveau Journal asiatique,* t. VIII, 1846, p. 436.)

[3] Les autres sources chinoises reproduisent également les deux formes. Visdelou, dans les extraits qu'il en a donnés (*Supplém. à la Biblioth. orient.* de d'Herbelot, p. 76), écrit *Souï-ché;* le P. Gaubil, dans ses notes sur l'Histoire de la dynastie des Thang, imprimée au tome XV des *Mémoires sur les Chinois* (p. 445), donne *Souy-ché* et *Suy-hé.* Dans les extraits de l'histoire de la même dynastie, cités dans les *Notices sur les peuples étrangers* traduites par M. Stanislas Julien, le nom est écrit, comme dans le *Si-yu-ki, Souï-yé-choui* (*Nouveau Journal asiatique,* t. VIII, 1846, p. 441).

[4] Le cours de la rivière Tchouï est décrit dans les *Notices* citées de M. Stanislas Julien, *Nouveau Journal asiatique,* t. VIII, 1846, p. 401 et suiv.

[5] *Id. ibid.* p. 432.

le nord-ouest à travers le steppe, au nord de la rivière de Talas; et notre itinéraire ne permet pas d'en porter le site à une bien grande distance du lac.

On a vu qu'entre Sou-yé et Ta-lo-sse la relation ne mentionne qu'une seule des stations du voyageur, nommée les *Mille sources* (en chinois *Thsien-thsioaen*, ou *Ping-yu* [1], en mongol *Ming-boulak*, en turc *Bîn-gheul*), à 140 ou 150 li (11 lieues) avant Ta-lo-sse. Cette précision dans le texte du *Si-yu-ki*, pour l'énoncé de la distance, semble une garantie d'exactitude. Les cartes chinoises, et d'après elles la grande carte de l'Asie centrale de Klaproth, marquent un canton de *Ming-boulak*, ou des Mille sources, au sud de la rivière de Talas, à plus de 100 lieues à l'ouest du lac Issikoul et à 80 lieues environ de la *Taras* du Jaxartes; cette position est donc absolument inconciliable avec la distance de 140 à 150 li donnée par notre texte. Mais sur la carte du Turkestan de M. Kiepert, rédigée en grande partie sur des matériaux russes, nous trouvons une autre localité du nom de *Ming-boulak* dans les hauteurs qui couvrent la ville de Taras du côté de l'est, à une douzaine de lieues de la ville; ici la distance répond bien à la donnée de l'itinéraire chinois, ainsi que le nom. Il ne nous paraît pas douteux que c'est là qu'il faut placer le yaïlak ou campement d'été du khan turc mentionné par Hiouen-thsang.

Restent les 400 li (environ 30 lieues) notés par l'itinéraire entre la ville de Sou-yé et les Mille sources, distance qui ne se concilierait pas plus avec la position du *Ming-boulak* de la carte de Klaproth qu'elle ne répond au *Ming-boulak* du territoire de Taras. C'est là que nous paraît être nécessairement la faute des textes chinois, faute qui appartient, selon

[1] Transcription du turc *Bîn-gheul*.

toute apparence, à la rédaction primitive. La distance réelle demanderait non 400, mais 1,400 li.

Comme la détermination exacte du site de *Ta-lo-sse* (Taras) est importante pour la suite de l'itinéraire, nous avons dû entrer dans quelques développements dont le peu de notabilité historique des localités mentionnées aurait pu sans cela nous dispenser.

§ 3. — De la ville de Taras à Bamyân.

Nous entrons ici dans une nouvelle phase de l'itinéraire. Ce n'est plus maintenant aux sources chinoises, mais bien aux sources arabes et persanes qu'il nous faudra demander des moyens de contrôle et d'élucidation.

Ainsi que nous l'avons dit, l'enchaînement de cette portion de l'itinéraire identifie d'une manière certaine la *Ta-lo-sse* de Hiouen-thsang avec la ville de *Taras* du Jaxartes, nom que les Turcs prononçaient aussi *Talas*, comme le fait remarquer expressément Raschid-eddîn [1]. Cette ville est plus communément désignée aujourd'hui sous le nom de Turkestan, qui est celui du pays dans les anciens géographes orientaux. Elle est située sur une petite rivière (l'Ard-kara-sou), qui va se jeter dans la droite du Sir près des ruines de l'ancienne ville d'Otrar, place que la mort de Timoûr a illustrée [2]. A partir de Ta-lo-sse, la route du voyageur, qui depuis Hami n'a pas cessé de se porter à l'ouest, tourne tout à coup

[1] Manuscrit persan cité par M. Quatremère, *Not. et Extr.* XIII, 1838, p. 225. (Cf. le Vocabulaire géographique de Meyendorf, *Voyage à Boukhara*, p. 496.)

[2] Hiouen-thsang parle d'une petite ville située à 10 li au sud de Taras, où habitaient trois cents familles chinoises autrefois enlevées par les Turcs. Cet établissement chinois du Sihoûn est connu d'ailleurs. (Voy. Saint-Martin, *Mémoires sur l'Arménie*, t. II, p. 48.)

au sud : c'est en effet la direction que présente ici la vallée du Sir-déria ou Jaxartes, que Hiouen-thsang va remonter pendant une centaine de lieues en marchant vers *Feï-han* (le Ferghana). Les stations marquées dans cet intervalle sont les suivantes; nous les présentons dans leur ensemble pour qu'on en saisisse mieux l'enchaînement avant toute explication :

De *Ta-lo-sse* à *Pé-choui*, 200 li au sud;

De *Pé-choui* à *Kong-yu*, 200 li vers le sud;

De *Kong-yu* à *Nou-tchi-kien*, 50 li au sud;

De *Nou-tchi-kien* à *Tché-tchi*, 200 li vers l'ouest;

De *Tche-tchi* à *Feï-han*, 1,000 li au sud-est.

De ces cinq positions, celles que nos documents actuels nous permettent de vérifier sur la carte témoignent dans les détails, aussi bien que dans l'ensemble de cette partie de l'itinéraire, un degré d'exactitude fort remarquable.

C'est ce que nous allons montrer dans un rapide commentaire.

Pé-choui, la première station en partant de *Ta-lo-sse* (Taras), signifie en chinois *eau blanche;* c'est la traduction exacte d'une dénomination persane (*Isfidjab* ou *Esfidjab*) qui est mentionnée fréquemment dans les auteurs musulmans comme le nom d'une ville du Turkestan septentrional [1]. Ibn-Haukal et Schéhâb-eddîn, qui écrivaient l'un et l'autre au milieu du xe siècle, en parlent comme d'une cité grande et bien peu-

[1] Les anciens géographes arabes désignent habituellement les pays du bassin du Sihoûn ou Sir-déria (le Jaxartes) sous la dénomination générale de *Turkestan*, par opposition à celle de *Mavar-en-nahar* (pays au delà du fleuve, Transoxane), qui s'applique à la région comprise entre l'Amoû-déria ou Oxus et le Sihoûn, c'est-à-dire à la Boukharie actuelle et au khanat de Khiva, quoique parfois le Turkestan soit aussi compris dans le Mavar-en-nahar, en prenant cette dernière appellation dans le sens le plus général.

plée (quoique sa citadelle fût alors en ruines), bâtie dans une position des plus agréables, à 3 parasanges des hauteurs[1]. Édrisi la met à deux journées de Taras sur la route de Samarkand[2]; le géographe turc, à trois journées[3]. Les 200 li notés par Hiouen-thsang peuvent répondre à 15 de nos lieues communes, ce qui donne en effet l'équivalent de deux fortes journées, ou de trois journées faibles. Esfidjab est apparemment détruite, car il n'en est plus question dans les relations des voyageurs russes, les seuls qui aient pénétré dans ces cantons. Il est vrai que l'exploration scientifique en est jusqu'à présent bien imparfaite. Le bassin du Jaxartes attend encore son Burnes ou son Moorcroft.

Kong-yu, à 200 li vers le sud de *Pé-choui* (Esfidjab), n'a pas de correspondance certaine dans les localités mentionnées par les auteurs musulmans; la distance marquée par notre voyageur nous porte à quelques lieues dans le nord de Saïram. Peut-être le groupe chinois *Kong-yu* est-il destiné à figurer le nom de *Yenghi*, qui est très-commun dans le Mavar-en-nahar, et particulièrement dans le nord du Turkestan. *Yenghi* signifie en turc la (cité) Neuve, ce qui en explique l'application fréquente. Taras et Otrar ont été quelquefois mentionnées sous ce nom. Le *Mésalek-alabsar* cite une autre *Yenghi*, entre Taras et Saïram, qui pourrait répondre à la localité de notre itinéraire[4]; mais l'emplacement reste toujours indéterminé.

[1] Istakhri, trad. par Mordtmann, p. 133; Ibn-Haukal, cité par Abou'lféda, *Chorasmiæ et Mavaralnahræ Descriptio*, p. 52; *Mésalek-alabsar* de Schéhâbeddîn, dans les *Notices et Extraits des manuscrits*, t. XIII, p. 233 et 258.

[2] Édrisi, trad. de M. Jaubert, t. II, p. 212.

[3] Hadji-Khalfa, trad. manuscrite d'Armain (Ms. de la Biblioth. impér.), au chapitre du Mavar-en-nahar.

[4] *Not. et Extr.* t. XIII, p. 234; conf. p. 224.

Il en est de même de la position de *Nou-tchi-kien*, à 50 li, ou environ 4 lieues au sud de Kong-yu. Nous retrouvons indubitablement ce lieu dans la *Noudjketh* (pour *Noudjkend*) mentionnée par le *Mésalek-alabsar* entre Taras et Khodjend [1], mais sans indication précise quant à l'emplacement. Il est présumable qu'une bonne exploration du Turkestan y ferait retrouver ce site, qui nous donnerait par connexion celui de Kong-yu.

Si les trois positions précédentes gardent un certain degré d'incertitude quant à leur emplacement topographique, la suivante donne à notre itinéraire un point d'attache bien arrêté. *Tché-tchi* nous conduit directement à *Châsch*, *Tchâsch* ou *Tchadj* (selon les diverses prononciations des Turcs et des Boukhares), ville importante et populeuse [2] qui a eu longtemps le rang de capitale dans le Turkestan, mais qui est plus généralement connue sous le nom de *Taschkend*, le seul qui soit en usage aujourd'hui [3].

[1] *Not. et Extr. des manuscr.* t. XIII, p. 259. L'Édrisi, qui cite aussi cette place parmi les villes du Turkestan (t. II, p. 213), écrit *Nedjkath.*

[2] *Oriental Geography,* trad. par Ouseley, p. 269.

[3] L'identité de *Tchâsch* et de *Taschkend* est constatée par tous les auteurs. Il nous suffit de citer Baber, dans ses précieux Mémoires (trad. angl. d'Erskine, p. 7), et les différents passages manuscrits allégués par M. Quatremère dans une des notes de son analyse du *Mésalek-alabsar* (*Not. et Extr.* t. XIII, p. 258). *Taschkend* signifie en turc le « Château de pierre » ; on a cru y reconnaître, non sans beaucoup de probabilité, la Tour de pierre (*λίθινος πύργος*) mentionnée par Ptolémée sur la route des caravanes de l'Inde vers la Sérique (*Geogr.* lib. I, c. XI et XII, et lib. VI, c. XIII). C'est un rapprochement qu'avait déjà fait un auteur arabe du commencement du XI[e] siècle (Albiroûni, cité par M. Reinaud, *Voyages faits par les Arabes et les Persans dans l'Inde et à la Chine,* Disc. prélim. p. CLIX). Klaproth a fait remarquer (*Magasin asiat.* t. I, p. 120, Paris, 1825) que, dans les livres chinois, le nom du royaume de Tché-tchi se trouve aussi écrit *Chi-koué,* ce qui signifie également le « Royaume de pierre ». Le nom de la ville, selon l'usage, est pris ici pour celui du royaume.

Les 1,000 li que le *Si-ya-ki* compte de *Tché-tchi* (Tchâsch) au royaume de *Feï-han*, dans la direction du sud-est, nous conduisent exactement à la contrée montagneuse de *Ferghana* située des deux côtés du Si-houn ou Jaxartes supérieur. Il y a longtemps que l'identité, en effet évidente, du pays de Feï-han avec le Ferghana, a été reconnue [1]. Rien n'indique, dans les Mémoires de Hiouen-thsang, de quel côté du fleuve était située la capitale. Plusieurs villes en ont eu le rang à diverses époques. La plus ancienne qui nous soit connue par les auteurs musulmans du x[e] siècle est Akhsi ou Akhsikèt sur la rive droite ou septentrionale du Si-houn [2]; Baber, au commencement du xvi[e] siècle, mentionne encore cette place comme la plus considérable du Ferghana [3], quoique à cette époque la capitale fût Andedjân [4]. Akhsikèt, d'après nos cartes, est à 72 lieues environ au sud-est de Taschkend; les 1,000 li de l'itinéraire répondent à 74 lieues.

De *Feï-han* (Ferghana) Hiouen-thsang vient au royaume de *Sou-tou-li-se-na*, situé vers l'ouest à la distance de 1,000 li [5].

[1] Klaproth, *Magasin asiat.* t. I, p. 120; Abel-Rémusat, *Nouv. Mél. asiat.* t. I, p. 203 (Notice extraite de Ma-touan-lin). Le nom se trouve aussi écrit *Pha-han-na*, *Pho-lo-na* et *Pho-han*.

[2] *Oriental Geography*, p. 270; conf. Édrisi, t. II, p. 210; et le *Mésalek-alab-sar*, *Not. et Extr. des manuscr.* t. XIII, p. 260.

[3] *Memoirs*, p. 5.

[4] *Ibid.* p. 1. Klaproth parle d'une ville de Farghana qui aurait été, dit-il, au midi du fleuve, et qui serait ruinée depuis longtemps (*Magasin asiat.* t. I, p. 120). Nous n'en trouvons aucune trace dans les auteurs. Le pseudo-Ibn-Haukal nomme un village de Bourek Ferganèh (*Oriental Geogr.* p. 248); mais cela n'a rien de commun avec une ville capitale. La capitale actuelle est *Khokand;* et la dénomination de *Khanat de Khokand* a remplacé celle de *Ferghana*, qui paraît être tombée complétement en désuétude.

[5] Hoeï-li (p. 59) omet la mention de *Feï-han* ou Ferghana dans le sommaire, ici très-concis, de l'itinéraire du voyageur; c'est une lacune que rectifie le *Si-yu-ki*.

La direction et la distance (au moins approximative) nous conduisent à un pays très-souvent mentionné dans les auteurs musulmans sous les noms d'*Osrouchna* et de *Satrouchna*[1]. Satrouchna, dans la géographie arabe, est un pays d'une assez grande étendue entre le Ferghana et Samarkand[2], avec une ville du même nom sur la route de Samarkand à Khodjend, aux deux tiers de la distance environ qui sépare la première de ces deux places de la seconde[3]. Il paraît au surplus que, sous la domination musulmane, le nom indigène de la ville d'Osrouchna cessa peu à peu d'être en usage, et fut remplacé

[1] La dénomination la plus habituelle est *Osrouchna;* mais la forme la plus ancienne est certainement *Satrouchna.* C'est celle que représente la transcription chinoise; c'est aussi celle qu'indique l'origine probable du nom. Cette origine paraît être indienne, bien qu'aucune tradition connue ne l'explique. *Çatroughna* est une dénomination connue dans l'ancienne géographie sanscrite, et qui se rattache aux vieilles légendes de la race Solaire. En approchant de l'Indou-kôh, c'est-à-dire de la chaîne élevée qui sépare le bassin de la rivière de Kaboul du bassin supérieur de l'Oxus, nous allons toucher aux confins du monde indien. Le bassin tout entier de la rivière de Kaboul lui appartient. Non-seulement cette région élevée, où le nord-est de l'Asie confine à la Bactriane, reçut de très-bonne heure, probablement dès le temps d'Açôka, de nombreuses colonies bouddhiques; mais la nomenclature primitive de sa géographie est sanscrite. Le nom classique du *Kophès* (la rivière de Kaboul) est une vieille dénomination védique, *Koubhâ;* le nom même de l'*Oxus* n'est que la transcription grecque d'une forme sanscrite (*Vanksou*). On sait que Bamyân, avec ses statues gigantesques et ses vastes excavations, est une ville bouddhique, par conséquent indienne. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce qu'une colonie indienne ait été portée de l'autre côté de l'Oxus et y ait fondé une ville de Çatroughna. (Conf. l'*Ariana antiqua* de M. Wilson, p. 162.) Quant à la forme persane et arabe, *Satrouchna* ou *Osrouchna,* on la trouve altérée fréquemment en *Setrouchtèh* (comme dans l'*Oriental Geography,* p. 261 et *passim*), par le simple changement de la marque diacritique, qui fait de l'*n* (ن) un *t* (ت).

[2] *Mésalek-alabsar,* dans les *Notices et Extraits,* t. XIII, p. 261; Ibn-Haukal, dans l'*Oriental Geography,* p. 261, et dans Abou'lfeda, *Chorasmiæ* et *Mavaralnahær Descr.* p. 52; Édrisi, trad. Jaubert, t. II, p. 203.

[3] Conf. Édrisi, t. II, p. 206, et le géographe turc au chap. du *Mavar-en-nahar.*

par la dénomination nouvelle d'*Ouratoupa*, qui est d'origine turque ; aussi le nom d'*Osrouchna*, comme nom de ville, est-il resté inconnu à plusieurs géographes orientaux[1]. Mais toute incertitude est levée à cet égard par un passage des Mémoires de l'empereur Baber, où il est dit en termes exprès qu'*Ouratippa* s'était appelée originairement *Ousroûchna*[2]. La position d'Ouratépé sur la route de Khodjend à Samarkand répond d'ailleurs exactement à la place que les anciens itinéraires arabes assignent à la ville d'Osrouchna, et elle s'accorde non moins bien avec l'indication du journal de Hiouen-thsang, qui met *Sou-tou-li-se-na* (Satrouchna) à un millier de li à l'ouest de Feï-han. Ouratépé se trouve en effet précisément à l'ouest (à la distance de 65 lieues environ) de la ville d'Akhsikèt, l'ancienne capitale du Ferghana.

D'Ouratépé ou Osrouchna à Samarkand la distance est d'environ 45 lieues au sud-sud-ouest ; Hiouen-thsang marque 500 li (37 lieues) de *Sou-tou-li-se-na* à *Sa-mo-kien*, en marchant au sud. Quant à l'identité de *Sa-mo-kien* avec *Samarkand*, c'est un point qui n'a pas besoin de discussion. Le *Si-yu-ki* caractérise parfaitement la célèbre vallée de Sogd

[1] Ainsi Ibn-Haukal, dans la compilation persane traduite par William Ouseley sous le titre d'*Oriental Geography*, assure que la contrée de Sétrouchtèh (pour *Satrouchnèh*) n'a ni ville ni village qui porte ce nom de *Sétrouchtèh* (p. 261 ; conf. le *Mésalek-alabsar*, *Not. et Extr.* t. XIII, p. 261), quoique *Sétrouchtèh* figure comme nom de ville dans des itinéraires que mentionne un autre endroit de la même compilation (*Orient. Geogr.* p. 280).

[2] Baber's *Memoirs*, p. 9. La version de M. Erskine porte *Ousroûchta* pour *Osrouchna*. Sur le nom d'*Ouratippa*, *Ouratoupa* ou *Ouratépé*, et sur sa dérivation turque, on peut voir les notes de M. Charmoy sur l'expédition de Tamerlan contre Toqtamich, dans les *Mémoires de l'Académie de Saint-Pétersbourg*, cl. histor. t. III de la 6e série, 1836, p. 166. On trouve une bonne description de la localité actuelle dans les Notices du général Gens sur Khiva, Boukhara et Khokand, *Beiträge zur Kenntniss des Russischen Reiches* de Baer et Helmersen, t. II, 1839, p. 73.

(la *Sogdiane* de la géographie classique), qui forme le territoire de Samarkand, en disant que le royaume de Sa-mo-kien est allongé de l'est à l'ouest, et resserré du sud au nord.

Ici, comme en plusieurs autres endroits de ses Mémoires, Hiouen-thsang, avant de poursuivre sa marche, jette un coup d'œil sur les contrées circonvoisines où sa route ne devait pas le conduire. Nous allons avec lui passer en revue ces pays qui environnent Samarkand, dans l'ordre même où il les nomme.

Le premier qui soit mentionné est *Mi-mo-kia*, petit pays situé au sud-est de *Sa-mo-kien* (Samarkand). Les traducteurs du Voyage de Fa-hian[1] ont identifié ce lieu avec Meïmorg. Mais le bourg de Meïmorg, situé sur la route de Karchi ou Nésef à Boukhara, à une journée de la première de ces deux villes et à trois journées de la seconde[2], est situé au sud-ouest de Samarkand, dans une direction précisément opposée à celle que Hiouen-thsang indique. Le géographe turc[3] mentionne, à la vérité, un autre bourg de Meïmorg « proche de Samarkand[4] », mais sans indiquer la direction; nous reconnaîtrions plus volontiers, quant à nous, dans le *Mi-mo-kia* du *Si-yu-ki*, le *Moughian* cité par Meyendorf parmi les localités du Sogd[5]. La carte de Kiepert, plus précise pour l'emplacement de ces localités que celle de Meyendorf,

[1] *Foe-koue-ki*, p. 376, n° 68.

[2] Istakhri, trad. par Mordtmann, p. 134; conf. Édrisi, t. I, p. 485; Hadji-Khalfa, ch. XVI, trad. manuscr. d'Armain, ms. de la Biblioth. impér. Édrisi écrit *Maïamra*.

[3] *Loco cit.*

[4] Très-probablement le *Famorg* de l'*Oriental Geography*, p. 256 et suiv. « le plus populeux et le plus fertile de tous les villages de Samarkand ».

[5] *Voyage à Boukhara*, p. 161 et 493.

place Moughian (Kiepert écrit *Maghîn*) à 38 lieues de Samarkand vers l'est, en inclinant au sud.

Kio-pou-ta-na, vers le nord de *Mi-mo-kia* (Moughian), se reconnaît aisément dans le *Kéboud-Méhékèt* de Ibn-Haukal[1], nommé aussi dans les Mémoires de Baber[2], où le nom est écrit *Kéboûd* et *Keschboûd.* Ni le géographe arabe ni Baber ne marquent la position non plus que la distance de cette ville par rapport à Samarkand[3]. L'Istakhri la met à 2 parasanges de Samarkand, sans spécifier la direction[4]; nous ne la trouvons indiquée ni dans les relations modernes ni sur les cartes. L'indication du *Si-ya-ki* par rapport à Mimo-kia, combinée avec celle de la localité suivante dont la position est bien connue, nous conduit au nord de Samarkand en inclinant un peu à l'ouest, ce qui s'accorde avec la désignation de l'Istakhri.

Kio-choang-ni-kia, à 300 li vers l'ouest de *Kio-pou-ta-na* (Kéboûd), est indubitablement *Koschanièh* ou *Kachania*, belle et importante ville du Sogd, à mi-chemin environ de Samarkand à Boukhara, sur la droite ou au nord de la Zérafchân[5]. La dernière syllabe du groupe chinois répond sûrement au *kèt* turc (bourg ou ville), particule très-fréquente à la fin des noms de villes dans le Mavar-en-nahar.

Ho-han, entre *Kio-choang-ni-kia* (Kachania) et *Po-ho*

[1] Dans l'*Oriental Geography* d'Ouseley, p. 279.

[2] P. 85.

[3] Si le *Kéboud-Méhéket* de la page 279 de l'*Oriental Geography* est le même lieu que le *Réboud* de la page 257, où il y avait une maison royale, nous saurions par ce dernier passage que le lieu était dans la partie droite, c'est-à-dire (pour les musulmans) au nord de la rivière.

[4] Istakhri, trad. par Mordtmann, p. 136.

[5] *Idem*, p. 131; Édrisi, t. II, p. 199 et 201; *Oriental Geogr.* p. 258; Abou'l-féda, *Chorasmiæ et Mavaralnahræ Descriptio*, p. 48.

(qui répond à Boukhara), est assez bien déterminé par cette double désignation, quoique les chiffres qui marquent les deux distances soient sensiblement trop forts. La position ainsi indiquée paraît devoir répondre au site de la ville actuelle de Kerminèh, ou à quelque localité de ce canton. La partie de la Zérafchân (ou rivière du Sogd) qui arrose le territoire au-dessus de Boukhara, est désignée dans quelques itinéraires sous le nom de *Kouan*, auquel semble se rapporter la dénomination chinoise.

Pou-ho (ou *Pou-kho*, comme écrit Hoeï-li, p. 61), à 400 li à l'ouest de Ho-han, est bien évidemment une transcription contractée du nom de *Boukhara*, comme l'avait déjà pensé Klaproth, sur le seul rapport des noms [1]. Boukhara est une place ancienne, quoique sa grande importance et son rang de cité royale datent seulement de l'époque des Samanides.

Fa-ti, à 400 li (30 lieues) vers l'ouest de *Pou-ho* (Boukhara), n'est représentée dans cette direction par aucune localité historique; le seul lieu qui nous paraisse pouvoir convenir à cette indication est *Bétik*, lieu situé sur la droite de l'Oxus, à une trentaine de lieues au sud-ouest de Boukhara. L'importance de Bétik est d'être le point de passage du fleuve le plus fréquenté entre le Khoraçân occidental et la Boukharie [2], et cette importance nous paraît expliquer suffisamment la mention qui en aurait été faite au voyageur chinois parmi les informations qu'il recueillit à Samarkand sur la région du nord de l'Oxus [3].

[1] *Magasin asiat.* t. I, p. 121; *Foe-koue-ki*, p. 376.

[2] Burnes, *Voyage en Boukharie*, t. II de la trad. franç. p. 342.

[3] Vis-à-vis de Bétik, à 2 lieues (6 milles anglais) de la gauche de l'Oxus, la ville de *Tchéhardjouï*, déjà mentionnée sous ce nom par Baber (*Memoirs*, p. 63), doit être la même place que la ville d'*Amol* ou *Amouï* des géographes arabes (*Oriental Geography*, p. 228, 229; Édrisi, t. I, p. 471, 473

Le nom de *Ho-li-si-mi-kia*, qui termine cette nomenclature, en nous portant à 500 li au nord-ouest de *Fa-ti* ou Bétik[1], ne présente ni difficulté ni doute; nous avons ici le *Kharizm* des auteurs musulmans, la *Khorasmia* de notre géographie classique. Hiouen-thsang parle de ce royaume comme ne formant qu'une étroite lisière aux deux côtés du fleuve *Po-tsou*. Ce dernier nom répond au *Vakchâb* ou *Vakchou* du Badakchân (le *Vanksou* de la vieille géographie sanscrite), nom qui, dans la bouche et sous la plume des Grecs, est devenu l'*Oxus*[2]. C'est l'*Amoû-déria* des Mongols et le *Djihoûn* des Turcs.

Après cet *excursus* épisodique sur la géographie de la Transoxane occidentale, Hiouen-thsang reprend son itinéraire à partir de *Sa-mo-kien* (Samarkand).

Sa première station, en se portant au sud-ouest (selon son estime), est à *Kie-choang-na*[3], à 300 li (22 lieues) de Samo-kien. Cette indication et celles qui vont suivre nous placent à *Kesch*, ville que devait illustrer plus tard la naissance de Timoûr, et près de laquelle, du côté du nord, coule la rivière de *Kaschka*. Nos renseignements topogra-

et 485). Il est singulier que ce point de géographie comparée soit passé sous silence par tous les auteurs modernes, même par le savant auteur de l'*Erdkunde*.

[1] Le *Si-yu-ki* dit, par une erreur évidente, « au *sud-ouest* ». Le texte de Hoeï-li, autrement fautif en cet endroit, dit « 100 li à l'ouest ».

[2] Le nom se trouve aussi transcrit *Ou-hiu* dans d'autres documents chinois du temps des Thang, forme qui se rapproche tout à fait de l'*Oxus* des Grecs et des Latins. (Voyez un morceau sur les *Yué-tchi* traduit par M. Stanislas Julien, dans nos *Études de géographie ancienne et d'ethnographie asiatique*, t. I, p. 280. Paris, 1850.) Une des branches supérieures de l'Oxus (celle qui traverse le Badakchân et passe à Faïzabâd) porte dans le pays le nom de *Kokchèh*, qui est une forme autrement modifiée de la même appellation originaire. (Baber's *Memoirs*, p. 219; Wood, *Journey to the sources of the Oxus*, p. 251, etc.)

[3] Hoeï-li (p. 60) écrit *Kou-choang-ni-kia*.

phiques sur ces cantons de la Transoxane, comme sur la plupart des autres, sont encore bien faibles et bien incomplets[1]; cependant, grâce aux itinéraires que nous possédons, et qui nous fournissent des moyens de comparaison à peu près suffisants, les directions et les distances sont fixées d'une manière au moins très-approchante de ce que pourrait être un véritable levé topographique du pays.

Le pays au sud de Kesch est très-montagneux[2]; à 25 ou 30 lieues au sud-est de cette ville (au moins selon nos cartes), en suivant la route de Termez et de Balkh, on arrive à une gorge longue et resserrée dont il est fait souvent mention dans les histoires orientales sous le double nom persan et turc de *Derbend* et de *Kohloûgha*, qui signifient également la « Porte de fer »[3]. Hiouen-thsang indique le commencement des montagnes à 200 li (15 lieues) au sud-est de *Kie-choangna* (Kesch), et le défilé proprement dit à 300 li plus loin (23 lieues) dans la même direction. Il en donne une description qu'un voyageur européen ne désavouerait pas. « On nomme *Portes de fer*, dit-il, des montagnes parallèles qui s'élèvent à droite et à gauche, et dont la hauteur est prodi-

[1] Que l'on compare, par exemple, la description du territoire de Kesch dans l'Édrisi (t. II, p. 200) avec la carte du Turkestan de M. Kiepert, on pourra juger de ce qu'il nous manque encore de notions positives, soit pour rectifier avec certitude les données des géographes musulmans, soit pour en rapprocher les nôtres. (Conf. Baber's *Memoirs*, p. 54.)

[2] Voyez l'introduction de M. Erskine à sa traduction anglaise des Mémoires de Baber, p. xxxiv.

[3] Baber's *Memoirs*, p. 132; *Histoire de Timur bec*, trad. par Pétis de la Croix, t. I, p. 3 et 62. L'Édrisi (t. I, p. 484) mentionne une petite ville voisine du défilé et qui en avait pris le nom de *Derbend*. Depuis Clavijo (*Vida del gran Tamorlan*, p. 140), aucun voyageur européen, que nous sachions, n'a traversé cette passe remarquable. La passe de *Timour-Khahlouka* est aussi mentionnée par Raschid-eddîn, *Hist. des Mongols*.

gieuse. Elles ne sont séparées que par un sentier qui est fort étroit, et, en outre, plein de précipices. Ces montagnes forment des deux côtés de grands murs de pierre dont la couleur ressemble à celle du fer. On y a établi des portes à deux battants, qu'on a consolidées avec du fer. On a suspendu aux battants une multitude de sonnettes en fer; et comme ce passage est difficile et fortement défendu, on lui a donné le nom qu'il porte aujourd'hui[1]. »

Les Portes de fer franchies, on entrait dans le royaume de *Tou-ho-lo*. C'est le *Toukhâra* de la géographie sanscrite, le *Tokharestân* des auteurs musulmans[2]. Ce nom s'appliquait à l'ensemble des hautes vallées de l'Oxus et de ses affluents, au-dessus de Termez; il devait comprendre, par conséquent, outre la province actuelle de Balkh, les provinces alpestres de Koundouz, de Hissâr, de Vokhân, de Bolor et de Badakchân. A l'époque où Hiouen-thsang le traversa, ce pays était occupé par les *Yé-tha* ou *Yué-tchi*. Les Yé-tha sont une horde d'origine tibétaine, qui avait envahi la Transoxane par le nord-est et détruit le royaume gréco-bactrien dans les années 127-126 avant J. C. Maîtres des riches pays du nord et du sud de l'Oxus, les Yé-tha avaient atteint à un haut degré de puissance sous le célèbre Kanichka, dont la domina-

[1] *Si-yu-ki*, t. I, p. 23. Conf. Hoeï-li, p. 61.

[2] Le nom de *Toukhâra* s'applique, en sanscrit, à une région de glace et de frimas, selon la signification étymologique du mot (*touchâra*); il paraîtrait donc que c'était originairement une appellation géographique, et non un ethnique. C'est néanmoins dans cette dernière acception que le nom de *Tokhares* (Τόχαροι, *Tochari*) a été connu des auteurs occidentaux après l'expédition d'Alexandre et l'établissement du royaume grec de la Bactriane. Chez les auteurs musulmans des temps du khalifat, le nom de *Tokharestân* s'applique à la partie supérieure du bassin de l'Oxus; aujourd'hui ce nom a cessé d'être en usage. La dénomination de *Badakchân* l'a remplacé, mais avec une acception moins étendue.

tion s'étendit, peu d'années avant le commencement de notre ère, sur le Pendjab et le Kachmîr; mais leur empire éprouva de nombreuses vicissitudes. Refoulé par l'irruption, au sud du Jaxartes, d'un autre peuple de la haute Asie (les Jouan-jouan), le royaume Yé-tha dut alors se concentrer entre l'Oxus et l'Hindou-kôh; et lorsque les *Tou-kioue* (les Turcs), après avoir conquis la Transoxane sur les Jouan-jouan, en l'année 571, furent devenus à leur tour les dominateurs des immenses contrées qui s'étendent de l'Oxus à l'Altaï, les Yé-tha, affaiblis et morcelés, durent se reconnaître tributaires du grand khan, auquel l'empereur de Constantinople lui-même ne dédaignait pas (en 569) d'envoyer des ambassadeurs[1]. C'est dans cette situation, devenue très-précaire, que Hiouen-thsang trouva les Yé-tha de la Bactriane et du Toukhâra; ils n'y formaient pas alors moins de vingt-sept principautés sans aucun lien politique.

Après avoir traversé le fleuve *Po-tsou* (Vakchou ou Oxus)

[1] Cette chaîne d'événements, sur lesquels les historiens grecs, arméniens et persans n'ont eu que des notions très-incomplètes, nous est connue, au moins dans ses points essentiels, par les annalistes chinois. C'est à eux que nous devons d'être renseignés sur la date précise des grands faits et sur la nationalité aussi bien que sur les antécédents des peuples qui y figurent. L'obligeante érudition de M. Stanislas Julien nous a permis d'en présenter un aperçu suivi, puisé aux sources mêmes, dans notre Mémoire sur les Ephthalites, auquel nous devons renvoyer (*Études de géographie ancienne et d'ethnographie asiatique*, t. I, p. 260 et suiv. Paris, 1850). Les découvertes archéologiques qui ont été faites depuis vingt-cinq ans dans le nord du Pendjab et dans le royaume de Kaboul, en mettant entre les mains des numismates de nombreuses médailles qui appartiennent aux rois grecs de la Bactriane et aux princes de race Yé-tha, que les Grecs ont désignés sous l'appellation *Indo-Scythes*, ont fourni des dates de détail qui coïncident parfaitement avec les indications chinoises. Ainsi le règne de Kanichka, qui tient une place notable dans l'histoire du bouddhisme de ces contrées du nord-ouest de l'Inde, et que les annalistes chinois mettent vers l'an 16 avant Jésus-Christ, tombe en effet, d'après les

à *Ta-mi* (Termez), Hiouen-thsang entre sur les terres du roi de *Houo*, qui était un prince de race turque, dont tous les petits chefs, au sud des Portes de fer, reconnaissaient l'autorité. Hoeï-li[1] nous a conservé ici, sur les marches de Hiouen-thsang, des indications plus circonstanciées que le texte même des Mémoires originaux; mais ceux-ci, à leur tour, nous donnent sur les cantons traversés par le voyageur de nombreux détails que l'historien du voyage a supprimés. C'est en rapprochant les deux documents et en combinant les indications de l'un avec les détails de l'autre, que nous avons pu reconstruire cette partie de l'itinéraire.

Il est présumable que la première intention de Hiouen-thsang avait été de traverser l'Hindou-kôh par la passe de Ghoûrbend ou d'Anderâb (route qu'il suivit à son retour, quinze ans plus tard); car nous le voyons arriver à la ville de *Houo*, résidence du roi, et l'ensemble des indications fournies, tant par cette partie du voyage que par la suite du journal, désigne indubitablement, pour l'emplacement de cette ville,

recherches basées sur les médailles qui portent son nom, à la fin du siècle qui a précédé notre ère. Une inscription tirée du grand tope de Manikhiala, dont l'érection paraît appartenir précisément à Kanichka, donne à ce prince le titre de chef de la tribu de *Gouchang*. Or nous savons par les annalistes chinois que les Yé-tha de la Transoxane étaient partagés en cinq tribus, et que, de ces cinq tribus, celle de *Koueï-chouang*, dont Kanichka était le chef, avait subjugué ou détruit les quatre autres, ce qui fut l'origine du titre de *Koueï-chouang* donné au royaume. (Nos *Études* citées, p. 276.) C'est en effet sous le titre de *royaume des Kouchans* que Moïse de Khorèn et les autres anciens chroniqueurs de l'Arménie désignent cet État d'origine septentrionale, que les Grecs ont connu sous la dénomination moins précise de *royaume indo-scythique*. Quant à la nationalité des Yé-tha et à leurs rapports d'origine (aussi bien que de nom) avec les *Djats* du nord-ouest de l'Inde, nous renverrons encore le lecteur que ces questions intéressent à notre Mémoire déjà cité sur les Ephthalites (*Études*, etc. t. I, p. 285 et suiv.).

[1] P. 61 et suiv.

la place actuelle de *Ghoûr*, mentionnée par Baber[1]. Ghoûr (la *Ghôri* d'Elphinstone) est au pied septentrional des grandes montagnes, sur la route directe de Koundouz à Kaboul.

Hoeï-li nous fait connaître les circonstances qui ramenèrent Hiouen-thsang de *Houo* (Ghoûr) à *Po-ho-lo* (Balkh); et nous trouvons, en effet, dans les Mémoires la notice successive de trois royaumes (pour employer l'expression chinoise), *Po-kia-lang*, *He-lou-si-min-kien* et *Ho-lin*, que cette route traverse. *Po-kia-lang* se laisse aisément reconnaître dans le *Baghelân* actuel, entre Ghoûr et Koundez[2]. *He-lou-si-min-kien* doit répondre à *Sémengân*, lieu mentionné par Ibn-Haukal, entre Khoulm et Baghelân[3], et par Édrisi[4], sur la route à mi-chemin de Houlm à Talékan[5]. Enfin, la troisième station,

[1] *Memoirs*, p. 145.

[2] L'*Oriental Geography*, p. 223, écrit *Baghelân*; Wood (*Journey to the sources of the river Oxus*, p. 212), *Baghlan*. Hiouen-thsang donne au territoire de Po-kia-lang une étendue de 200 li du sud au nord, sur une largeur de 50 li environ, ce qui désigne clairement la vallée de la rivière de Ghoûr entre Baghelân et Khoundez.

[3] Dans l'*Oriental Geography*, p. 223.

[4] T. I, p. 475. L'indication de l'itinéraire rapporté par l'Édrisi nous conduit, d'après nos cartes, à Koundez ou aux environs. Il est à remarquer que les informations modernes (encore bien incomplètes, à la vérité) ne parlent plus de Sémengân, non plus que Baber, très-circonstancié cependant sur la géographie du Badakchân; tandis que Koundez (la *Koundouz* de nos cartes), souvent mentionnée dans Baber comme une place de note, n'est pas connue des géographes musulmans d'une époque antérieure. Faudrait-il en conclure que les deux noms se sont appliqués successivement à la même place, ou bien que Koundez, de fondation relativement récente, a succédé à Sémengân, qui aurait été ruinée? Que de recherches à faire pour les futurs explorateurs, et que de questions à résoudre!

[5] Non la Khoulm moderne, nommée proprement *Tâch-kourghân*, mais la vieille ville, dont les ruines sont à 5 milles de distance. (Wood, *Journey to the sources of the Oxus*, p. 405.) L'*Oriental Geography*, p. 230, écrit *Khoulm*; l'Édrisi, t. I, p. 474, *Houlm*.

Ho-lin, est nécessairement *Khoulm*, à mi-chemin et sur la route directe de Sémengân ou de Koundez à Balkh. Entre toutes ces données l'accord est parfait.

Hiouen-thsang parle de *Po-ho-lo* (Balkh), cette antique métropole de l'empire bactrien, comme d'une ville bien fortifiée, mais de grandeur médiocre et faiblement peuplée [1]. On peut remarquer que la transcription chinoise du nom de *Balkh* est tout à fait analogue à la forme arménienne *Pahl*. Le bouddhisme était florissant dans toutes ces contrées.

Pendant son séjour à Balkh, Hiouen-thsang vit arriver plusieurs personnages envoyés par les rois de *Jouï-mo-tho* et de *Hou-chi-kien*, pour obtenir de lui qu'il vînt à leur cour. Il se rendit, quoique à regret, à ces invitations honorables, et ce fut pour lui une occasion de recueillir sur ces pays des renseignements qu'il a consignés dans ses Mémoires [2]. *Jouï-mo-tho* était un petit pays (100 li du nord au sud, sur une largeur de 50 à 60 li, 7 lieues sur 5 environ) situé dans la montagne vers le sud-ouest de Balkh; *Hou-chi-kien*, état beaucoup plus important (500 li de l'est à l'ouest, 1,000 li du sud au nord), était au sud-ouest de Jouï-mo-tho. Vers le nord-ouest de Hou-chi-kien on arrivait à *Ta-la-kien*, pays qui confinait au royaume de *Po-la-sse*, c'est-à-dire à la Perse.

Le dernier terme de cette chaîne de territoires nous conduit indubitablement à la *Talekân* du Ghardjistân, ville située à trois petites journées au-dessus de Méroû-er-Roûd, dans la direction de Hérat [3]. *Hou-chi-kien* nous paraît devoir se

[1] Comp. Elphinstone, *Account of the kingdom of Caubul*, p. 464, in-4°; et Burnes, *Voyage en Boukharie*, trad. franç. t. II, p. 226.

[2] Hoeï-li les a supprimés.

[3] *Oriental Geography*, p. 220; Édrisi, t. I, p. 468 et 478; Abou'lféda, trad. lat. de Reiske, dans le *Magazin* de Büsching, t. V, p. 346.

rapporter au district de *Djouzdjân* (nom que les Persans prononcent aussi *Djouzkân*), entre Balkh et le district de Méroû-er-Roûd. On peut voir les éclaircissements instructifs que Silvestre de Sacy a donnés sur le nom et la situation de ce district dans son *Mémoire sur deux provinces de la Perse orientale* [1]. Nous ne trouvons ni dans les auteurs musulmans, ni dans les sources plus modernes, aucune indication qui nous puisse fournir la synonymie du nom de *Jouï-mo-tho.*

D'autres pays situés au nord de l'Oxus, vers le nord-est de Balkh, sont aussi mentionnés dans cet endroit des Mémoires, qui leur consacrent de courtes notices, quoique Hiouen-thsang n'y eût pas pénétré.

Le royaume de *Tchi-'go-yen-na*, qui confine, à l'est (plus exactement au nord-est), au territoire de *Ta-mi* (Termez), se reconnaît dans la *Chéghaniân* des auteurs orientaux, place importante, capitale d'une grande province de cette région [2].

Hou-lo-mo, entre *Tchi-'go-yen-na* (Chéghaniân) et *Souman*, n'a pas dans nos documents de correspondance aussi certaine. Nous ne voyons que *Chadoumân*, ville plus connue sous la dénomination de *Hissar* « le château », qui, par son importance et sa situation aux confins du territoire de Chéghaniân, puisse convenablement répondre au *Hou-lo-mo* du *Si-yu-ki.*

Sou-man confinait à Hou-lo-mo. Le nom se retrouve identiquement dans les géographes arabes. *Soumân*, dans l'Édrisi [3], est un district qui confine au sud avec le vaste territoire d'Os-

[1] Tiré des *Mines de l'Orient* et reproduit dans les *Annales des Voyages*, 1813; le passage que nous citons est à la page 35 du tirage à part.

[2] *Oriental Geography*, p. 277. L'Édrisi (t. I, p. 480) écrit *Saghaniân.* On trouve aussi *Djéghaniân.*

[3] T. II, p. 203.

roûchnâ, que la province de Chéghaniân limite au sud-ouest. Soumân, d'après cette indication, doit donc se trouver au sud-est de Chéghaniân, ce qui est conforme aux notations astronomiques d'Albiroûni dans Abou'lféda [1]. Ibn-Haukal met Choumân à deux journées de Chéghaniân, sur la route de Vaschghird [2]. Aucun voyageur européen n'a jusqu'à présent visité ces parties intérieures de la haute Transoxane.

Kio-ho-yen-na, ou plutôt *Kio-li-yen-na* (le mot est aussi écrit sous cette forme), royaume qui confine à *Sou-man*, ne peut être que *Karatéghîn*, district montagneux que la branche septentrionale de l'Oxus traverse au-dessus de Soumân et de Vaschghird, et que de rudes montagnes séparent du Ferghana [3].

Hou-cha, au delà de *Kio-li-yen-na* (Karatéghîn), nous porte au territoire d'*Oûsch*, partie sud-est du Ferghana, qui confine au sud avec les vallées du haut Oxus [4].

Kho-tou-lo, à l'est de Hou-cha (la direction véritable est au sud), est la province de *Kotl* ou *Kotlân* des auteurs musulmans, au voisinage des sources de la branche septentrionale de l'Oxus [5].

Kiu-mi-tho, grande vallée située au centre des monts Tsoun-ling, n'a pas de correspondance qui nous soit connue; Édrisi lui-même, plus circonstancié qu'aucun autre géo-

[1] *Chorasmiæ et Mavaraln. Descr.* p. 38.

[2] Dans *l'Oriental Geography*, p. 277.

[3] Baber's *Memoirs*, p. 125, et p. XXXIV de l'Introduction.

[4] *Mésalek-alabsar*, dans les *Not. et Extr.* t. XIII, p. 261; Baber's *Memoirs*, p. 2; Édrisi, t. I, p. 488. C'est l'*Awesch* de l'*Oriental Geography*, p. 271.

[5] *Mésalek-alabsar*, dans les *Notices et Extraits des manuscrits*, t. XIII, p. 233; Ibn-Haukal, dans l'*Oriental Geography*, p. 239 et 276; Hadji-Khalfa, c. XVI, trad. manusc. d'Armain. C'est le *Chottal* d'Abou'lféda, entre le Ouakchab et la rivière de Badakchân (Abou'lféda de Reiske dans le *Magazin* de Büsching, t. V, p. 347).

graphe musulman sur ces parties montagneuses de Mavar-en-Nahar [1], ne nous fournit aucune dénomination analogue. Une circonstance notée dans le *Si-yu-ki* peut cependant servir à déterminer la position de *Kiu-mi-tho* d'une manière au moins très-approximative. Il est dit qu'au sud-est ce royaume touchait au fleuve *Po-tsou* (Oxus), et qu'au sud il confinait à *Chi-khi-ni.* Ces indications nous placent dans la partie droite de la vallée du Pendj (nom que porte dans le pays la branche méridionale du haut Oxus), aux confins nord-est du Badakchân; car nous savons, par la relation du lieutenant Wood, que *Chaghnân,* nom dans lequel on ne peut méconnaître *Chi-khi-ni,* est une des vallées de la droite de l'Oxus, au-dessous du pays de Vakhân [2]. Quant à *Kiu-mi-tho,* M. Al. Cunningham [3] rapproche le nom de celui des *Comedi* de Ptolémée [4] (*Vallis Comedorum*); mais la synonymie actuelle nous reste ignorée.

L'itinéraire reprend à *Po-ho-lo* (Balkh), où nous avons laissé Hiouen-thsang, et continue de nous conduire au sud.

Il compte 900 li dans cette direction, en partie à travers de rudes défilés et des montagnes neigeuses, jusqu'à *Fan-yen-na,* grande ville bouddhique assise au milieu d'une vallée entourée de hautes montagnes, et qui était remarquable par les gigantesques statues du Bouddha Çâkyamouni qu'on avait taillées dans le flanc d'une montagne voisine. La description du site de Fan-yen-na et de ses statues colossales est tout à fait conforme à celle que les explorateurs contemporains

[1] T. I, p. 474 à 489.

[2] Wood, *Journey to the sources of the river Oxus,* p. 378. C'est le *Saknia* de l'Édrisi, t. I, p. 483.

[3] *Journal of the As. Soc. of Beng.* vol. XVII, 1848, p. 15.

[4] Lib. VI, c. XII.

nous ont donnée de *Bamyân*[1]. Entre *Po-ho-lo* (Balkh) et *Fan-yen-na* (Bamyân), au tiers à peu près de la distance qui sépare ces deux villes, et avant d'entrer dans les montagnes neigeuses, Hiouen-thsang mentionne le royaume de *Kie-tchi*, qui a, dit-il, 500 li de l'ouest à l'est sur une largeur de 300 li. Quoique nous possédions plusieurs itinéraires modernes très-circonstanciés de la route même suivie par Hiouen-thsang entre Balkh et Bamyân[2], aucun nom n'y rappelle le *Kie-tchi* de notre document chinois, non plus que dans les descriptions des géographes arabes.

§ 4. — De Bamyân au passage du Sindh.

Notre voyageur, en quittant *Fan-yen-na* (Bamyân), traverse de très-hautes montagnes qu'il nomme *He-ling*, ou les Montagnes noires[3], et, après une marche d'environ 200 li, il arrive à une petite vallée arrosée par des sources limpides et où de frais ruisseaux s'épanchaient d'un beau lac. Ce tableau ressemble trait pour trait à celui que Burnes fait de la vallée de Djelraïz, à la source de la rivière de Kaboul, qui

[1] Principalement Burnes, *Voyage en Boukharie*, t. II, p. 172 de la traduction française.

[2] Itinéraire d'un marchand boukhâre, dans Meyendorf, *Voyage à Boukhara*, traduct. franç. p. 136 et suiv. Itinéraire de Burnes, *Voyage en Boukharie*, t. II, p. 178 et suiv. Itinéraire du lieutenant Wood, *Journey to the sources of the river Oxus*, p. 196 et suiv. etc.

[3] La passe franchie par Hiouen-thsang, entre Bamyân et le haut de la vallée de Ghoûrbend, a été décrite par Burnes (*Voyage*, t. II, p. 166 à 172 de la trad. franç.). Le col, qui reçoit successivement (en venant de Bamyân) les noms de *Hadjigak* et d'*Ouna*, est à 11,000 pieds environ au-dessus du niveau de la mer; le massif que cette passe traverse est le prolongement du Kôh-i-Baba, montagne énorme, que couronnent les plus hauts pics de cette région alpine.

sort des flancs du Kôh-i-Baba[1]. Après avoir cheminé à travers de nouvelles montagnes en se dirigeant à l'est, Hiouen-thsang arrive au royaume de *Kia-pi-ché*.

Kia-pi-ché était un grand royaume qui n'avait pas moins de 4,000 li de tour[2], et que de hautes montagnes entouraient de tous côtés. Au nord, il s'adossait aux Montagnes neigeuses (le Hindou-kôh ou Hindou-kousch); des trois autres côtés il était borné par les Montagnes noires. *Kia-pi-ché* était le nom de la capitale.

Nos documents classiques nous avaient déjà fait connaître dans ces cantons l'existence d'une ville de *Capissa*, que nous retrouvons dans la *Kia-pi-ché* de notre voyageur. Faute de moyens suffisants de comparaison, ce point de l'ancienne géographie du bassin du Kophès est resté, jusqu'à présent, très-confus et très-obscur; si l'itinéraire de Hiouen-thsang, avec les détails que le *Si-yu-ki* renferme, ne fixe pas encore d'une manière précise le site de *Capissa*, il nous permettra du moins d'en circonscrire le territoire avec certitude, ce qu'on n'aurait pu faire avec les renseignements antérieurs. Ces renseignements sont, à la vérité, bien précaires. Une ligne de Pline et autant de Ptolémée, c'est tout. *Capissene habuit Capissam urbem, quam diruit Cyrus*, dit le premier[3]; et le second nomme seulement Κάπισα dans sa liste des villes

[1] Burnes, *loco cit.* p. 164. Conf. Baber's *Memoirs*, p. 147.

[2] L'ensemble des notions que le *Si-yu-ki* renferme sur le royaume de Kia-pi-ché montre que ce chiffre comprend les territoires voisins jusqu'à l'Indus, qui reconnaissaient, au nombre d'une dizaine, la suzeraineté du roi de Kia-pi-ché.

[3] Lib. VI, c. XXV, Hardouin. Sillig (t. I, p. 435, c. XXIII) adopte la leçon *Capisene* et *Capisa*, qui rend moins exactement la prononciation sanscrite *Kapiça*. Nous ne comptons pas Solin (c. LIV), qui n'a fait ici que copier Pline, et dont les anciens manuscrits portent pour la plupart *Caphusa* ou *Caphisa*. (Salm. *ad h. l.* p. 827.)

des *Paropanisadæ*[1]. Il ne faudrait pas demander une désignation précise aux signes numériques qui, dans la Table de Ptolémée, sont censés déterminer la situation du lieu en latitude et en longitude : dans le plus grand nombre de cas, et dans celui-ci en particulier, ces notations n'ont absolument aucune valeur, soit par l'altération des signes numériques dans les manuscrits et dans les éditions, soit par suite de la méthode même de déduction employée par le géographe alexandrin pour les obtenir. Et nous n'entendons pas seulement parler de la valeur *absolue* de ces notations astronomiques comparées aux résultats des observations modernes, mais aussi de leur valeur *relative*, c'est-à-dire de celle qui pourrait indiquer la position d'un lieu par rapport à un lieu voisin. Ainsi, par exemple, si nous voulons mettre en rapport, dans le cas actuel, la position bien connue de *Kaboura* (Kaboul) avec celle de Kapisa, nous trouvons :

Pour la première 35° 0' lat. 118° 0' long.
Pour la seconde 37° 30' lat. 118° 40' long.

c'est-à-dire que Κάπισα est mise à 2 degrés et demi au nord de Καβοὐρα, avec une différence en longitude de 40 minutes en plus vers l'est; tandis que, en réalité, quel que soit l'emplacement précis du site de l'ancienne *Capissa*, il ne saurait y avoir au plus, entre ce site et la position de Kaboul, qu'un arc de 50 minutes d'un grand cercle, probablement dans la

[1] Lib. VI, c. XVIII. Beaucoup de manuscrits et d'anciennes éditions donnent la leçon corrompue Κάτισα, que Nobbe a introduite dans son texte. Quand le temps sera-t-il venu de doter la science d'une édition correcte du géographe alexandrin ? œuvre herculéenne, où l'habileté de l'helléniste n'est que la moindre des conditions nécessaires, et à laquelle suffirait à peine aujourd'hui la vie tout entière d'un géographe consommé. De bonnes études monographiques sur les différentes parties de l'ouvrage de Ptolémée conduiront seules, avec le temps, à une restitution complète.

direction du nord-est, ainsi qu'on va le voir. Il y a donc ici en excès, dans la Table de Ptolémée, une distance de plus d'un degré et demi, c'est-à-dire d'une quarantaine de nos lieues communes. Qu'on juge, par ce seul exemple, de quelle utilité les notations astronomiques de Ptolémée peuvent être dans la recherche des anciens sites!

Donc, en définitive, nos informations se bornent à ceci, qu'une ville de *Capissa*, avec un territoire du même nom (*Capissene*), existait autrefois dans la région qui avoisine au sud la chaîne neigeuse de l'Hindou-kousch (*Paropamisus*); tout au plus peut-on conclure des indications de Ptolémée que cette ville et ce canton se trouvaient sous une latitude plus septentrionale que Kaboul. Quant aux sources sanscrites (à celles du moins qui nous sont jusqu'à présent connues), ni la ville ni le pays de *Kapiça* n'y sont mentionnés. Seulement, comme le nom se retrouve en d'autres parties de la péninsule, et qu'il appartient ainsi bien réellement à la nomenclature sanscrite, nous sommes fixé par là sur la véritable orthographe[1].

Avant les publications de M. Stanislas Julien sur le Voyage de Hiouen-thsang, ce qu'on en connaissait se bornait à l'analyse de M. Landresse à la suite du *Foe-koue-ki*[2]. Ces maigres indications étaient tout à fait insuffisantes pour asseoir une discussion géographique; il n'y a donc pas à s'étonner que M. Lassen et M. Wilson, ces deux maîtres de l'érudition sanscrite, n'en aient tiré que des conclusions inexactes. M. Wilson, dans la carte qui accompagne son *Ariana an-*

[1] On peut se rappeler notre remarque précédente (page 28, note 1) sur l'extension de la nomenclature sanscrite dans tout le bassin de la rivière de Kaboul.

[2] P. 378 et 385.

tiqua, met Kapiça sur l'emplacement actuel d'Istalif, à une huitaine de lieues dans le nord de Kaboul [1]; d'autres ont identifié *Capissa* et *Kaboul* [2], hypothèse dont M. Lassen a bien montré l'impossibilité [3]. M. Lassen lui-même, et après lui M. Alex. Cunningham, ont porté la ville de Kapiça dans la vallée de Ghoûrbend, au nord-ouest du village de Houpiân [4]. L'itinéraire de Hiouen-thsang, qui revit ce canton à quinze ans d'intervalle lors de son retour de l'Inde, montre que cette localisation est inexacte, et nous conduit vers le site véritable; car ce n'est qu'après avoir quitté Houpiân (qui est mentionnée dans l'itinéraire ainsi que nous le verrons plus tard) que le voyageur, marchant à l'est ou au nord-est, arrive bientôt après à la frontière de *Kia-pi-ché*. Il n'est donc plus permis de reporter cette dernière position à l'ouest, ni même au sud de Houpiân, puisque la plaine de Béghram, théâtre des grandes découvertes numismatiques de M. Masson, faisait nécessairement partie du royaume de Houpiân, auquel, comme nous le verrons, le territoire de Kaboul appartenait. Il ne faut qu'avoir la carte sous les yeux pour comprendre la nécessité de ces connexions territoriales. L'examen du local tel que la carte le représente nous montre aussi qu'il n'y a là qu'une seule limite possible entre les territoires de *Hou-pi-na* (Houpiân) et de *Kia-pi-ché* (Kapiça); cette limite, c'était la rivière de Pantchîr, depuis le coude

[1] M. Wilson a même omis de discuter cette position. (Voyez p. 181 et suiv. de l'*Ariana.*)

[2] Nous ne parlons pas de la conjecture de Forbiger, qui porte *Capissa* à Peïchavèr (*Handbuch der Alten Geogr.* t. II, p. 542; Leipzig, 1844)!

[3] *Zeitschr. für die Kunde des Morgenl.* t. II, 1839, p. 56 et suiv.

[4] A. Cunningham, dans le *Journal of the As. Soc. of Beng.* vol. XVII, 1848, p. 482; Lassen, *Zur Geschichte der griechischen und indoskyth. Kœnige*, p. 149. Bonn, 1838, et la carte de M. Kiepert pour les *Ind. Alterthumsk.* 1853.

qu'elle décrit aux confins de la plaine de Tchârikar jusqu'à sa jonction avec la rivière de Kaboul. Du côté de l'est, le territoire de Kia-pi-ché confinait au *Lan-po*, qui est le *Lampâ* ou *Lampâka* de la géographie sanscrite, et le *Lamghân* de nos cartes actuelles. Toute cette géographie n'a pas changé depuis les temps anciens; et à défaut de reconnaissances modernes aussi complètes qu'on pourrait le désirer, nous avons les excellentes et minutieuses descriptions que nous en a laissées l'empereur Baber dans ses Mémoires. Ce que dit le *Si-yu-ki*, que le royaume (c'est-à-dire le territoire proprement dit) de Kia-pi-ché était enveloppé par les Montagnes noires (*He-ling*) là où il n'était pas couvert par les Montagnes neigeuses (l'Hindou-kousch), est aussi d'une remarquable exactitude; car une chaîne de hauteurs qui court au sud et à peu de distance de la rivière de Kaboul ou ancien Kophès, entre Kaboul et Djellâlabad, et qui, à ses deux extrémités, envoie des rameaux vers le nord, de l'autre côté de la rivière, cette chaîne de hauteurs, disons-nous, dont la ceinture enveloppe au sud-est, au sud et à l'est ce qui devait former l'ancienne *Capissene*, à l'ouest du Lampâka, est encore appelée communément, dans le pays, *Siâh-kôh* ou la *Montagne noire* [1]. D'après ces indications, la *Capissene*, ou territoire propre de *Kia-pi-ché*, devait répondre à ce qui forme, dans la description de Baber, les toumâns ou districts de Nidjraoû et de Pendjhîr [2].

[1] Le capitaine Mac-Gregor, d'après un rapport officiel du lieutenant Wood (l'auteur du Voyage aux sources de l'Oxus), et surtout M. Masson, dans la relation de ses courses en Afghanistan, ont très-bien décrit le Siâh-kôh. (Mac-Gregor, *A geographical Notice of the Valley of Jullalabad*, dans le *Journal of the Asiat. Soc. of Beng.* vol. XIII, 1844, p. 868; Ch. Masson, *Journeys in Balochistan*, etc. vol. I, p. 182; et III, p. 151, 190 et 285. London, 1844.)

[2] Baber's *Memoirs*, p. 144 et suiv.

Quant à l'emplacement même de la ville de *Kapiça*, nous manquons actuellement de données pour le déterminer. La ville, si elle n'a pas pris un autre nom, est sûrement ruinée depuis longtemps; mais nous ignorons si quelque localité encore inexplorée en garde les traces. Ces traces, si elles existent, devront sûrement se chercher, soit aux environs de Nidjraoû, soit un peu plus à l'orient, dans la vallée de la Tagaô, où de nombreux monticules artificiels (*tumuli*) attestent l'existence de sites anciens [1]. Ce territoire, quoique très-voisin de Kaboul, est du reste une des parties les plus imparfaitement connues de cette région. Nous voyons par un passage d'Albiroûni, que M. Reinaud a cité dans son *Mémoire sur l'Inde antérieurement à la conquête musulmane*, que, dès la première moitié du XIe siècle, moins de quatre cents ans après le passage de Hiouen-thsang, le nom de *Kapiça* avait cessé d'être en usage comme désignation territoriale, quoiqu'il ne fût pas encore oublié [2]. Il n'en est plus fait aucune mention dans les Mémoires de Baber.

Le *Si-yu-ki* donne sur le territoire de *Kia-pi-ché* (Kapiça) des détails topographiques dont le manque absolu de renseignements actuels ne nous permet pas de hasarder l'application, mais qu'une exploration exacte de ce canton permettra peut-être d'identifier. A 40 li de Kia-pi-ché (sans indication de direction), il y avait une ville dont le nom chinois *Si-pie-*

[1] Masson, *Narrative of various Journeys*, vol. III, p. 168, et dans l'*Ariana antiqua* de M. Wilson, p. 117.

[2] « Les montagnes qui avoisinent le pays de *Kabisch*, appelé maintenant pays de *Kaboul*, donnent naissance à une rivière nommée *Ghorband*, » dit l'auteur arabe. (Reinaud, *Mémoire* cité, p. 276.) Les renseignements fournis par l'ouvrage d'Albiroûni sur la région nord-ouest de l'Inde sont curieux et importants, et il serait bien à désirer qu'on nous en donnât une traduction complète.

to-fa-la-sse pourrait représenter le sanscrit *Çvêtavâras*. A une trentaine de li, au midi de Si-pie-to-fa-la-sse, s'élevait une montagne nommée *'O-lou-nao* (peut-être *Arouṇa*, la [montagne] Rouge), surmontée de pics escarpés d'une hauteur surprenante. Voici ce que Hiouen-thsang raconte au sujet de cette montagne, d'après les gens du pays : « Chaque année, le pic du mont *'O-lou-nao* croît en hauteur de quelques centaines de pieds; puis, lorsqu'il égale et regarde le mont *Souna-hi-lo* du royaume (limitrophe) de *Tsao-kia-t'o* [1], il s'écroule subitement. » Ces circonstances locales pourront servir aux futurs explorateurs. Au sud-ouest de la ville royale s'élevait le mont *Pi-lo-so-lo* (sanscrit *Pîlousâra* « solide comme un éléphant [2] »). La ville de Kia-pi-ché avait été autrefois la résidence du puissant roi *Kia-ni-se-kia* (Kanichka); une foule d'inscriptions et de monuments du culte bouddhique, dont ce prince avait été un zélé sectateur, gardaient son souvenir [3].

Entre *Kia-pi-ché* (Kapiça) et la partie du cours de l'Indus où vient déboucher la rivière de Kaboul, l'itinéraire de Hiouen-thsang descend la vallée de cette dernière rivière. De Kia-pi-ché, sa première station est au royaume de *Lan-po*, transcription du *Lampâ* ou *Lampâka* de la nomenclature sanscrite, nom qui se retrouve aussi dans la contrée des *Lampagæ* de Ptolémée [4], et qui a pris, dans l'usage actuel des populations

[1] Il sera question plus tard de ce pays.

[2] Voyez, sur ce mot, Lassen, *Zur Gesch. der gr. und indosk. Kœn.* p. 150.

[3] Sur Kanichka (le Kanerki des médailles) et l'étendue de ses conquêtes, on peut voir les *Indische Alterthumskunde* de M. Lassen, t. II, p. 829 et 852 et suiv. 1852, et Alex. Cunningham, *The Bhilsa Topes*, p. 128 et suiv. London, 1854. Le règne de ce prince célèbre se place, selon M. Lassen, entre les années 10 et 40 de notre ère. (*Op. laud.* p. 413, et Beil. p. xxx; conf. Cunningham, *Bhilsa Topes*, p. 130.)

[4] *Geogr.* lib. VI, c. 1, 42, Nob. La leçon commune des imprimés est *Lam-*

musulmanes, la forme tout à fait corrompue de *Lâghman*[1]. Les 600 li que l'itinéraire de Hiouen-thsang compte depuis Kapiça jusqu'à *Lan-po* (Lampâka) supposent, si le point de départ est le territoire de Nidjraoû, comme nous l'avons pensé, que le voyageur aura fait un assez long détour dans l'intérieur du pays. Aucun indice particulier ne nous renseigne sur le site de la capitale du Lan-po, si ce n'est ce qui est dit « que de cette ville Hiouen-thsang fit une centaine de li dans la direction du sud-est pour arriver à Na-kie-lo-ho (dont nous allons reconnaître la situation), après avoir franchi une passe de montagne et traversé une grande rivière. » Ces circonstances de l'itinéraire ne semblent pouvoir se rapporter qu'à *Mandrâour*[2], dans l'angle occidental que forment à leur jonction la rivière d'Alìngâr et le Kophès ou rivière de Kaboul. La rivière traversée est le Kophès, et la passe de montagne peut être la remarquable coupure que forme la chaîne des Montagnes noires (le Siâh-kôh) au point où elle livre passage à la rivière de Kaboul, qui s'échappe ici de la vallée de Lâghman pour entrer dans la plaine de Djellâlabad[3].

batæ, altération qui s'explique par la facile confusion du T et du Γ dans l'écriture onciale des anciens manuscrits.

[1] Baber, dont les Mémoires renferment une excellente description de ces contrées, écrit moins incorrectement *Lamghân*. Le Lamghân proprement dit se compose, au rapport du royal auteur (p. 142), des trois toumâns ou districts d'Alichèng, d'Alîngâr et de Mendrâour, c'est-à-dire du bassin des deux rivières d'Alîngâr et d'Alichèng, dont les eaux réunies vont se jeter dans la rivière de Kaboul au-dessous de Mendrâour. M. Charles Masson est, jusqu'à présent, le seul voyageur qui ait visité les vallées du Lâghman. (*Journeys in Balochistan*, etc. vol. III, p. 285 et suiv. Comp. Elphinstone, *Caubul*, p. 98, in-4°.)

[2] M. Masson (*Journeys*, t. III, p. 195) écrit *Mandarâvar*.

[3] Masson, *loco cit.* p. 285. Cet actif et heureux explorateur a suivi sur ce point précisément la même ligne que Hiouen-thsang, mais en sens inverse.

Na-kie-lo-ho, où Hiouen-thsang arrive en quittant le Lampâka, a été reconnu depuis longtemps dans la *Nanghenhar* ou *Nanghéhar* de Baber et des Chroniques musulmanes [1]; mais cette identification incontestable demande à être mieux précisée qu'elle ne l'a été jusqu'à présent.

On a cherché le site de *Na-kie-lo-ho* sur le Sourkh-roûd inférieur, près du village actuel de Balabâgh, à 13 milles à l'ouest de la ville moderne de Djellâlabad [2]; il y a là une erreur que l'étude attentive de l'itinéraire de Hiouen-thsang suffira seule à rectifier.

Remarquons d'abord que dans Baber (au commencement du xvi[e] siècle), non plus que dans les relations d'une date plus moderne, *Nanghenhar* n'est pas le nom d'une ville, mais bien de la province [3]. A l'époque de Baber, ainsi que dans les temps antérieurs, la ville capitale de Nanghenhar était *Adinapour*, en sanscrit *Oudyânapoura* « la ville du Jardin » ; mais, par un usage très-ordinaire, on donnait aussi à la ville le nom de la province. Cet usage d'un double nom est très-ancien; car nous en pouvons suivre la trace jusqu'à des temps antérieurs à notre ère. En sanscrit, la dénomination locale de *Nanghenhar* avait pris la forme de *Nagarahâra*, que mentionne

[1] Benfey, *Indien*, p. 108.

[2] *Id. ibid.* Lassen, *Zur Geschichte der griechischen und indoskyth. Kœnige*, p. 147, 1838.

[3] Baber's *Memoirs*, p. 141; *Ayeen Akb.* vol. II, p. 165, in-8°; Elphinstone, *Caubul*, p. 120; Wood, *Journey to the riv. Oxus*, p. 166; etc. Ce qui paraît prouver que le nom appartient bien originairement au territoire, c'est sa dérivation étymologique très-vraisemblable; *Nanghenhar* (qui se prononce aussi *Nangnéhar*) signifie en pouchtou les *Neuf-Rivières* (Elphinstone, p. 120); et on compte en effet dans le district neuf cours d'eau principaux qui vont se réunir à la rivière de Kaboul. (Baber's *Memoirs*, p. 142; comp. Mac-Gregor, *Geographical Notice of the Valley of Jullalabad*, dans le *Journal of the As. Soc. of Bengal*, 1844, p. 869.)

la géographie pouranique [1] et qui se lit aussi dans une inscription bouddhique du Béhar [2]; c'est cette forme sanscrite, ou sa prononciation vulgaire *Nékerhâr*, usitée, dit Baber, dans beaucoup d'histoires [3], que reproduit le *Na-kie-lo-ho* de Hiouen-thsang [4]. La Ναγάρα que Ptolémée place dans ces cantons [5] est indubitablement la *Nagarahâra* sanscrite, comme l'a bien pensé M. Lassen [6]; et quand le géographe alexandrin dit que cette ville de Nagara était aussi nommée *Dionysopolis*, ἡ καὶ Διονυσόπολις, on ne peut guère méconnaître dans ce dernier nom une altération singulière du nom local *Oudyânapoura*, altération que la complaisante imagination des Grecs avait tirée tout à la fois et d'une certaine analogie dans les sons, et des légendes rapportées de ces contrées du Paropanisus par les compagnons d'Alexandre. Le nom tronqué de *Dionysopolis* se lit sur une médaille de Dionysios, un des rois grecs qui ont possédé les provinces de l'Afghanistan actuel au IIe siècle avant l'ère chrétienne [7].

Voilà pour la synonymie; nous arrivons maintenant à l'emplacement.

L'*Adinapour* de Baber était sur les bords du Sourkh-roûd, à quelque distance au-dessus de l'embouchure de ce cours

[1] *Brahmânda Pourâna* cité par Wilford, *Asiat. Res.* t. VIII, p. 243.

[2] *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, 1848, p. 494 et 499. Le major Kittoe, dans ses remarques sur cette inscription (p. 496), croit pouvoir la rapporter au IXe siècle.

[3] Baber, p. 141.

[4] Dans les Annales des Song (960-1278), le nom se trouve écrit *Nan-'go-lo-ho-lo*, qui rend exactement le *Nanghenhar* ou *Nangherhar* afghan. Dans Fabian, au contraire (*Foe-koue-ki*, p. 85), le mot est fautivement contracté en *Na-kie*.

[5] Lib. VII, c. 1, § 43.

[6] *Zur Geschichte*, etc. p. 139, et *Ind. Alterth.* t. II, p. 335.

[7] Lassen, *Indische Alterth.* t. II, p. 335, et Append. p. xxv.

d'eau dans la rivière de Kaboul[1]; M. Masson en a reconnu les restes, assez peu remarquables, près du village de Balabâgh, à 13 milles anglais environ à l'ouest de Djellâlabad[2].

Cependant cette position ne saurait convenir à la *Na-kie-lo-ho* (Nagarahâra) du voyageur.

Nous avons à cet égard une indication précise.

Hiouen-thsang nous dit qu'à 30 li dans le sud-est de *Na-kie-lo-ho*, on arrivait à une ville appelée *Hi-lo*, près de laquelle il y avait plusieurs *Stoûpas* où étaient déposés les os du crâne du Bouddha Çâkyamouni et d'autres reliques vénérées. La ville de Hi-lo était en grand renom de sainteté dans tout le nord-ouest de l'Inde, et c'était un grand but de pèlerinage. Fa-hian, qui mentionne aussi cette place[3], la met à 1 yôdjana de Na-kie, ce qui revient assez exactement aux 30 li de Hiouen-thsang (un peu plus de 2 lieues). Or, Hi-lo existe encore; c'est le village de *Hidda*[4], une des localités de la plaine de Djellâlabad les plus riches en topes et en antiquités bouddhiques[5]. Mais Hidda, située à environ 5 milles anglais vers

[1] Baber's *Memoirs*, p. 142.

[2] *Various Journeys*, vol. III, p. 186.

[3] *Foe-koue-ki*, p. 85 et suiv.

[4] Le nom de *Hidda* s'écrivait sûrement avec le *ḍ* cérébral de l'alphabet sanscrit, dont la prononciation se rapproche beaucoup de l'*r* (comme *Drâviḍa* pour *Drâvira*, *Gaouḍa* pour *Gaoura*, etc.), ce qui explique la transcription chinoise, dont la correspondance régulière serait *Hira*.

[5] Le docteur Honigberger, vers la fin de 1833, et, quelques mois plus tard, M. Charles Masson, ont fait des fouilles dans les topes de Hidda. (Voyez la Notice de M. Jacquet sur les découvertes archéologiques faites dans l'Afghanistan par le docteur Honigberger, *Nouveau Journal asiatique*, t. VII, 1839, p. 338 et suiv. C. Masson, *Various Journeys*, vol. III, p. 254 et suiv. Wilson, *Ariana antiqua*, p. 43 et p. 105 et suiv.) L'identité de *Hidda* avec le *Hi-lo* des relations chinoises n'avait pas échappé à la sagacité de Jacquet (*loco cit.* p. 386, note); malheureusement, la mort prématurée qui vint interrompre les nombreux travaux de ce jeune orientaliste ne lui permit pas d'aborder ce point de

le sud de Djellâlabad[1], se trouve à 14 ou 15 milles au sud-est de Balabâgh (site de l'*Adinapour* de Baber, sur le Sourkh-roûd), ce qui équivaut à plus de 65 li chinois au lieu de 30. La sainteté du lieu le recommandait d'une manière trop spéciale à l'attention du pèlerin bouddhiste, et la distance était d'ailleurs trop faible, pour que l'on puisse admettre une erreur de plus de moitié dans les mesures indiquées par Hiouen-thsang, et avant lui par Fa-hian.

Évidemment il nous faut trouver pour l'ancienne Nagarahâra (*Na-kie-lo-ho*) un autre site que l'*Adinapour* du temps de Baber, quoique cette dernière place conservât l'antique dénomination d'*Oudyânapoura*, qui avait aussi appartenu à Nagarahâra.

Ce site, nous ne le chercherons pas à Djellâlabad (capitale actuelle de la province), dont la fondation ne date que de 1570[2]. Dans ces contrées, les métropoles se succèdent et se remplacent aisément. De même que la fondation de Djellâlabad a dû précipiter la ruine de l'Adinapour du Sourkh-roûd, celle-ci aura sans doute plus anciennement succédé à l'Oudyânapour ou Nagarahâra visitée par Hiouen-thsang au VIIe siècle, et qui probablement avait été détruite dans une des invasions musulmanes. L'emplacement que nous cherchons est d'ailleurs parfaitement indiqué par l'examen des localités.

A moins de 2 milles anglais à l'ouest de Djellâlabad, sur un ruisseau qui se perd un peu plus bas dans la rivière de

géographie comparée, non plus que beaucoup d'autres qu'il avait entrevus, avec les développements qu'il s'était promis d'y apporter.

[1] Masson, dans l'*Ariana antiqua*, p. 105.

[2] Les détails en sont rapportés par M. Mac-Gregor dans sa Notice géographique sur la vallée de Djellâlabad (*Journal of the As. Soc. of Bengal*, vol. XIII, 1844, p. 874).

Kaboul, le nom de *Bégrâm*, qui dans toute l'étendue du bassin du Kophès s'applique à différents sites de villes ruinées, dénote l'existence d'une ancienne cité[1]. Au rapport de M. Masson, qui a examiné et fouillé tout ce territoire, la tradition locale affirme qu'il y a eu là autrefois une ville du nom d'*Adjoûna*, souvenir confus de l'*Oudyâna* des anciens temps. Le lieu est à 2 lieues environ au nord-est de Hidda, précisément les 30 li de notre itinéraire, et un village contigu y garde encore le nom de l'ancienne cité dans sa dénomination actuelle de *Nagarak*[2]. Il n'est pas permis de conserver le moindre doute sur l'exactitude de cet emplacement de *Nagarahâra*.

De *Na-kie-lo-ho* (Nagarahâra), Hiouen-thsang fait environ 500 li dans la direction du sud-est pour arriver à *Pou-lou-cha-pou-lo*, grande ville de 40 li de circuit (3 lieues), capitale du royaume de *Kien-tho-lo*, c'est-à-dire du *Gandhâra*. *Pou-lou-cha-pou-lo* est la transcription exacte de *Pouroucha-poura*[3], nom sanscrit de la ville de *Peïchavèr*, à 3 lieues au

[1] Masson, *Various Journeys*, vol. III, p. 164; et sur l'application multiple du nom de *Bégrâm*, *ibid.* p. 165 et suiv. La même dénomination se rencontre dans le haut Pendjab. (*Journal of the Asiatic Society of Bengal*, vol. V, 1836, p. 471.)

[2] On peut voir l'esquisse archéologique des environs de Djellalabad par M. Masson, dans l'*Ariana antiqua* de M. Wilson (p. 118). Ajoutons que la dénomination de *jardin*, exprimée par l'*Oudyâna* sanscrit, est restée commune dans les environs. Tout près de la Bégrâm de Djellâlabad et du village de Nagrak, un lieu est encore nommé *Tcharbâgh* « le Grand Jardin », de même que *Balabâgh* a succédé à l'Adinapour du Sourkh-roûd, où l'empereur Baber avait fait planter un vaste jardin (*tcharbâgh*) qu'il nomma *Baghi-Vafâ* « le Jardin de la Fidélité ». (*Memoirs*, p. 141; cp. Masson, *Various Journeys*, t. I, 181.) Le nom ici est en quelque sorte de tradition.

[3] Dans la relation de Fa-hian, le nom est transcrit *Foe-leou-cha*. (*Foe-koue-ki*, p. 76.) Abel-Rémusat (*ibid.* p. 78) croyait y reconnaître « la plus ancienne mention du nom des Béloutches », erreur signalée depuis longtemps par

sud de la rivière de Kaboul, ou, moins incorrectement, *Perchavèr*, comme écrivent les plus anciens auteurs musulmans[1]. Les 500 li de Hiouen-thsang répondent à 37 de nos lieues communes de 25 au degré[2]. La distance mesurée au *perambulator*, telle que la donne la carte de Walker, est de 103 milles anglais, qui font exactement 37 lieues françaises. Le pays de *Gandhâra*, célébré dès les premiers âges de l'antiquité indienne, était plus vaste qu'aucun de ceux que le voyageur a déjà traversés depuis son passage au sud de l'Hindou-kôh; il embrassait le territoire qui s'étend, principalement au nord du Kophès, depuis le Sindh jusqu'à la grande rivière de Kounèr, ou même jusqu'aux hauteurs qui séparent la vallée inférieure de cette rivière de celle de l'Alîngar. Le Gandhâra avait été un des centres les plus florissants du bouddhisme, et un nombre immense de *Stoûpas* et de *Vihâras* ou couvents y avait témoigné du zèle religieux d'Açôka et de quelques-uns de ses successeurs[3]; mais au temps de notre voyageur la plupart de ces monuments et de ces pieuses retraites n'offraient plus que des ruines. Un des plus grands

M. Wilson dans son analyse critique de l'itinéraire de Fa-hian (*Journal of the Royal Asiatic Soc.* vol. V, 1839, p. 118).

[1] Baber (*Memoirs*, p. 157, 264, 292, etc.) désigne habituellement Peïchavèr sous le nom de *Béghram*. Dans l'*Ayīn-Akbéri* (vol. II, p. 165, in-8°), la dénomination de *Béghram* (ou, plus correctement, *Bégrâm*) est appliquée au district dont Peïchavèr est la capitale. Sur le nom de *Bégrâm*, voyez Masson, *Various Journeys*, vol. III, p. 165, et notre remarque de la page précédente.

[2] Fa-hian (*Foe-koue-ki*, p. 85) marque 16 yeou-yan (yôdjana) entre *Foe-leou-cha* (Pouroucha) et *Hi-lo* (Hidda). 16 yôdjanas font 64 kôs; et comme le kôs de ces provinces du nord-ouest peut s'évaluer à 40 au degré environ, le chiffre de Fa-hian se trouve à très-peu près identique à celui de Hiouen-thsang.

[3] C'est dans le pays de Gandhâra qu'a été trouvée l'inscription de Kapourdighiri, une de celles que le roi Açôka, au milieu du IIIe siècle avant l'ère chrétienne, fit graver simultanément en diverses parties de son empire, sur des colonnes ou sur des rochers.

Stoûpas de cette partie de l'Inde avait été élevé, ainsi qu'un vaste *Vihâra*, à moins d'une lieue (8 ou 9 li) vers le sud-est de Pourouchapoura [1], par le roi Kanichka, dont la conversion au bouddhisme fut marquée par le zèle ardent d'un néophyte [2].

Du couvent de Kanichka aux portes de Pourouchapoura, le voyageur se dirige au nord-est; il passe un grand fleuve (la rivière de Kaboul), et, après une marche de 50 li environ (moins de 4 lieues), il arrive à une autre ville nommée *Pou-se-kia-lo-fa-ti.* C'est Pouchkalavatî, une des plus anciennes cités du Gandhâra, mentionnée aussi par les historiens des marches d'Alexandre sous le nom de *Peukélaôtis.* Le nom a depuis longtemps disparu de la nomenclature locale, et l'emplacement de l'antique cité n'est plus connu. La distance et la direction notées par l'itinéraire de Hiouen-thsang nous portent à la *Nicetta* ou *Nisattha* des cartes anglaises, lieu situé sur la rive gauche ou septentrionale de la rivière de Kaboul, un peu au-dessous du confluent de la Landî ou rivière de Svat, position qui s'accorderait assez avec les indications des historiens d'Alexandre [3]. Nous ne donnons pas, cependant, cette identification comme positive, mais seulement comme une approximation qui ne saurait s'éloigner beaucoup de la vérité.

[1] Au lieu de 8 ou 9 li, le texte de Hoeï-li (p. 83) porte fautivement 80 ou 90 li.

[2] Voyez ci-dessus, p. 50. Le couvent de Kanichka, visité par Hiouen-thsang, et, avant lui, par Fa-hian (*Foe-koue-ki*, p. 77), est mentionné dans une inscription du Béhar déjà citée (ci-dessus, p. 53, note 2). Il est aussi mentionné comme existant par Abou-Rihân-Albiroûni, qui vivait dans le Gandhâra au commencement du XIe siècle. (Voyez les *Fragments arabes et persans relatifs à l'Inde*, publiés par M. Reinaud, Paris, 1845, in-8°, p. 149.)

[3] La position de Haschtnagar, à un peu plus de 2 lieues vers le nord-ouest de Nisattha, a été proposée pour le site de *Peukélaôtis*; et on y voit en effet des ruines considérables, *vast ruins*, dit M. Court (*Journal of the Asiatic Society of*

Le pays de Gandhâra, malgré l'état de désolation où les invasions étrangères l'avaient réduit, offrait encore une foule de localités que la curiosité de notre pieux pèlerin ne pouvait négliger; aussi la relation originale y indique-t-elle un assez grand nombre de courses en diverses directions, qui toutes avaient pour but ou des monuments religieux, ou des lieux consacrés par des légendes. Malheureusement nous sommes ici sur un terrain dont l'exploration archéologique est à peine entamée. En nous guidant néanmoins sur la carte récente qui accompagne le *Ladâk* de M. Al. Cunningham [1], nous y pouvons reconnaître l'exactitude générale du journal de Hiouen-thsang. Un lieu nommé *Po-lou-cha*, à 250 li (19 lieues) de Pouchkalavatî, nous paraît devoir répondre au *Barotch* de la carte de Cunningham, à la même distance environ dans le nord-est de Nisattha. Il est vrai que la direction n'est pas d'accord avec le *Si-yu-ki*, dont le texte semblerait devoir nous porter vers l'est ou le sud-est, et non dans le nord-est de *Pou-se-kia-lo-fa-ti*, c'est-à-dire vers le confluent de la rivière de Kaboul et du Sindh; mais ce qui montre avec évidence qu'en ce point le texte est fautif, c'est que l'itinéraire marque ensuite 50 li au nord-est (moins de 4 lieues) de Po-lou-cha jusqu'à un temple consacré à Mahê-

Bengal, vol. V, 1836, p. 394; comp. p. 479). Mais, pour que cette position de Pouchkalavatî puisse se concilier avec les données précises de notre itinéraire, il faudrait admettre que l'enceinte de la vieille cité s'étendait jusqu'aux approches de Nisattha, où il y a aussi des vestiges d'antiquité. Toutes ces localités demandent à être examinées. (Comp. Raverty, dans les *Transact. of Bombay Geogr. Soc.* vol. X, 1851, p. 28, et notre premier Mémoire *sur la géographie grecque et latine de l'Inde*, p. 36 et suiv.)

[1] Les cartes de M. Court, données dans le vol. V, 1836, p. 468, et dans le vol. VIII, 1839, p. 304, du *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, ne sont que des esquisses, encore intéressantes à consulter, cependant, pour la nomenclature.

çvara, et 150 li (11 lieues) de ce temple en se portant *au sud-est* vers Ou-to-kia-han-t'cha, sur le Sindh, ville dont le site est parfaitement déterminé, ainsi qu'on va le voir. Or ces deux dernières indications, absolument incompatibles avec l'emplacement de Po-lou-cha vers l'est ou le sud-est de Pouchkalavatî, se lient au contraire de la manière la plus exacte avec la position de Barotch.

L'identification d'*Ou-to-kia-han-t'cha,* place que nous venons de mentionner, est d'un plus grand intérêt. La méthode de transcription établie par M. Stanislas Julien sur des règles fixes et rigoureuses ramène ce groupe chinois à la forme sanscrite *Outakhanda.* Le nom a été identifié avec *Attok*[1]; mais des raisons très-fortes, ou pour mieux dire absolument décisives, s'élèvent contre cette identification, malgré la convenance partielle des noms. Ce n'est pas seulement parce que les historiens attribuent expressément la fondation d'Attok au célèbre Akbar (de 1570 à 1581), car il est assez fréquent que la restauration ou l'agrandissement d'une place déjà existante ait été qualifié de fondation ; mais d'une part on ne trouve aucun indice antérieur de l'existence d'une ville sur ce point du fleuve, ni dans les historiens d'Alexandre, ni dans les Mémoires de Baber ; et, d'autre part, les indications fournies par les anciens auteurs musulmans prouvent avec évidence que la ville d'*Outakhanda,* qui fut pendant longtemps la capitale du Gandhâra, était en effet située au-dessus de l'emplacement d'Attok, sur la rive droite ou occidentale du fleuve, tandis qu'Attok est sur la rive orientale. Le témoignage d'Albiroûni, historien du commencement du XIe siècle, dont M. Reinaud a publié d'intéressants extraits,

[1] Benfey, *Indien,* p. 115 ; Bœhtlingk, dans la préface de son édition de Pânini, p. IX ; Lassen, *Ind. Alterthumsk.* t. II, p. 472.

est formel à cet égard[1]. Le texte de l'auteur arabe porte *Ouayhend;* mais il suffit du déplacement d'un des points qui dans l'écriture arabe marquent la prononciation, pour ramener le nom à sa véritable forme, *Outakhanda*, donnée par Hiouen-thsang, quoiqu'il soit bien possible, après tout, que la leçon *Ouayhend* représente une prononciation altérée qui aurait remplacé la forme classique. A ces informations fournies par les auteurs, viennent d'ailleurs se joindre les indices non moins décisifs qui se tirent de l'examen du local. A 7 lieues environ au-dessus d'Attok, sur la rive occidentale du Sindh, il existe un village dont le nom d'*Ohind* rappelle immédiatement à l'esprit l'*Ouayhend* d'Albiroûni[2]. Ce village est sur la rive droite ou occidentale du Sindh, au-dessus des rapides d'Attok, à 7 lieues environ plus haut sur le fleuve que cette dernière place. Tout y révèle le site d'une ville considérable. M. Alex. Cunningham, que nous avons cité dans la note précédente, dit expressément qu'Ohind est une des plus anciennes places du pays[3]; M. Court, qui avait visité le site douze ans avant l'archéologue anglais, avait déjà exprimé une opinion analogue. «Les ruines de Hound, dit-il dans son Mémoire sur les marches d'Alexandre[4], sont extrême-

[1] *Fragments arabes et persans inédits relatifs à l'Inde*, p. 114; et du même savant, *Mémoire sur l'Inde antérieurement au XI[e] siècle*, p. 276 et suiv.

[2] *Ohind* paraît bien être le véritable nom actuel de cette localité. C'est celui que donnent les notes et la carte de M. Al. Cunningham, qui a visité en 1847 cette partie du cours du Sindh; c'était aussi, avec une légère variation (*Ouhind*), l'orthographe de la carte persane suivie par Rennell dans la construction de la carte du Pendjab qui accompagne son Mémoire sur l'Inde. D'autres relations ont employé une forme moins fidèle. M. Court, dans ses mémoires et dans ses cartes, écrit *Hound;* d'autres cartes anglaises, *Hund* (pour *Hend* ou *Hand*).

[3] *Journal of the As. Soc. of Bengal*, vol. XVII, 1848, p. 130.

[4] *Ibid.* vol. V, 1836, p. 395; ou dans le *Nouveau Journal asiatique* (où le

ment frappantes; on y trouve des blocs de marbre avec des inscriptions dont les caractères sont inconnus aux habitants. » Une copie de deux de ces inscriptions fut apportée à Burnes, lors de son second voyage, en 1837; et James Prinsep, à qui ces copies furent envoyées, a cru pouvoir, d'après la forme des caractères sanscrits, les attribuer au VIIe ou au VIIIe siècle. Les inscriptions se rapportent à une victoire qui avait été remportée sur les Tourouchka, c'est-à-dire, selon toute probabilité, sur quelque tribu turque des montagnes du nord [1]. Le nom de la ville ne s'y trouve pas; mais des recherches plus étendues le feront sûrement connaître sous sa vieille forme sanscrite. En attendant, nous avons tout lieu de croire que la transcription de Hiouen-thsang, restituée en *Outakhanda*, la reproduit exactement; et il n'est pas non plus douteux que le site de cette vieille capitale du Gandhâra ne se retrouve dans l'*Ohind* actuel.

A 20 li (1 lieue et demie) vers le nord-est d'*Ou-ta-kia-han-t'cha* (Outakhanda), un lieu que la relation de Hiouen-thsang nomme *Po-lo-tou-lo* était célèbre pour avoir vu naître Pânini (*Po-ni-ni*), le législateur de la langue sanscrite. La véritable forme de ce nom, que les commentateurs de l'ouvrage de Pânini nous ont fait connaître, est *Çalâtoura* [2].

Avant de traverser le Sindh et d'entrer dans l'Inde proprement dite, Hiouen-thsang visite encore plusieurs contrées situées à l'occident du fleuve, au-dessus (c'est-à-dire au nord) du Gandhâra. Une marche de 600 li (plus de 40 lieues),

mémoire est imprimé en français, avec des notes de Jacquet), t. IV, 1837, p. 393.

[1] Al. Burnes, *Cabool*, p. 120 et suiv.

[2] Bœhtlingk, préface de son édition de Pânini, p. IX. Pânini était contemporain de l'expédition d'Alexandre dans l'Inde. (Lassen, *Indische Alterthumsk.* t. II, p. 475.)

partie en remontant la vallée de l'Indus, partie en traversant une longue suite de montagnes et de vallées, le conduit d'abord au royaume d'*Oudyâna*, nom sanscrit [1] dont la transcription chinoise, dans le *Si-yu-ki*, est *Ou-tchang-na* [2]. Cette marche du voyageur nous conduit au milieu des vallées alpestres qui couvrent au nord les plaines de Haschtnagar, et au-dessus desquelles s'élèvent les cimes neigeuses de l'Hindou-kôh. Ces vallées, ainsi que la plaine inférieure, sont aujourd'hui occupées par les belliqueuses tribus des Yâzofzaïs [3]. Le nom d'*Oudyâna*, comme celui de *Gandhâra*, a disparu depuis longtemps de l'usage et de la tradition. La rivière *Sou-p'o-fa-sou-tou*, qui arrosait le pays d'Ou-tchang-na, est le sanscrit *Çoubhavastou*, et désigne la rivière de *Svat* de nos

[1] Qui signifie *le jardin, le parc*, sans doute par allusion à la beauté de ces fraîches vallées.

[2] Fa-hian écrit moins correctement *Ou-tchang* (*Foe-koue-ki*, p. 45). Abel-Rémusat, dans son commentaire sur ce chapitre de la relation de Fa-hian, a réuni une suite intéressante de notices chinoises de différentes époques sur le pays d'Oudyâna.

[3] Malgré la forme demi-musulmane et demi-juive du nom des Yâzofzaïs (*Youzouf*, ou *Yâzof*, est la forme orientale du nom de *Joseph*, et *zaïs* est un mot afghan qui signifie *tribu*), nous ne serions pas éloigné de reconnaître, sous cette transformation moderne, un nom jadis célèbre dans ce canton, celui des *Açvakas* « les Cavaliers », nom que les Grecs ont parfois traduit en Ἱππάσιοι, et d'autres fois changé en Ἀσπάσιοι et en Ἀσσακηνοί, l'ethnique sanscrit prenant lui-même, dans l'usage vulgaire, la forme adoucie *Assaka*. Le nom de *Yâzof* n'est pas plus éloigné d'*Açva*, que celui d'*Afghans*, avec une acception plus générale, ne diffère d'*Açvaka*. Ces altérations multiples se seront introduites d'autant plus aisément dans l'usage vulgaire, que le nom d'*Açvaka*, d'où elles sont toutes sorties, n'était lui-même qu'une appellation indienne étrangère aux tribus indigènes, celles-ci ne reconnaissant d'autre nom national que celui de *Paktou* ou *Pouktoûn*, qui fut connu en Perse cinq cents ans avant notre ère, après le voyage de Scylax et l'expédition de Darius, puisqu'on le trouve déjà dans Hérodote sous la forme exactement transcrite de Πακτυϊκή.

cartes actuelles, ou du moins une de ses branches supérieures. Le Çoubhavastou (nom qui, par une contraction usuelle, devient *Soubhastou*) figure aussi dans les documents grecs postérieurs à l'expédition d'Alexandre, sous la double forme de *Soastos* et *Souastos*[1].

Le royaume d'*Ou-tchang-na* (Oudyâna) avait une étendue considérable. Hiouen-thsang lui donne 5,000 li de tour (370 lieues). Ce n'était, dit notre auteur, qu'une succession de plaines et de vallées, de rivières et de montagnes, où la production des grains était médiocre, mais qui se couvraient partout de belles forêts, de fleurs et de fruits. De là sûrement l'appellation sanscrite d'*Oudyâna* « le Jardin » appliquée à cette région dès les plus anciens temps[2]. Les deux rives du fleuve *Sou-p'o-fa-sou-tou* (Çoubhavastou) avaient été autrefois couvertes d'un nombre immense de couvents bouddhiques, dont notre voyageur ne trouva plus que les ruines. On comptait dans le pays quatre ou cinq villes fortifiées; *Mong-kie-li* était celle où les rois faisaient leur résidence la plus habituelle.

L'exactitude de cette relation est confirmée par ce que l'on sait aujourd'hui du pays traversé par la rivière de Svat. Au rapport du seul Européen qui nous en ait donné, jusqu'à présent, quelques notions un peu circonstanciées, on y voit encore de nombreux restes de pyramides et de coupoles bouddhiques[3]. *Mong-kie-li* se retrouve dans *Manglavor* (en sanscrit *Mañgala-poura*, nom commun dans la nomenclature géo-

[1] Arrian. *Ind.* c. II; Ptol. VII, 1. Dans la relation de Fa-hian, la vallée du Soubhastou, ou rivière de Svat, est spécialement désignée sous le nom de pays de *Sou-ho-to* (*Foe-koue-ki*, p. 64), qui répond à la *Souastène* de Ptolémée.

[2] On la trouve déjà dans les *itihasas* du *Mahâbhârata*. (Lassen, *Indische Alterth.* t. I, p. 587.)

[3] Court, *Journal of the As. Soc. of Bengal*, vol. VIII, 1839, p. 311 et suiv.

graphique de l'Inde), ville située près de la rive gauche de la rivière de Svat, et qui a été longtemps, au rapport des indigènes, la capitale du pays. L'explorateur qui pourra étudier ces localités son Hiouen-thsang à la main, y retrouvera sûrement encore quelques-uns des *Stoûpas* que le pèlerin bouddhiste mentionne aux environs de la ville. Il faudra rechercher aussi, en remontant aux sources de la rivière de Svat que notre relation met à 250 ou 260 li (moins de 20 lieues) au nord-est de Mong-kie-li, si quelque tradition locale rappelle la légende du dragon Apalâla, gardien de ces sources. Toute la région du Kophès, de même que les hautes terres du Pendjab, était autrefois remplie de légendes où se perpétuait le souvenir du culte des serpents, dont le bouddhisme n'avait pu effacer les traces [1].

Le mont *Lan-po-lou*, théâtre d'une de ces légendes, à 450 li dans le nord-est de Mong-kie-li, se retrouve sûrement dans les montagnes de *Laspoûr* [2] que les informations récentes nous indiquent entre la rivière de Tchitral et la vallée de la Tal. Dans cette dernière vallée, un lieu du nom d'*Outchan*, qui est encore un but de pèlerinage pour les Hindous du nord-ouest [3], indique qu'une ville de ces hautes vallées a dû autrefois porter comme le pays le nom d'*Oudyâna*. On serait tenté d'identifier cette vallée de la *Tal* avec la vallée de *Ta-li-lo*, où Hiouen-thsang arrive après avoir fait environ 1,000 li depuis Mong-kie-li, et où avait été autrefois,

[1] Il y a dans Strabon (livre XV, p. 698, t. V, p. 36 de la trad. franç.) un passage curieux emprunté aux Mémoires d'Onésicrite, un des compagnons d'Alexandre, qui rappelle tout à fait les légendes recueillies par Hiouen-thsang. (Conf. Lassen, *Ind. Alterth.* t. I, p. 706.)

[2] Le *Laspissor* de la carte de Court (*Journal of the Asiatic Society of Bengal*, VIII, p. 312).

[3] Court, *loco cit.*

dit-il, la résidence des rois d'Oudyâna, si les circonstances de la route notées par l'itinéraire ne semblaient plutôt devoir nous porter sur l'Indus même. Dans ce cas, la vallée de Ta-li-lo pourrait se retrouver, comme l'a pensé M. Alexandre Cunningham [1], dans le territoire de *Darèl*, un des cantons du pays de Darda que le Sindh traverse. Le royaume de *Po-lou-lo*, au-dessus de Ta-li-lo vers l'est, est le pays de *Bolor* ou *Balti* [2], qui confine au nord-est du pays de Darda, et qui a pour capitale la ville de Skardo.

Il est, au reste, aisé de voir que nous marchons ici sur un terrain moins ferme. En même temps que pour un pays reculé, où il n'est même pas bien sûr que Hiouen-thsang ait pénétré de sa personne [3], la relation devient plus concise et les indications plus vagues, les informations modernes nous font aussi défaut. Les notions que nous possédons sur les hautes vallées du pays des *Yâzofzaïs* (l'Oudyâna), aussi bien que sur la partie correspondante de la vallée du Sindh, sont des plus restreintes. Nous ne pouvons prétendre ici à rien de plus qu'à des indications sommaires et à des approximations. Mais, en franchissant le Sindh pour entrer dans le Pendjab, notre marche va bientôt devenir aussi assurée et nos identifications aussi certaines qu'elles l'ont été jusqu'à la cité d'Outakhanda.

[1] *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, vol. XVII, 1848, p. 19. L'auteur a répété cette opinion dans son récent ouvrage (*Ladák*, p. 2; Londres, 1854, in-8°).

[2] Les deux noms sont synonymes. (Al. Cunningham, *Ladák*, p. 46 et suiv.

[3] Hoeï-li ne mentionne pas l'excursion du pays de Ta-li-lo au royaume de Bolor. (Voyez la page 88.)

§ 5. — Depuis le Sindh jusqu'à Mathourâ.

Revenu à *Ou-ta-kia-han-t'cha* (Outakhanda) après son excursion aux pays d'Oudyâna et de Bolor, Hiouen-thsang passe le Sindh à Outakhanda même (qui est, au rapport de M. Alex. Cunningham[1], un des principaux gués du fleuve, *capital ferry*), et il arrive à la ville de *Ta-tcha-chi-lo*, la *Takchaçilâ* des sources sanscrites[2], la *Taxila* des historiens d'Alexandre.

La détermination précise du site de *Taxila* est restée jusqu'à présent un des *desiderata* de l'ancienne géographie du nord de l'Inde. On voit clairement par les textes, soit indiens, soit étrangers, que la cité de *Takchaçilâ*, dont la fondation remonte à une époque très-ancienne, devait être située entre le Sindh et la *Vitastâ* (le Djélam), à peu près à la hauteur du confluent de la rivière de Kaboul; mais, parmi les nombreux sites de cette partie du Pendjab où l'on trouve des ruines, les explorateurs n'ont pas encore découvert une seule inscription qui puisse faire reconnaître avec certitude l'emplacement de la vieille cité. Il est vrai que jusqu'ici les recherches ont été plutôt accidentelles que régulières, et qu'elles sont loin d'avoir embrassé dans toute son étendue le champ où elles devraient s'étendre. Maintenant que l'ancien royaume de Taxila est devenu un territoire anglais, il est à espérer que les investigations archéologiques y seront reprises avec plus d'ensemble, et qu'il en sortira des résul-

[1] *Journal of the As. Soc. of Bengal*, vol. XVII, 1848, p. 130.

[2] Dans la langue parlée, le nom prenait la forme de *Takkasila*; l'inscription d'Açôka à Dhaouli porte *Takhasila*. La forme palie, dans les livres de Ceylan, est *Taksala* (*Radjavali*, dans la collection d'Upham, vol. II, p. 146), ce qui revient exactement au *Taxila* des Grecs.

tats importants pour l'histoire et pour la géographie des anciens temps.

L'itinéraire de Hiouen-thsang, qui plus d'une fois nous a mis à même de rectifier ou de préciser les autres indications, ne nous fournit ici, malheureusement, aucune lumière. Le journal se borne à dire que, « après avoir passé le fleuve, on arrive au royaume de *Ta-tcha-chi-lo* », sans marquer ni direction ni distance. La phrase de Hiouen-thsang implique le voisinage du fleuve, rien de plus. La mention de Fa-hian, deux cent trente et un ans avant notre voyageur, est encore plus vague [1]. De tous les documents anciens, un seul apporte dans la question un élément d'un caractère un peu précis ; il est dû à l'expédition d'Alexandre, et c'est Pline qui nous l'a conservé. Les *mensores* qui accompagnaient l'armée macédonienne, chargés de déterminer l'étendue exacte et la situation des pays où pénétrait l'expédition, avaient mesuré la route suivie par le corps principal que conduisait Alexandre jusqu'aux bords de l'Hyphasis (*Vipâçâ*, aujourd'hui le *Bïas*), où il s'arrêta. Nous ignorons par quel moyen les ingénieurs macédoniens procédaient à leur opération [2] ; mais les portions que nous en pouvons vérifier nous montrent qu'elle avait été faite avec soin, et que les résultats en étaient sinon rigoureux, du moins d'une exactitude satisfaisante, eu égard à l'immense étendue des espaces mesurés. Nous avons montré ailleurs par une discussion étendue (*Mémoire sur la géographie grecque et latine de l'Inde*, *et*

[1] *Foe-koue-ki*, p. 74. Le nom y est transcrit fautivement *Tchu-cha-chi-lo*.

[2] Probablement ils se servaient de la chaîne ou de la canne, comme les arpenteurs employés par l'empereur Akbar au mesurage de la même route lors de son expédition au Kaboul. (Journal manuscrit du P. Monserrat, qui accompagnait l'empereur dans cette expédition, cité par Wilford, *Asiat. Res.* t. IX, p. 57.)

en particulier sur l'Inde de Ptolémée, dans ses rapports avec la géographie sanscrite, dans le Recueil de l'Académie des Inscriptions, Mémoires des savants étrangers, tome V), que la désignation des *mensores* d'Alexandre, conservée par Pline, porte nécessairement aux environs de la ville actuelle de Hassan-Abdal (vulgairement *Hassan-abad*), canton d'ailleurs remarquable par les *Stoûpas* et les autres restes d'antiquités qu'il renferme. C'est une des parties les mieux arrosées et les plus agréables du nord du Pendjab, ce qui répond bien à la peinture que fait Hiouen-thsang du territoire de *Ta-tcha-chi-lo*[1]. Aussi le contraste de ce territoire frais et fertile avec la nature aride et nue de la plus grande partie de la Pentapotamie, lui avait-il fait appliquer dans les anciens temps la dénomination sanscrite d'*Oudyâna*, « le jardin », qui fut aussi donnée, par une raison analogue, à un autre canton à l'ouest du Sindh[2]. Hassan-Abdal a été longtemps, à cause de l'agrément de sa situation, une des résidences d'été des empereurs de Dehli, et l'on y voit encore les restes d'un palais qu'Akbar y fit élever[3]. Un ancien site, qui se trouve à 7 ou 8 milles de Hassan-Abdal, dans la direction de l'est ou du sud-est, site qui a été plutôt aperçu qu'examiné, mais qui est signalé comme très-riche en médailles et en débris enfouis sous le sol[4], donnera peut-être le mot définitif de cette énigme depuis longtemps cherchée, et les indications de Hiouen-

[1] Strab. XV, p. 698.

[2] Ci-dessus, p. 63.

[3] Court, *Memoir on a Map of Peshâwar and the country of Taxila,* dans le *Journal of the As. Soc. of Bengal,* vol. V, 1836, p. 474.

[4] Mohan-Lal, *Travels in the Panjab,* p. 362 et suiv. Londres, 1846, in-8°. Conf. Burnes, *Voyage à Boukh.* t. II, p. 67, traduction française; *Journal of the Asiatic Society of Bengal,* vol. II, 1833, p. 309; et G. Gerard, *ibid.* vol. III, 1834, p. 321.

thsang, quant à la situation de plusieurs *Stoûpas* des environs, pourront servir utilement à cette vérification.

De *Ta-tcha-chi-lo* (Takchaçilâ), Hiouen-thsang fait une excursion dans la direction du sud-est, et, à la distance de 700 li (64 lieues), il arrive à la capitale du royaume de *Seng-ko-pou-lo*. Ce mot se ramène régulièrement au sanscrit *Siñhapoura*. Hiouen-thsang parle de ce royaume comme d'un assez grand territoire s'appuyant d'un côté (à l'ouest) sur le Sindh, et de l'autre aux montagnes, et de la ville comme d'une place fortement assise dans une situation élevée. Nos sources sanscrites ne mentionnent que très-vaguement ce royaume de *Siñhapoura*[1], qui dépendait, dit notre voyageur, du royaume de Kachmîr. Nous sommes donc réduit, pour la recherche que nous en devons faire, aux seules indications de l'itinéraire chinois. Ces indications, tant de direction que de distance, nous conduisent sur la Vitastâ (l'*Hydaspes* des Grecs, le Djélam actuel) à peu près au point où la voie royale coupe le fleuve; les 125 milles anglais que l'on compte entre le site de Takchaçilâ (à une douzaine de milles au nord-ouest de Raval-Pindî) et la ville de Djélam au passage de la rivière, répondent à environ 620 li. A 10 milles au sud-ouest de la ville de Djélam, non loin de la droite de la Vitastâ, la carte qui accompagne la relation récente de M. Al. Cunningham[2] marque une loca-

[1] Il est nommé, dans le *Mahâbhârata*, à côté d'Abisârî et d'Ouragâ (pour *Ouraçâ*), parmi les royaumes qu'Ardjouna soumet à ses armes dans son expédition vers les contrées du Nord. Ce curieux morceau a été traduit et commenté par M. Lassen dans le *Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*, t. II, 1839; voy. les pages 45 et 52. C'est probablement aussi à ce royaume de *Siñha* que se rapporte un passage du VI[e] livre du *Râdjataranghinî* (çl. 176). Cette dernière mention appartient au x[e] siècle.

[2] *Ladák*; Londres, 1854, in-8°.

lité dont le nom de *Sangohi*[1] conserve assez d'analogie avec *Siñha* pour que la dénomination actuelle puisse être regardée comme une altération du nom ancien. La distance totale jusqu'à ce lieu, à partir du point où nous plaçons Takchaçilâ, est de 135 milles anglais, qui répondent à plus de 660 li. Sangohi est située dans un canton où les ruines abondent, et les futurs explorateurs trouveront peut-être, pour l'identification précise du site, des indications utiles dans la mention que fait Hiouen-thsang de plusieurs *Stoûpas* avoisinants. Dans tous les cas, il est certain que le royaume de *Siñhapoura* devait être renfermé entre le Sindh et la Vitastâ, ayant au nord le territoire de Takchaçilâ, dont il était peut-être séparé par la rivière de Souan (*Souvarṇa* ou *Souvanna*).

Ḍe *Seng-ho-pou-lo* (Siñhapoura), Hiouen-thsang revient à Takchaçilâ, et, après une nouvelle pointe à l'ouest du Sindh, probablement dans le territoire qui s'étend au sud de Pourouchapoura (Peïchavèr), il revient à l'orient du grand fleuve, fait 500 li (45 lieues) dans la direction du nord-est[2] pour arriver au royaume d'*Ou-la-chi*, poursuit de là sa route dans la même direction, et, après une marche de 1,000 li (90 lieues), il arrive à la capitale du *Kia-chi-mi-lo* (le Kachmîr, en sanscrit *Kâçmîra*).

Ou-la-chi est le pays d'Ouraçâ de la Chronique kachmirienne[3], territoire du nord du Pendjab que Ptolémée a aussi connu sous le nom grécisé d'Ἄρσα ou Οὔαρσα, entre

[1] Le *Sengouian* de la carte de Court (*Journal of the As. Soc. of Bengal*, vol. V, 1836, p. 468).

[2] Le texte porte fautivement *sud-est*.

[3] Dans le *Mahâbhârata*, le nom est écrit *Ouragâ*, probablement par une mauvaise leçon, le *g* et le *ç* sanscrits pouvant aisément se confondre sous le kalam des copistes.

l'Indus et l'Hydaspes, aux confins de Taxila [1]. Hiouen-thsang distingue la *nouvelle* capitale (qui est la Srinagar actuelle, *Çrînagara*) d'une autre capitale plus ancienne, ce qui est confirmé par la Chronique du Kachmîr [2].

Pour sortir du Kachmîr, où il avait séjourné deux années entières, Hiouen-thsang se dirige au nord-ouest, et à 145 li environ de la capitale (de 10 à 11 lieues) il rencontre une grande rivière (la Vitastâ, au-dessous du lac de Valar), d'où il pénètre bientôt dans les montagnes, pour arriver, en se dirigeant au sud-ouest, au royaume de *Pouan-nou-tso* [3]. Cet ensemble d'indications montre clairement que Hiouen-thsang sort de la vallée par la grande passe de Baramoula (la *Vârahamoûla* du *Râdjataranghinî*), d'où il redescend à la ville de *Pounatch* (le nom est aussi écrit *Pountch*), qui est sa *Pouan-nou-tso*. Le journal compte 700 li de la capitale du Kachmîr à cette dernière place. La distance prise au compas

[1] Ptolémée, lib. VII, c. 1, 45.

[2] L'ancienne Çrînagara avait été bâtie au temps du célèbre Açôka (*Râdjataranghinî*, t. I, 104), par conséquent environ deux cent quarante ans avant notre ère. Cinq siècles plus tard, le roi Pravaraséna (qui, d'après la chronologie réformée de M. Lassen, *Indische Alterthumskunde*, t. II, Append. p. XXIV, doit avoir régné au milieu du III[e] siècle de l'ère chrétienne, 241-266) éleva une nouvelle capitale dont la fondation est le sujet d'une légende qu'on trouve racontée dans la Chronique kachmirienne (*Râdjatar.* III, 336 à 357). Cette nouvelle cité royale est regardée comme la Srinagara actuelle. (Conf. Wilson, *On the Hindu History of Cashmir, Asiat. Researches*, vol. XV, p. 19, et Lassen, *Ind. Alt.* t. II, p. 914.) M. Alex. Cunningham, qui a exploré le Kachmîr en 1848, retrouve l'ancienne *Çrînagara* dans le village actuel de *Pandrethân* (corruption de *Pourâṇadhichṭhâna* « la vieille résidence », à 1 mille et demi au sud-est du Tâkht-i-Soulimân (*Journal of the Asiat. Soc. of Bengal*, vol. XVII, 1848, p. 21 et 283).

[3] Hoeï-li, p. 96, écrit *Pouan-nou-tsie*. L'omission d'un détail essentiel rapporté par le *Si-yu-ki* (la marche de 140 à 150 li au *nord-ouest* de Çrînagara jusqu'à la Vitastâ) pouvait faire croire que Hiouen-thsang était sorti du Kachmîr par la passe de Pir-Pandjal.

sur la carte n'est que de 65 milles anglais (325 li), différence qui s'explique par la nature très-montagneuse et très-difficile de la route[1].

A 400 li vers le sud-ouest[2] de *Pouan-nou-tso* (Pounatch), Hiouen-thsang arrive à la capitale du royaume de *Ho-lo-che-pou-lo*. Malgré l'insertion de la syllabe initiale[3], on ne peut méconnaître dans ce nom la ville de *Râdjapoura* de la Chronique du Kachmîr, qui est la *Radjavar*, ou *Radjaor*, de nos cartes actuelles. Le compas, qui ne tient pas compte des sinuosités et des inégalités de la route, toujours très-considérables dans un pays de montagnes tel que celui-ci, ne mesure que 19 lieues (257 li) entre Pounatch et Radjavar[4]. Déjà cette identification et la précédente avaient été reconnues par M. Alex. Cunningham, dans un travail très-estimable sur l'itinéraire de notre voyageur[5].

La suite des marches de Hiouen-thsang dans le Pendjab nous fournit encore des renseignements neufs et d'utiles

[1] Le royaume de *Panoutcha* de notre voyageur n'est pas mentionné dans les sources indigènes, à moins qu'il n'y faille reconnaître le pays de *Pantcha-sattra*, nommé dans un endroit de la Chronique du Kachmîr (*Râdjatar.* liv. V, 155), et peut-être aussi le *Pantcha-Râchṭra* de la grande Chronique singhalaise (*Mahavanso*, trad. par Turnour, p. 74).

[2] Hoeï-li, p. 96, dit fautivement *à l'est*. Ces indications n'ont au reste qu'une valeur très-générale.

[3] Voici ce que M. Stanislas Julien dit à ce sujet dans une note du livre XII : «Dans le chinois bouddhique, le signe *ho*, qui représente ordinairement *a* dans mon alphabet, se met en tête des mots indiens qui commencent par un *r*, et ne se prononce pas. Ainsi l'on écrit *Ho-lo-che-pou-lo* (*a Râdjapoura*) pour *Râdjapoura*, *a Roûpya* pour *Roûpya*, argent, etc.»

[4] M. Al. Cunningham a constaté, par des mesures et des comparaisons répétées, que, dans les pays de montagnes, la distance linéaire (c'est-à-dire celle qui se prend au compas sur la carte) était habituellement d'un tiers moindre que la distance réelle (*Ladák*, p. 158. Londres, 1854; in-8°).

[5] *Journal of the Asiat. Soc. of Bengal*, vol. XVII, 1848, p. 22.

indications, dont une surtout nous paraît fixer d'une manière définitive un point de géographie longtemps controversé : nous voulons parler du site de la ville de *Sangala*, ville qui joue un rôle éminent dans l'histoire des expéditions d'Alexandre, ainsi que dans plusieurs épisodes de la grande épopée hindoue. Il est inutile de rappeler toutes les hypothèses dont l'emplacement de cette cité a été l'objet. Les autorités qu'Arrien a suivies dans la rédaction de son histoire[1] mettent expressément cette ville à trois marches de l'*Hydraotès* (l'*Iravatî* de la géographie sanscrite, le *Ravi* des cartes actuelles), et cela nécessairement sur la grande route, la *route royale*, de Taxila à l'Inde gangétique. L'Hydraotès ne peut ainsi avoir été coupé par l'armée macédonienne qu'au passage actuel de Lahôr ou à celui de Mianî, plus probablement au premier[2]. Ici les données de l'historien grec et celles du voyageur chinois se complètent réciproquement. Arrien nous indique d'une manière précise le territoire; Hiouen-thsang va nous désigner la localité.

Il y a toutefois dans cette partie des Mémoires du voya-

[1] Arrian. *Exped. Alex. Magn.* V, c. 22.

[2] Arrien nomme, entre l'Hydraotès et Sagala, à deux marches du fleuve et à une seulement de la cité royale, une ville de *Pinprama* dont la place actuelle de Bhéranah, à 8 ou 9 lieues dans la direction du sud-est, pourrait bien avoir gardé le nom. Pinprama, dit l'historien, était dans le territoire des *Adraïstæ* (Ἀδραϊσταί, ou Ἀδρησταί); ce nom nous paraît une altération de l'appellation indigène *Aïrâvata*, qui, dans Hêmatchandra (943, p. 176, Bœhtl.), est donnée comme nom de pays, et que l'on trouve aussi dans la liste du *Varâha-Sanhita*, où il est écrit *Raïvâtaka*, parmi les peuples du Pendjab. (*Asiat. Res.* t. VIII, p. 346; Lond. in-4°.) M. Lassen, qui, dans sa monographie *De Pentapotamia indica* (p. 22) avait songé aux *Aratta* du *Mahâbhârata* (conjecture adoptée par M. Benfey, *Indien*, p. 52), est revenu lui-même sur ce rapprochement, par cette considération qu'il ne paraît pas que l'appellation générique d'*Aratta* se soit jamais appliquée à une peuplade particulière (*Indische Alterth.* t. II, p. 159).

geur, non en ce qui touche à la localité même de Sangala, mais dans l'indication de la route qui y conduit depuis Râdjapoura, il y a, disons-nous, dans cette partie des Mémoires un désordre et des omissions évidentes. Il est dit dans le *Si-yu-ki*, à la fin de l'article *Ho-lo-che-pou-lo* (Râdjapoura), qu'en sortant de ce royaume dans la direction du sud-est le voyageur descendit une montagne, qu'il passa un fleuve, et qu'après avoir fait environ 700 li, il arriva au royaume de *Tse-kia*. Ainsi qu'on le verra clairement tout à l'heure, le royaume de *Tse-kia* (en sanscrit *Tchêka*, ou *Tchaka*) était situé entre l'Iravatî (le Ravi) et la Vipâçâ (Beïah). Dans la transcription de ce passage, Hoeï-li [1] a mis fautivement 200 li au lieu de 700; mais d'un autre côté, revenant un peu après sur le même trajet [2], l'historien du voyage y a consigné des détails qu'on ne trouve pas dans le *Si-yu-ki*. « Deux jours après avoir quitté le royaume de *Ho-lo-che-pou-lo* (Râdjapoura), dit cette fois Hoeï-li [3], (Hiouen-thsang) passa le fleuve *Tchen-ta-lo-p'o-kia*, et arriva à la ville de *Che-ye-pou-lo*..... Le lendemain il arriva à la ville de *Che-kie-lo*..... » Les lois de transcription solidement établies par le savant traducteur ramènent le premier de ces trois noms au sanscrit *Tchandrabhâga* (qui est le nom classique de notre Tchénab actuel); le second représente *Djayapoura*, et le troisième *Çâkala*, qui est la *Sangala* des historiens d'Alexandre, entre l'Hydraotès ou Ravi et l'Hyphasis ou Vipâçâ (la Beïah, affluent du Satledj). Mais ce qui montre, comme nous l'avons dit, qu'un certain désordre s'est glissé dans cette partie des Mé-

[1] *Histoire des voyages de Hiouen-thsang*, p. 96.

[2] *Ibid.* p. 97.

[3] Ou peut-être plutôt Yen-thsong, son continuateur. (Voyez la préface de M. Stanislas Julien en tête de sa traduction de Hoeï-li, p. LXXVIII.)

moires, c'est l'insuffisance des distances indiquées. Ni les trois journées marquées par Hoeï-li, ni même les 700 li (52 lieues) notés dans les mémoires personnels du voyageur, ne suffisent à représenter la longueur réelle de la route. Il y a eu là indubitablement, soit un chiffre omis, soit une altération dans le chiffre total. De Râdjapoura (Radjavar) jusqu'au site de Çâkala, il faudrait compter, par la route la plus courte, au moins 65 lieues (près de 900 li); et l'indication de la ville intermédiaire de *Djayapoura* nécessite très-probablement, comme nous allons voir, une déviation de la ligne directe, qui porte ce chiffre à plus de 1,100 li. Il faut donc laisser de côté ces chiffres fautifs ou insuffisants, que nous n'avons nul moyen de restituer d'une manière certaine, et nous en tenir aux indications topographiques de l'itinéraire.

Celles-là du moins sont conformes aux autres données, soit grecques, soit indiennes, que nous en pouvons rapprocher, aussi bien qu'aux positions de la carte actuelle. Entre Râdjapoura (Radjavar) et la Tchandrabhâga (le Tchénab), la route traverse un pays très-accidenté par lequel on descend les derniers échelons de la région subalpine (le Kohistan) conduisant aux plaines inférieures. Il y a deux passages principaux de la Tchandrabhâga (l'*Akésinès* des Grecs), celui de Vazîrabad, qui est le plus rapproché de Radjavar, et, plus bas à l'ouest, celui de Ramnagar. Le premier est à 30 ou 32 lieues de Radjavar (plus de 400 li), le second à 36 lieues environ, ou à peu près 500 li. Djayapoura (*Che-ye-pou-lo*), où Hiouen-thsang arrive après le passage de la Tchandrabhâga, nous paraît se retrouver à *Djabhèr,* place située entre le Tchénab et le Ravi, à 23 lieues de Vazîrabad vers le sud-ouest, et à 11 lieues environ au sud de Ramna-

gar[1]; la distance totale depuis Râdjapoura jusqu'à ce lieu peut donc être de 650 à 700 li. On mesure environ 32 lieues, c'est-à-dire de 400 à 450 li, depuis Djabhèr jusqu'au site de l'ancienne Çâkala, en marchant au sud-est et à l'est.

Au rapport de Hiouen-thsang, ou plutôt des matériaux indiens qui formèrent la base de sa relation, le royaume de *Tse-kia* (Tchêka) avait environ 10,000 li de tour. A l'est, il s'appuyait sur la rivière *Pi-po-che* (Vipâçâ, la *Beïah* de nos cartes); à l'ouest, il s'approchait du fleuve *Sin-tou*, c'est-à-dire du Sindh[2]. « La circonférence de la capitale est d'environ 20 li, ajoute le voyageur. A 14 ou 15 li de cette ville, on arrive à l'ancienne ville de *Che-kie-lo*. Quoique les murs soient détruits, les fondations sont encore solides. Cette place pouvait avoir une vingtaine de li de circonférence. Au centre on a construit une petite ville qui a 6 ou 7 li de tour..... C'était autrefois la capitale du royaume. » Il résulte de ces indications précieuses que l'antique cité de *Çâkala*, souvent mentionnée dans le *Mahâbhârata* comme la capitale des Madra, entre la Vipâçâ et l'Irâvatî, était à 1 lieue environ de la ville plus récente de *Tchêka*, devenue la capitale du royaume après la chute de la précédente[3]. Que la *Çâkala* des livres sanscrits, la *Sangala* ou *Sagala* des auteurs grecs[4] et la *Che-*

[1] Nous ne trouvons cette *Djayapoura* mentionnée dans aucune de nos sources sanscrites.

[2] On voit qu'ici le voyageur comprend, dans les limites du royaume de Tchêka, le royaume tributaire de Moultân, qui est mentionné à part dans un autre endroit de la relation. Le chiffre de 10,000 li de circuit (près de 800 lieues) n'en serait pas moins prodigieusement exagéré; c'est à peine si le Pendjab tout entier a cette étendue.

[3] Alexandre, au rapport d'Arrien, avait fait raser la ville au niveau du sol; mais elle avait été relevée par un des rois grecs de la Bactriane, qui lui avait donné le nom d'*Euthydemia*, en l'honneur de son père.

[4] C'est sous le nom de *Sagala*, avec le surnom d'*Euthydemia* (et non *Euthyme-*

kie-lo, ou Çâkala de la relation chinoise, ne soient qu'une seule et même place, c'est ce qui ne saurait être l'objet du moindre doute. D'abord, il s'agit dans les trois cas d'une ville ancienne et célèbre, métropole d'un grand État; et, en second lieu, toutes les données sanscrites, de même que les indications très-précises d'Arrien et l'ensemble de l'itinéraire de Hiouen-thsang, concourent à placer cette ville, ainsi que le royaume dont elle était la capitale, dans le douab formé par le Çatadrou (le Satledj) et l'Irâvatî (le Ravi). D'un autre côté, les traditions et les chroniques locales nous apprennent qu'Amritsar, la capitale du ci-devant royaume des Seïkhs (Lahôr n'y avait plus que le second rang), portait originairement le nom de *Tchèk*, avant qu'un des rois du pays, dans la seconde moitié du XVIe siècle, y eût fait creuser un magnifique étang qui fut nommé *Amritasara* « le lac de l'Immortalité », d'où la ville a pris sa dénomination moderne [1]. C'est la *Tse-kia* de la relation, et cette identification fixe la position de *Çâkala*. La nouvelle carte du Pendjab [2] indique sur ce territoire un village de *Sanga* qui semblerait avoir conservé

dia, ou même *Eudymedia*, comme portent la plupart des imprimés), qu'elle est mentionnée dans Ptolémée (VII, c. 1, 46 Nobbe). M. Lassen, s'attachant aux notations astronomiques de la Table de Ptolémée, croit voir deux villes distinctes dans la *Sangala* d'Arrien et la *Sagala Euthydemia*; mais cette distinction, que déjà Mannert avait cru pouvoir faire (*Geographie der Griechen und Römer*, V, 1, p. 143), n'est certainement pas fondée. Nous avons déjà vu par un exemple (ci-dessus, p. 45 et suiv.), et l'ouvrage tout entier du géographe alexandrin en fournit une multitude d'autres, combien ces prétendues notations astronomiques méritent peu de confiance et d'attention. Sur l'origine du nom d'*Euthydemia*, tous les critiques modernes ont adopté l'opinion de Bayer, *Hist. regni Græco-Bactr.* p. 233.

[1] Tieffenthaler, *Descr. de l'Inde*, t. I, p. 109, Berlin, 1791, in-4°; Malcolm, *Sketch of the Sikhs*, dans les *Asiat. Res.* vol. IX, p. 211; Hamilton, *Descr. of Hind.* vol. I, p. 495.

[2] Jointe à la relation de M. Alex. Cunningham (*Ladâk*. Londres, 1854).

le nom de la vieille cité; mais ce village est à 4 lieues au sud-ouest d'Amritsar. C'est aux archéologues à compléter, par leurs investigations locales, les indications de notre auteur; mais il est bien certain dès à présent que Çâkala était à l'orient de Lahôr, non loin de la ville moderne d'Amritsar[1].

Le désordre que nous avons remarqué dans la relation chinoise avant l'arrivée de Hiouen-thsang à *Che-kie-lo* (Çâkala), se continue en quelques points de l'itinéraire entre *Che-kie-lo* et le passage du Çatadrou (le Satledj). L'histoire du voyage écrite par Hoeï-li et Yen-thsong renferme ici de nombreux détails qu'on ne retrouve pas dans le *Si-yu-ki* (c'est-à-dire dans les mémoires personnels du voyageur); et

[1] On a supposé que *Çâkala* tirait son nom des Çâka (les *Sacæ* ou Scythes des auteurs grecs), dont elle aurait été un établissement. (Burnouf, *Introd. à l'hist. du Buddhisme*, p. 622; Lassen, *Ind. Alterth.* t. I, p. 652; A. Weber, *Die neuesten Forschungen auf dem Gebiete des Buddhismus*, 1853, p. 76.) Le mot, qui peut signifier « demeure des Çâka », semblerait bien, en effet, dénoter cette origine. Le nom de *Tchêka* (ou plus correctement *Tchaka*), que nous voyons plus tard appliqué au même territoire, remonterait-il à la même source, ou se rattacherait-il à la dénomination des anciens *Takcha* (vulgairement *Taka* ou *Tak*) qui a tenu jadis une grande place dans l'ethnologie du nord-ouest de l'Inde? Ce sont là des questions qu'il serait trop long d'examiner ici. Ce qui est certain, c'est que la tribu de *Tchaka* joue un assez grand rôle du XIVe au XVIIe siècle dans l'histoire du Kachmîr (*Râdjatar.* VIII, 1100; Ferichta, transl. by J. Briggs, vol. IV, p. 454 et 486; Newall, *Sketch of the Mahomedan History of Cashmere*, dans le *Journal of the As. Soc. of Bengal*, vol. XXIII, 1854, p. 410, 416, 420, 431, 436); et nous voyons par le Lexique d'Hêmatchandra de Boethl. (p. 179, n° 50), source précieuse pour la synonymie géographique de l'Inde, que les Bâhîkâs, c'est-à-dire le peuple dont Çâkala était la capitale, étaient aussi appelés *Takvas*, leçon qui doit sûrement se corriger en *Takkas*, le *k* et le *v* sanscrits ne différant que par un simple trait. (Conf. le *Râdjataranghinî*, V, 151, et VIII, 1100.) Il ne faut pas oublier que les prononciations provinciales s'éloignaient souvent beaucoup des formes pures du sanscrit littéral. Il y a encore des *Chekhs* dans les districts montagneux situés entre la Djemna et le Satledj. (J. D. Cunningham, *History of the Sikhs*, p. 9.)

à côté de noms dont l'identification est certaine, noms qui nous fournissent heureusement quelques jalons sûrs auxquels les autres peuvent se rattacher, nous en rencontrons aussi qu'il est difficile d'ajuster dans l'ensemble de la route. Mais, afin de procéder plus clairement, nous allons tirer d'abord, tant du *Si-yu-ki*[1] que de Hoeï-li[2], toute la partie de l'itinéraire qui de Çâkala nous conduit au sud du Satledj.

« De *Che-kie-lo*, Hiouen-thsang visita la ville de *Na-lo-seng-ho* (Narasiñha[3]).

« De là, se dirigeant vers l'orient, il arriva le lendemain à la frontière orientale du royaume de *Tse-kia* (Tchêka), et entra dans une grande ville[4].

« De cette ville, où il séjourna un mois, il fit 500 li dans la direction de l'est, et arriva au royaume de *Tchi-na-po-ti* (Tchînapati)[5].

« A 500 li au sud-est de la capitale, il arriva au couvent (*Sañghârâma*) de *Ta-mo-sou-fa-na* (Tâmasavana)[6]. Les environs étaient couverts de *Stoûpas* avec des reliques du Bouddha.

« De là il fit 145 li au nord-est, et arriva au royaume de *Che-lan-t'o-lo* (Djâlandhara).

« Partant de ce royaume dans la direction du nord-est, il franchit des sommets élevés, traversa des vallées profondes,

[1] *Mémoires sur les contrées occidentales*, t. I, p. 198 et suiv.

[2] *Histoire de la Vie de Hiouen-thsang, etc.* p. 97 à 103.

[3] Les correspondances que nous ajoutons ici entre parenthèses ne sont que la transcription sanscrite des groupes chinois, abstraction faite de toute synonymie fournie par les autres données historiques ou topographiques.

[4] Ces derniers détails, et d'autres qui s'y rattachent, ne sont pas dans le *Si-yu-ki*.

[5] Le *Si-yu-ki* fait partir ces 500 li d'un *Stoûpa* situé à 10 li au nord-est de la ville de *Tse-kia* (Tchêka).

[6] Hoeï-li marque 50 li au lieu de 500, et il semble les faire partir de la *grande ville* située près de la frontière orientale du royaume de *Tse-kia*.

marcha pendant longtemps dans des chemins semés de précipices, et, après avoir fait environ 700 li, il arriva au royaume de *Kio-lou-to* (Koulouta). Une ceinture de montagnes enveloppe les quatre frontières de ce pays.

« En sortant de ce royaume dans la direction du nord, au bout de 1,900 li que l'on fait par des chemins remplis de précipices, on franchit des montagnes, on traverse des vallées, et l'on arrive au royaume de *Lo-ho-lo*.

« A environ 2,000 li au nord de ce dernier royaume, on traverse des chemins âpres et difficiles, on est assailli par un vent glacial et par des tourbillons de neige, et l'on arrive au royaume de *Mo-lo-so* (ou *Mo-lo-p'o*), qu'on appelle aussi *San-po-ho* [1].

« En sortant du royaume de *Kio-lou-to*, Hiouen-thsang fit environ 700 li dans la direction du sud; il franchit de hautes montagnes, passa un grand fleuve, et arriva au royaume de *Che-to-t'ou-lo* (Çatadrou). »

Arrêtons-nous ici pour tâcher d'appliquer sur la carte cette suite d'indications.

Ni le nom de *Narasiñha* (*Na-lo-seng-ho*), ni celui de *Tchînapati* (*Tchi-na-po-ti*), n'ont de correspondance connue dans nos sources sanscrites, à moins que l'on n'adopte pour le premier de ces deux noms la suggestion de M. Théodor Benfey, qui croit y retrouver le *Nrĭsiñhavana* du *Varâha-Mihira-Sanhita* [2]. Mais l'emplacement précis reste toujours indéterminé.

[1] Il est dit dans un autre endroit du *Si-yu-ki* (liv. IV, t. I, p. 232) que le royaume de *San-po-ho* confinait à l'ouest au royaume de *Sou-fa-la-na-kiu-to-lo* (Souvarṇagôtra, ou le royaume de l'Or, appelé aussi le royaume des Femmes), royaume qui lui-même touchait du côté de l'est au pays des Toufan (le Tibet), et du côté du nord au royaume de *Yu-tien* (Khotan).

[2] Th. Benfey, dans les *Götting. Gelehrten Anzeigen*, a. 1854, p. 24. Cette con-

Quant à *Tchînapati*, la direction et la distance indiquées par rapport au territoire de Tse-kia nous conduisent, malgré le vague du point de départ, vers le pays de Katotch, situé entre la Beïah supérieure et le Ravi. Ce qui donne une valeur particulière à cette localisation, c'est que les traditions rattachaient le nom du célèbre Kanichka aux anciens souvenirs du pays de Tchînapati[1], et que Râdjagrïha, où il semble que Kanichka eut une résidence[2], était située dans le pays de Katotch, où la place, mentionnée par Albiroûni au commencement du xe siècle[3], existe encore sous le même nom à une vingtaine de milles anglais dans le sud-est de Kangra[4]. Klaproth a déjà fait remarquer que dans l'historien mongol Ssanang-Ssetsen, Kanichka est appelé roi de Gatchou[5]; et M. Alex. Cunningham, qui reconnaît dans ce mot le nom altéré de Katotch, confirme ce rapprochement par une inscription qui se trouve encore dans la ville de Kan-

jecture est moins improbable qu'un autre rapprochement déjà proposé par M. Benfey à propos du même nom (*Indien*, p. 92). Nrïsiñhavana est mentionné dans les extraits de l'ouvrage de Varâha-Mihira rapportés par Wilford au VIIIe volume des *Asiatic Researches* (p. 346), et par M. Weber, dans son Catalogue allemand des manuscrits sanscrits de la bibliothèque de Berlin (p. 241, art. 22).

[1] Ce nom, dont le *Si-yu-ki* explique l'origine (t. I, p. 199), ne fut sans doute qu'une dénomination accidentelle qui n'aura pu prévaloir sur le nom indigène.

[2] *Si-yu-ki*, l. III, t. I, p. 174.

[3] Reinaud, *Fragm. arabes et persans relatifs à l'Inde*, p. 113.

[4] Cette ville de Râdjagrïha est mentionnée dans le *Râmâyana* comme la résidence du roi des Kêkaya, et sa situation au nord de la Vipâçâ est bien déterminée par les indications du poëme. Le château, qui a conservé le nom antique, a été visité il y a quelques années par un officier du corps des ingénieurs anglais, pendant une excursion géologique dans cette partie du Kohistan. (*Journal of the Asiat. Soc. of Beng.* vol. XVIII, 1849, p. 404.)

[5] Klaproth, dans ses notes sur Fa-hian (*Foe-koue-ki*, p. 248); Ssanang-Ssetsen, *Gesch. der Ost-Mongolen, aus dem Mongolischen übersetzt*, von J. J. Schmidt;

gra (la capitale actuelle du pays), où le royaume est nommé *Gatchtchhé-Radj*[1].

L'emplacement approximatif du couvent de *Tâmasavana*, ou de la Forêt sombre, est bien indiqué par la situation à 145 li (un peu plus de 10 lieues) vers le sud-ouest de la place bien connue de Djâlandhara (*Che-lan-t'o-lo*). Cette indication nous place au confluent même de la Vipâçâ (Beïah) et du Çatadrou (Satledj); peut-être les djangles épaisses qui couvrent encore tout ce canton cachent-elles les restes de quelques-uns des nombreux *Stoûpas* que Hiouen-thsang y mentionne. La distance de 500 li (35 lieues) marquée par le *Si-yu-ki* depuis le royaume de Tchînapati est assez exacte; seulement la direction est au *sud-ouest*, et non au *sud-est* comme le dit le texte.

Il n'y a pas de doutes pour l'identification du royaume de *Kio-lou-to*, à 700 li dans le nord-est de Djâlandhara; c'est le pays de *Kouloa* formé par la vallée supérieure de la Vipâçâ, depuis ses sources jusqu'au confluent de la Saïndj[2].

St-Pétersb. 1829, in-4°, p. 17. Ce qui achève de démontrer l'exactitude du rapprochement, c'est que l'auteur mongol, conjointement avec le royaume de Gatchou, parle d'un couvent bouddhique de *Djâlandhara*, le même probablement que nous voyons désigné dans Hiouen-thsang sous le nom de *Tâmasavana*. Un soûtra mongol, cité par M. Schmidt dans ses notes sur Ssanang-Ssetsen (*Gesch. der Ost-Mongolen*, p. 315), rapporte que le synode bouddhique qui eut lieu sous le roi Kanichka (le troisième selon les bouddhistes du Nord, le quatrième en réalité : voyez l'*Indische Alterthumskunde* de Lassen, t. II, p. 9 et 860), se tint dans ce couvent de Djâlandhara, situé, dit l'auteur mongol, dans le royaume de *Kechméri*, expression qui ne désigne pas ici le Kachmîr proprement dit, mais l'empire dont, sous Kanichka, le Kachmîr était devenu le centre.

[1] *Journal of the Asiat. Soc. of Bengal*, vol. XVII, 1848, p. 13.

[2] *Koulouta* figure parmi les peuples et les contrées du Nord dans les textes géographiques déjà cités du *Varâha-Sanhita*, ouvrage d'un astronome célèbre qui vivait au commencement du VIe siècle. (*Asiat. Res.* t. VIII, p. 347.)

Le royaume de *Lo-hó-lo*, au-dessus de Kio-lou-to vers le nord, se retrouve également dans le pays de *Lahoul*, qui confine à la vallée de Koulou vers le nord et le nord-est, et où les deux branches supérieures qui forment la Tchandrabhâga (Tchénab) ont leurs sources[1]. Le pays de Tchamba, sur la frontière nord-ouest du Lahoul, dans la direction du Kachmîr, paraît devoir répondre au *San-po-ho* du *Si-yu-ki*. *San-po-ho* représente sûrement *Tchampâka*, qui est la forme sanscrite du nom de *Tchamba*. La connexion géographique de ces trois provinces, qui se suivent du sud-est au nord-ouest depuis le Satledj supérieur jusqu'à la frontière du Kachmîr, de même que les trois noms de *Kio-lou-to*, *Lo-ho-lo* et *San-po-ho* dans les Mémoires du voyageur, ne laisse pas de doutes sur leur identification. Quant à l'autre nom du royaume de Lahoul, qui se lit dans le chinois *Mo-lo-so* et *Mo-lo-p'o*, il semblerait nous reporter, sous cette dernière forme, aux anciens *Mâlava* du Pendjab, peuple jadis renommé de cette région du nord-ouest, où il est mentionné par le *Mahâbhârata*[2] et par le grammairien Pânini, qui vivait trois siècles et demi avant notre ère[3]. Les Macédoniens d'Alexandre le trouvèrent parmi leurs plus rudes antagonistes, et il est cité encore[4], au ve siècle de l'ère chrétienne, dans une des inscriptions (celle de Samoudragoupta) gra-

[1] La contrée de Lahoul, de même que toutes les vallées de cette région subalpine, est un pays foncièrement tibétain, quoique avec un fort mélange de l'élément hindou. M. Al. Cunningham (*Ladák*, p. 24) explique le nom par le tibétain *Lho-youl*, pays du sud.

[2] Dans le *Digvidjaya* ou expédition victorieuse d'Ardjouna, épisode que M. Lassen a traduit et commenté dans son *Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*, t. III, 1840, p. 185 et 196.

[3] Pânini, V, III, 114, cité par Lassen, *ibid.* p. 197.

[4] Arrian. *Anab.* VI, ch. v et suiv. Quint. Curt. l. IX, 4 et suiv.

vées sur le pilier d'Allahabad [1]. Les *Malli* ou *Mâlava* de l'histoire habitent, il est vrai, dans le Pendjab occidental, près du confluent de l'Akésinès (Asiknî) et de l'Hydraotès (Irâvatî), où selon toute probabilité ils ont laissé leur nom au Moultân (Mallasthâna); mais rien n'est plus commun, dans l'ethnologie du nord de l'Inde, que le déplacement des tribus ou leur fractionnement en plusieurs branches.

De *Kio-lou-to* (Koulouta) Hiouen-thsang revient vers le sud; après avoir traversé un pays de montagnes et franchi un grand fleuve (qui ne peut être que le Satledj), il arrive au royaume de *Che-to-t'ou-lo*, transcription qui se ramène au sanscrit *Çatadrou*. *Çatadrou* est le nom sanscrit de la rivière dont une corruption vulgaire, non moins barbare que la prononciation chinoise, a fait le nom actuel de *Satledj;* nous ignorions qu'un État soumis à un prince particulier eût porté la même dénomination. La distance notée est de 700 li, qui reviennent à 52 de nos lieues communes (non compris la réduction nécessaire pour les inégalités et les détours de la route). Cette distance, et la direction indiquée, nous amènent dans le bassin de la Sarsouti (l'ancienne Sarasvatî); toutefois, l'application du nom est sujette à des difficultés. La géographie sanscrite ne fournit dans cette région aucune synonymie qui puisse répondre au mot chinois. Nous avions pensé à *Sadhourèh*, un des chefs-lieux de districts de la province de Dehli dans l'*Ayîn-Akbéri* [2]; mais la position ne s'accorde pas avec l'ensemble des distances de l'itinéraire [3], no-

[1] *Journ. of the As. Soc. of Beng.* vol. VI, 1837, p. 973.

[2] T. II, p. 257, in-8°. Cette place est très-ancienne; car c'est là qu'avait été placée l'inscription d'Açôka qui a été depuis transportée à Dehli, où elle est connue sous le nom de *colonne de Firouz-Châh.*

[3] *Sadhourèh* est assise au pied des hauteurs, près d'un des cours d'eau qui forment la Sarsouti, à une quarantaine de milles (anglais) au nord est de Thanésar.

tamment avec la station suivante, pour laquelle nous avons des données moins incertaines. A ne considérer que ces distances, nous devrions nous placer vers Sirtah, à l'ouest de Thanésar[1]. En ceci, néanmoins, nous ne pouvons aller au delà d'une indication tout à fait générale, jusqu'à ce que de nouveaux textes, ou quelque heureuse découverte archéologique, nous viennent apporter sur ce point des directions moins vagues.

La situation du royaume où Hiouen-thsang se rend ensuite, et celle de sa capitale, nous sont indiquées en quelque sorte par une désignation trigonométrique. D'une part, le voyageur compte 800 li, au sud-ouest (60 lieues), de *Cheto-t'ou-lo* à *Po-li-ye-to-lo;* d'une autre part, il compte 500 li (37 lieues), en se portant à l'est, de *Po-li-ye-to-lo* à *Mothou-lo,* qui est la célèbre *Mathourâ*, sur la Yamounâ. Comme nous sommes ici dans un pays de plaines, il suffit de retrancher un huitième ou un dixième de ces chiffres pour les convertir en distances linéaires[2]. Or, si nous cherchons sur la carte le point d'intersection des deux distances données, nous nous trouvons placés au milieu de l'ancien pays de *Virâta*, célèbre dans les légendes épiques de l'Inde, et dont le nom, dans les dialectes populaires, se changeait en *Baïratha*[3].

[1] Que la route de Hiouen-thsang ait dû passer à l'ouest de cette localité célèbre dans les traditions héroïques et religieuses de l'Inde ancienne, c'est ce que prouve l'itinéraire du voyageur, qui revient la visiter après être descendu jusqu'à Mathourâ, en faisant un coude très-considérable vers l'ouest. La vue du tracé de la route sur la carte fera mieux comprendre notre observation que les plus longues explications.

[2] Voyez notre remarque à ce sujet en ce qui touche aux pays de montagnes, ci-dessus, p. 73.

[3] Voyez le *Nouv. Journal asiat.* t. III, 1844, p. 371. Le pays de Virâta était occupé, aux temps héroïques de l'Inde, par la grande tribu des *Matsya*, dont la ville de Matchéry, capitale actuelle de la province, a conservé le nom (dérivé

La transcription régulière de *Po-li-ye-to-lo* donne *Pâriyâtra;* mais ce nom, qui dans l'ancienne géographie sanscrite appartient à la partie occidentale des monts Vindhya, est absolument étranger à la contrée où la marche du voyageur nous amène, et le mot *Baïratha* présente assez d'analogie avec *Pâriyâtra* pour qu'on puisse admettre dans la transcription chinoise une de ces inexactitudes dont on aurait à citer de nombreux exemples. Ce reproche, si c'en est un, est d'ailleurs commun aux voyageurs de toutes les nations et de tous les siècles, sans en excepter nos explorateurs modernes, qui ont fait souvent subir aux noms étrangers les transformations les plus bizarres. La ville de *Bîrat* (c'est indubitablement la *Virâta* de l'ancienne géographie sanscrite, résidence du roi des Matsya), qui nous paraît devoir s'identifier avec la capitale du royaume de *Po-li-ye-to-lo*, est à 36 ou 37 lieues à l'ouest de Mathourâ, ce qui nous donne environ 490 li chinois; nous avons vu que dans l'itinéraire cette distance est marquée 500 li. D'un autre côté, les 800 li comptés depuis *Che-to-t'ou-lo* jusqu'à *Po-li-ye-to-lo* ne peuvent partir, ainsi que nous l'avons dit, que des environs de la Sarsouti.

§ 6. — De Mathourâ à l'extrémité du Magadha.

En touchant à la ville de Mathourâ (*Mo-thou-lo*), le voyageur nous fait pénétrer dans le bassin du Gange, que l'itinéraire va sillonner dans toutes les directions. Cette terre consacrée par les plus vieilles légendes religieuses des Brâh-

probablement de *Matsyavara*). Le pays a reçu dans les temps modernes le nom de *Chékavati*. Il y a aussi une Matchîvara près de la gauche du Satledj, à l'est de Loudhyana.

manes et par les traditions héroïques du peuple indien, était aussi le berceau du bouddhisme. C'était là que le Bouddha Çâkyamouni était né, et que sa parole avait jeté les germes féconds de sa doctrine; c'était là qu'il était mort, après une vie partagée entre la contemplation et la lutte [1]. Une foule de localités des provinces centrales gardaient la tradition légendaire des courses du grand Réformateur et de ses prédications; et dans le temps où l'Inde du nord avait été soumise à la glorieuse dynastie des Goupta [2], fervents propagateurs de la doctrine bouddhique, d'innombrables monuments avaient en quelque sorte marqué pas à pas sur le sol de l'Inde chaque action et chaque parole de Çâkyamouni. La réaction brâhmanique avait détruit plus tard une partie de ces monuments; beaucoup néanmoins existaient encore à l'époque du voyage de Hiouen-thsang, et le souvenir des autres s'était perpétué dans les traditions locales. L'itinéraire les fait tous connaître. On voit que le pieux voyageur s'était imposé la loi de les visiter tous, malgré les périls, les difficultés et les distances, comme au moyen âge les dévots pèlerins de la terre sainte suivaient de station en station les lieux consacrés par la vie et la mort du Rédempteur. Nous retrouvons dans le journal de Hiouen-thsang (comme avant lui, mais avec beaucoup moins de

[1] On sait que la mort (le *Nirvâṇa*) de Çâkyamouni est devenue l'ère fondamentale de la plupart des peuples bouddhistes. Les travaux de la critique contemporaine, et à leur tête ceux d'Eugène Burnouf, ont démontré que cette époque mémorable, plus ou moins déplacée par les bouddhistes du nord, ne s'était conservée avec exactitude que dans les livres des bouddhistes de Ceylan, et qu'elle tombe à l'année 543 avant l'ère chrétienne. Cette date est un phare lumineux au milieu de l'obscurité des antiquités hindoues.

[2] Depuis l'an 315 jusqu'en l'année 178 avant notre ère, d'après les tables de M. Lassen.

détails, dans celui de Fa-hian) les différents lieux mentionnés dans les documents originaux arrivés jusqu'à nous[1]; et notre itinéraire nous apporte un secours précieux, le seul à peu près que nous ayons aujourd'hui, pour éclaircir et fixer sur la carte cette topographie sacrée des livres bouddhiques.

Personne n'ignore que l'antique cité de *Mathourâ* existe encore, sous le nom de *Matra*, sur la rive droite ou occidentale de la Djemna (Yamounâ). De cette ville, le voyageur retourne au nord pour visiter *Sa-t'a-ni-chi-fa-lo*. L'alphabet harmonique de M. Stanislas Julien ramène cette transcription chinoise au mot sanscrit *Sthânêçvara*, et la légende que rapporte notre auteur, d'une grande bataille qui fut livrée en ce lieu dans les temps antiques, ne permet pas de douter qu'il ne s'agisse en effet de la *Sthânêçvara* des traditions épiques, théâtre du combat gigantesque entre les Kourous et les Pandous, qui fait le fond et le nœud du *Mahâbhârata*. Le point de départ et le point d'arrivée étant ainsi parfaitement assurés, nous sommes à même de reconnaître que la relation chinoise appelle ici une grave correction. Le *Si-yu-ki*, de même que Hoeï-li, compte 500 li de *Mo-thou-lo* (Mathourâ) à *Sa-t'a-ni-chi-fa-lo* (Sthânêçvara), en se portant au nord-est; or la distance réelle entre Matra et *Thanésar* (c'est la forme que le nom de *Sthânêçvara* a prise dans l'usage vulgaire) est de 68 lieues, mesurées au compas

[1] Notamment dans la *Vie du Bouddha*, écrite au temps du troisième synode bouddhique, sous le règne du roi Açôka, sur des traditions et des souvenirs encore vivants. Cette biographie, qui porte en sanscrit le titre de *Lalitavistâra*, s'est conservée jusqu'à nos jours non-seulement dans l'original sanscrit, mais dans des traductions tibétaines et chinoises; elle a été traduite en français par M. Édouard Foucaux sur la version tibétaine (Paris, 1848, in-4°).

sur la carte, ce qui suppose au moins 75 lieues de marche effective sur le terrain; et 75 lieues répondent à plus de 1,000 li (1,013), c'est-à-dire au double précisément du chiffre donné par l'itinéraire. En outre, la direction par rapport à Mathourâ est non pas au *nord-est*, mais au *nord*, en inclinant même un peu à l'ouest. La route passe par Dehli et longe constamment la rive occidentale de la Yamounâ. Peut-être cette différence de 500 li à 1,000 doit-elle s'expliquer par une omission. Si l'on fait attention que l'ancienne *Indraprastha* (la Dehli actuelle), ville qui a toujours tenu un rang considérable dans cette partie de l'Inde, se trouve à mi-chemin environ de ce trajet (à 34 lieues ou 460 li de Matra, et à 41 lieues ou 553 li de Thanésar), on pourra supposer, sans trop d'invraisemblance, que le voyageur, qui pour les grandes lignes s'en tient communément aux nombres ronds, avait noté originairement deux distances de 500 li chacune, de Mathourâ à Indraprastha et d'Indraprastha à Sthânêçvara, et que l'un de ces deux chiffres aura disparu dans la rédaction définitive des Mémoires du voyageur.

De *Sa-t'a-ni-chi-fa-lo* (Sthânêçvara ou Thanésar) le voyageur vient à *Sou-lou-k'in-na*, après une marche de 400 li vers l'est. Le groupe chinois représente le sanscrit *Sroughna*. Ce royaume, dit l'auteur, était voisin, à l'est, du fleuve *King-kia* (Gañgâ, le Gange); au nord, il s'adossait à de hautes montagnes, et la Yamounâ (*Yen-meou-na*) le coupait en deux parties[1]. La capitale, située près de la rive droite ou occidentale de la Yamounâ, était alors tout à fait déserte; ses ruines seules en marquaient l'emplacement. Les environs étaient néanmoins couverts d'un grand nombre de

[1] Littéralement : la rivière *Yen-meou-na* coule au milieu de ses frontières.

temples brâhmaniques (*Dêvâlayas*), et il y avait aussi cinq couvents bouddhiques (*Sañghârâmas*). Près de la ville, à l'ouest de la Yamounâ, s'élevaient des *Stoûpas*, au nombre de plusieurs dizaines, érigés en mémoire des conférences dans lesquelles les maîtres des çâstras (bouddhiques) avaient autrefois confondu les Brâhmanes. La distance indiquée, en remontant la droite de la Yamounâ, conduit au pied des premiers gradins de l'Himâlaya, au-dessous du confluent de la Ghirri. Le sircar de *Sehrana*, *Sehranpour*, un des arrondissements de la province de Dehli, répond par sa situation à ce pays de *Sroughna* de notre voyageur, et les noms eux-mêmes présentent une évidente analogie; mais Sehranpour, la capitale actuelle, est à 4 lieues à l'est de la Yamounâ, et non plus sur le côté occidental. Dans la liste géographique du *Varâha-Sanhita* [1] on trouve un pays de *Soughna* parmi d'autres noms qui appartiennent à la région supérieure du Çatadrou, et qui peut-être ne diffère pas du *Sroughna* de la relation chinoise, quoiqu'on puisse penser aussi à la ville de *Soungnam* du Bissahir, sur la droite du haut Satledj.

Parti de *Sou-lou-k'in-na* (Sroughna), Hiouen-thsang fait 800 li à l'est de la Yamounâ, jusqu'à la source du Gange [2]. Il est plus que probable que par cette expression, *la source du Gange*, il faut entendre *Gangaoutrî*, que les Brâhmanes regardent en effet comme la véritable source du fleuve sacré. Les 800 li représentent à peu près 60 de nos lieues communes, ce qui est bien en effet la distance indiquée par

[1] *Asiat. Res.* vol. VIII.

[2] Cette indication de la *source* du Gange n'est que dans *Hoeï-li* (p. 105); elle nous paraît devoir être exacte, eu égard à la distance indiquée, quoique le *Si-yu-ki* dise seulement que le voyageur arriva « au Gange ».

nos meilleures cartes à partir du site présumé de Sroughna. Seulement, lorsque le *Si-yu-ki* dit que près de la source la largeur du fleuve est de 3 à 4 li, il y a là plus qu'une exagération : il y a une confusion évidente.

Le voyageur redescend vers les plaines entre la Yamounâ et le Gange; et, traversant ce dernier fleuve, il arrive au royaume de *Mo-ti-pou-lo*, sans indiquer ni direction ni distance. *Mo-ti-pou-lo* représente le sanscrit *Matipoura*. La suite du journal montre clairement que Hiouen-thsang nous a conduits dans le Rohilkand actuel (la partie nord-ouest de l'ancien Kôçala), entre le Gange et la Ramagañgâ. La géographie sanscrite ne connaît pas dans cette région de ville de Matipoura; nous allons voir tout à l'heure quelle peut être, d'après nos sources d'informations actuelles, la signification historique du nom. Mais avant d'entrer dans cette recherche, il est nécessaire d'examiner quelles données le journal nous fournit pour rapporter à la carte cette portion de l'itinéraire.

Pour plusieurs des positions qui se suivent à partir de la source du Gange, et pour Matipoura elle-même, ces données sont extrêmement incertaines. Le journal marque 400 li au sud-est (30 lieues) de Matipoura à *Kiu-pi-choang-na;* 40 li (3 lieues), également au sud-est, de *Kiu-pi-choang-na* à *'O-hi-tchi-to-lo;* 265 li au sud-ouest (près de 20 lieues) de *'O-hi-tchi-to-lo* à *Pi-lo-chan-na*, ayant le Gange à traverser pour arriver à ce dernier lieu; 200 li au sud-est (15 lieues) de *Pi-lo-chan-na* à *Kie-pi-tha*, nommée aussi *Seng-kia-ché;* 200 autres li, également au sud-est [1], jusqu'à *Kie-jo-kio-ché*.

[1] Le texte porte au *nord-ouest*, par une erreur évidente, ainsi que nous le verrons tout à l'heure.

Ce dernier nom, qui répond au sanscrit *Kanyâkoubdja* (la *Canoge* actuelle), nous donne un point de repère certain.

Des autres places nommées dans cette route, deux seulement ont une correspondance connue : *Seng-kia-ché*, qui est le *Sañkâçya* des sources sanscrites, et dont le site, qui garde encore le nom de *Samkassa*, a été retrouvé de nos jours sur la gauche de la Kalinadî, à 18 lieues (245 li) au nord-ouest de Canoge; et *Pi-lo-san-na*, qui doit indubitablement répondre à la *Karsanah* de nos cartes actuelles[1], à 16 lieues (216 li) au nord-ouest de Samkassa. Ces deux positions, Sàmkassa et Karsanah, sont situées dans le Douab, c'est-à-dire dans la vaste mésopotamie formée par le Gange et la Yamounâ. A partir de *Pi-lo-san-na* (Karsanah), en remontant vers la source du Gange, les autres noms de l'itinéraire (au moins les deux premiers) ne trouvent plus de synonymies sur la carte. Nous nous bornons donc ici à y pointer les positions au compas d'après les distances et les directions indiquées[2]. *'O-hi-tchi-ta-lo* tombe ainsi, en passant à l'orient du Gange, à 3 ou 4 lieues vers le nord-est de Bisaolî; *Kiu-pi-choang-na*, à environ 3 lieues à l'est de Tchandaousî; et enfin *Mo-ti-pou-lo*, un peu au-dessus de *Sahanpour*. Or, à 3 lieues de cette dernière place et à une heure du bord oriental du Gange, nous trouvons un ancien site, depuis longtemps ruiné, dont le nom de *Madaouvar*, que nous donne Tieffenthaler[3], nous paraît avoir conservé l'antique dénomination. *Madaouvar*, selon toute apparence, vient directement du sanscrit *Madhouvara;* mais *Madhouvara*

[1] Le groupe chinois donne le sanscrit *Viraçâna*.

[2] Avec une faible réduction sur les distances (nous sommes ici en pays de plaines) pour les inégalités et les sinuosités de la route.

[3] *Descript. de l'Inde*, t. I, p. 143. Berlin, 1786, in-4°.

et *Matipoura* ont très-bien pu n'être que deux formes d'un seul et même nom, *Mati*, ainsi qu'on le verra tout à l'heure, étant une prononciation locale du sanscrit *Madhou*. Il est dit que de *Mo-ti-pou-lo* (Matipoura) Hiouen-thsang, faisant 300 li au nord (22 lieues), arriva au royaume de *Po-lo-hi-mo-pou-lo*, qui est représenté comme un pays que des montagnes entourent de tous côtés. Cette indication s'accorde bien avec notre site de *Matipoura*, à une faible distance des premiers gradins de l'Himâlaya inférieur. Les 300 li indiqués, pris de Madaouvar en se portant au nord, nous amènent précisément à *Srinagar*, la capitale du Garhvâl, que déjà M. Alex. Cunningham avait supposé pouvoir répondre au *Po-lo-hi-mo-pou-lo* (Brahmapoura) de la relation chinoise[1].

Dans l'*Hitopadésa*[2], *Brahmapoura* est une ville située au milieu des montagnes saintes (*Çrîparvata*), dénomination qui pouvait s'appliquer convenablement à une région consacrée par une foule de légendes religieuses, et où se trouvent les sources sacrées du Gange. Un passage du *Râdjataranghinî*[3] prouve en effet que cette appellation de *Çrîparvata*, qui se rencontre en plusieurs localités de la péninsule, existait aussi dans l'Himâlaya occidental.

Le nom de *Matipoura*, ainsi que nous l'avons dit, ne se rencontre pas dans nos sources sanscrites; mais des témoignages positifs prouvent que le nom de *Mati* ou *Matha* a été appliqué autrefois à une partie considérable du pays compris entre le Gange et l'Himâlaya. Ce nom était originairement celui d'une grande tribu aborigène, les *Mâthava*

[1] *Journal of the As. Soc. of Bengal*, vol. XVII, 1848, p. 26.
[2] II, 5, 86.
[3] III, 267.

ou *Mâdhava*, appelée aussi *Madhou* [1], qui fonda Mathourâ sur la Yamounâ, et dont les établissements s'étendirent, à l'orient de la Gandakî, jusqu'au pays de Vidêha, nommé d'après eux *Maïthilâ* ou *Mithilâ* [2]. Dans un hymne du *Yadjourvéda*, il est dit : « La Sadânîrâ est encore aujourd'hui la limite du Kôçala et du Vidêha, qu'occupent les descendants de *Mâthava* [3]. » Mégasthène, qui résida plusieurs années à la cour de Tchandragoupta (environ trois cents ans avant notre ère), et qui avait écrit des mémoires sur l'Inde dont il ne nous reste malheureusement que de trop courts fragments, Mégasthène nommait parmi les affluents du Gange l'*Érinésês*, qui arrosait, disait-il, le pays des *Mathæ* [4]. L'Érinésês se retrouve dans la *Varâṇasî* des sources sanscrites, qui tombe dans le Gange à Bénarès, et la contrée des *Mathæ* qu'elle arrose répond conséquemment à la partie méridionale du Kôçala [5]. Il est dit aussi, dans le Catalogue des patriarches bouddhiques, tiré par Abel-Rémusat de la grande Encyclopédie japonaise, que le dix-septième patriarche Sañ-

[1] M. Weber, s'appuyant sur les vieux documents de la littérature oupavédique, regarde la forme *Mâthava* comme la plus ancienne (*Indische Studien*, t. I, p. 70, note, et p. 178), et les indications postérieures qui s'y rapportent dans Mégasthène, dans les écrits bouddhiques et dans notre auteur, montrent que c'était bien en effet la forme usuelle. La forme *Madhou* est dans le *Bhâgavata-Pourâṇa*, t. I, p. 135, et t. III, p. 575.

[2] Weber, *l. c.* p. 178. *Maïthilâ* signifie littéralement *demeure des Maïthi.*

[3] Cet hymne, déjà traduit par M. Weber, se retrouve dans un des articles consacrés à la littérature védique par M. Barthélemy Saint-Hilaire, *Journal des Savants*, octobre 1853, page 621. Le nom de *Sadânîrâ* paraît s'être appliqué successivement à plusieurs rivières au nord du Gange, à mesure que les établissements brâhmaniques s'étendaient vers l'Orient, une vieille légende l'ayant désignée comme formant la dernière limite de la terre sainte ou des Âryas.

[4] Ἐρινέσης ἐν Μάθαις. Dans Arrien, *Indica*, ch. IV.

[5] Lassen, *Ind. Alt.* t. II, p. 691.

ghanandi, originaire de Çrâvastî[1], désigna son successeur Gayaçâta (en l'année 74 avant J. C.) dans le pays de *Mati*[2]. Cette suite de témoignages accidentels que nous rencontrons encore dans les sources anciennes prouve donc surabondamment que sous le nom de royaume de *Matipoura*, auquel il donne une grande étendue[3], Hiouen-thsang a désigné sinon la totalité, du moins une partie considérable du Kôçala[4].

Notre auteur mentionne dans le même pays deux autres localités, dont l'emplacement, facile à reconnaître, confirme d'autant plus celui qui se trouve indiqué d'après l'itinéraire du voyageur pour le site de Matipoura. Voici le passage du *Si-yu-ki :* «Sur le rivage oriental du fleuve *King-kia* (Gañgâ), à la frontière nord-ouest de ce royaume, on voit la ville de *Mo-yo-lo*, qui a 20 li de tour. Sa population est fort nombreuse, et des courants d'eau pure l'entourent comme d'une ceinture..... A une petite distance de la ville, et tout près du Gange, il y a un grand temple des dieux[5] où éclatent beaucoup de prodiges... Les habitants des cinq Indes appellent ce temple la Porte du Fleuve (*Gañgâdvâra*). Dans ce lieu on obtient le bonheur et l'on efface ses crimes.

[1] Ville du Kôçala dont il sera question bientôt dans l'itinéraire de notre voyageur.

[2] Abel-Rémusat, *Sur la succession des patriarches bouddhiques*, dans ses *Mélanges Asiat.* t. I, p. 123, et Lassen, *Indische Alterth.* t. II, append. p. VI, où la liste d'Abel-Rémusat est reproduite avec des rectifications fournies en partie par M. Stan. Julien.

[3] Le royaume de *Mo-ti-pou-lo*, selon notre auteur (ou plutôt selon les ouvrages sanscrits qui lui servaient de guide), avait 6,000 li de tour.

[4] Il y a encore dans la province de Gorakpour (partie orientale de l'ancien Kôçala) une tribu qui garde le nom de *Méthiya*. (Francis Buchanan, dans l'*Eastern India* de Montg. Martin, t. II, p. 463.)

[5] C'est-à-dire un temple brâhmanique, en sanscrit *Dêvâlaya*.

En tout temps les hommes des pays éloignés s'y réunissent par centaines de mille pour s'y baigner... » On ne saurait mieux déterminer le célèbre lieu de pèlerinage situé au point même où le fleuve sort de la montagne pour entrer dans les plaines, lieu que les livres sanscrits désignent en effet souvent sous le nom de *Gañgâdvâra* « la Porte du Gange », quoique le nom de *Hardvar* (Hâridvâra) soit seul resté en usage. La ville de *Mayoûra* (c'est le nom que représente le groupe chinois *Mo-yo-lo*), qui devait être sur la rive orientale du fleuve vis-à-vis de Hardvar, ou peut-être un peu plus bas vis-à-vis de Kankhal [1], ne paraît pas y avoir laissé de vestiges ; mais elle n'est pas inconnue dans les sources indiennes. Selon les chroniques singhalaises, *Moriyanagara* fut fondée dans l'Himâlaya au temps de Çâkyamouni [2]; elle est quelquefois citée comme la capitale des princes de la race des *Moriya*, qui lui avaient donné leur nom [3]. On trouve également le nom de *Mayoûra* rangé parmi les royaumes du nord dans une carte hindoue annexée à un ancien traité de géographie pouranique, et dont M. Francis Buchanan a donné une copie qui a été publiée par M. Montgomery Martin dans son *Eastern India* [4]. Peut-être, cependant, la *Moriyanagara* des Maouriya s'identifierait-elle plus convenablement encore avec l'*Amrouïèh* de l'*Ayîn-Akbéri* (l'*Amrouah* des cartes anglaises), à 9 lieues au nord de Sambhal et à 28 lieues au sud de Hardvar.

[1] Dans le *Méghadoûta* de Kâlidâsa, le saint tîrtha est désigné sous le nom de *Kankhala*.

[2] Turnour, *Mahavanso*, Introd. p. xxxix.

[3] *Idem, ibid.* Index géographique, au mot *Moriya*. Tchandragoupta, qui fit de Pâṭalipoutra sa capitale, était de cette race, qui a joué un grand rôle dans l'ancienne histoire de l'Inde.

[4] T. II, p. 19. Londres, 1838, in-8°.

Nous n'avons rien à dire de *Kiu-pi-choang-na*, nom qui paraît représenter le sanscrit *Gôviçâna*, d'ailleurs inconnu. Mais *'O-hi-tchi-to-lo*, dont la transcription sanscrite donne *Ahikchêtra*, rappelle un nom qui figure dans les plus vieilles traditions épiques de l'Inde; dans les sources sanscrites, c'est une ville et un royaume situés au nord des Pañtchâla (le Douab actuel), dont il était séparé par le Gange [1], position que confirme notre itinéraire.

Nous avons vu que de *'O-hi-tchi-to-lo* (Ahikchêtra), une marche de 265 li vers le sud-ouest conduisit le voyageur à une place du nom de *Pi-lo-chan-na*. Le sanscrit *Vîraçâna*, que représente le groupe chinois, ne se trouve pas dans nos sources anciennes; mais la place nous paraît s'identifier avec la *Karsanah* de nos cartes actuelles, non-seulement par la convenance des noms, mais surtout par le rapport de position avec la station suivante (*Seng-kia-ché*), dont l'identification est certaine. Le nom de *Sañkâçya*, qui répond au mot chinois, est bien connu par les sources sanscrites. Dans le *Râmâyana*, un frère de Djanaka, roi de Mithilâ et de la race illustre d'Ikchvakou, fonde la ville de *Sañkâçya* « que la rivière Ikchoumatî arrose de ses eaux [2] ». Or il est dit expressément, dans un passage du *Mahâbhârata* [3], que l'Ikchoumatî arrose le Kouroukchêtra; de même que dans Mégasthène, transcrit par Arrien, la rivière Ὀξύματις (véritable leçon, pour Ὀξύμαγις que portent toutes les

[1] Lassen, *Ind. Alterth.* p. 602. On trouve aussi l'orthographe *Ahitchêtra*, qui se rapproche encore plus étroitement de la transcription chinoise. Cette ville est notée dans les Tables de Ptolémée, où le nom est corrompu en Ἀδισδάρα (VII, ch. 1, 53).

[2] *Râmây.* I, 70, 3, Schleg.

[3] Th. Pavie, *Fragments du Mahâbhârata*, p. 18; Lassen, *Ind. Alt.* t. I, p. 602, note.

éditions [1]) coule dans le pays des Παζᾶλαι, c'est-à-dire chez les Pañtchâla, qui occupaient en effet, entre le Gange et la Yamounâ, l'ancien territoire des Kourous. L'itinéraire de Hiouen-thsang est bien conforme à ces données, puisque, venant du nord-est, il passe le Gange pour arriver à Sañkâçya. Déjà cette dernière place avait été mentionnée, et sa position bien déterminée, dans l'itinéraire de Fa-hian. Ce dernier, allant directement de Mathourâ à Kanyâkoubdja à travers le Douab, compte pour la distance d'une de ces deux villes à l'autre 25 yôdjanas, et il trouve la ville de *Seng-kia-chi* (Sañkâçya) à 18 yôdjanas de la première de ces deux villes et à 7 de la seconde [2]. Cette indication précise ne laissait pas de doute sur l'emplacement, au moins très-approximatif, du lieu mentionné. Aussi un investigateur habile et zélé des antiquités de l'Inde du nord, le lieutenant Alex. Cunningham, du corps des ingénieurs, a-t-il été assez heureux pour retrouver, en 1842, le site ancien où le nom de *Samkassa* se conserve encore dans la tradition locale [3], et où des ruines considérables marquent l'emplacement d'une antique cité [4]. Le site est près d'Aghat-

[1] Cette altération de la leçon véritable s'explique aisément, ainsi que Schwanbeck en a déjà fait la remarque après Wilford, par le facile changement, dans quelque ancien manuscrit, du Τ en Γ.

[2] *Foe-koue-ki*, p. 124.

[3] C'est aussi sous la forme *Samkassam*, ou *Samkassa*, que le *Sañkâçya* de l'épopée sanscrite est mentionné dans les livres palis. (Voy. Burnouf, dans les notes sur Fa-hian, *Foe-koue-ki*, p. 128, et *Introduction à l'histoire du Buddhisme*, p. 170.)

[4] La relation que M. Cunningham a donnée de sa découverte est dans le *Journ. of the Roy. Asiat. Soc.* vol. VII, 1843, p. 241 et suiv. (Cf. quelques observations de feu M. H. Elliot dans son *Supplementary Glossary of the Indian terms*, p. 154, Calcutta, 1849.) Ajoutons que le nom de *Samkassa* ne se trouve pas sur la grande carte trigonométrique de la Compagnie des Indes (feuille 68), ce qui

Séraï, à 18 lieues au nord-ouest de Canoge (Kanyâkoubdja), sur la rive gauche de la Kalandrî-naddî ou Kalinadî (d'où il suit que cette rivière est l'*Ikchoumatî* du *Râmâyana* et de Mégasthène), qui vient déboucher dans le Gange un peu au-dessous de l'ancienne Kanyâkoubdja, après avoir arrosé une partie considérable du Douab.

Il était nécessaire de bien établir ce point important, parce que les données de l'itinéraire de Hiouen-thsang, moins précises en cet endroit que celles de Fa-hian, viennent s'y appuyer avec certitude, et qu'il en ressort une correction évidente dans le texte de notre auteur, qui met *Kié-jo-kio-ché* (Kanyâkoubdja) au *nord-ouest* de *Seng-kia-ché* (Sañkâçya), au lieu du *sud-est*, qu'il faut lire.

En quittant Kanyâkoubdja, Hiouen-thsang vient visiter une ville nommée *Na-po-ti-p'o-kiu-lo*, remarquable par de beaux édifices religieux, et située à une centaine de li vers le sud-est, sur la rive orientale du Gange. La restitution sanscrite du nom chinois donne *Navadêvakoula*. Un lieu que nous trouvons sur la carte précisément à la distance et dans la position indiquées (2 lieues ouest de Bangermow) pourrait bien conserver, dans son nom actuel de *Nohbatgang*, l'ancienne dénomination mentionnée par notre voyageur. Encore un site qui appelle l'examen d'un explorateur archéologue. Le bois de *Ho-li* mentionné par Fa-hian à sa sortie de Kanyâkoubdja[1] devait être voisin de Navadêva. C'est la même distance (3 yôdjanas, qui répondent à 7 ou 8 lieues) et la même direction.

montre combien les cartes les plus détaillées sont encore insuffisantes, dans des recherches de cette nature, pour suppléer aux investigations locales d'un explorateur.

[1] *Foe-koue-ki*, p. 167.

De ce point, l'itinéraire marque environ 600 li jusqu'à la cité royale d'*O-yu-t'o*. C'est *Ayodhyâ*, l'antique métropole de la dynastie Solaire. La distance, à l'ouverture du compas, est de 45 lieues, ce qui suppose au moins 50 lieues (675 li) de marche effective. Nous ferons remarquer que la *Sarayoû*, qui baigne Ayodhyâ, est toujours désignée dans la relation sous l'appellation générique de Gañgâ (*King-kia*).

D'*O-yu-t'o* (Ayodhyâ), Hiouen-thsang descend le cours de la Sarayoû (*King-kia*), et, après une marche de 300 li vers l'est, il arrive à *'O-yé-mou-khié*, sur la rive nord de la rivière. Ces indications nous conduisent vers Soradjpour. Le mot chinois représente le sanscrit *Hayamoukha*, nom inconnu dans nos sources actuelles de la vieille géographie sanscrite[1].

De là, une marche de 700 li environ[1] conduit le voyageur à *Po-lo-yé-kia*, ville située au confluent de deux fleuves. C'est *Prayâga* (nom qui sous le règne d'Akbar a été changé en *Allahabad*), au confluent du Gange et de la Yamounâ. Du site présumé de Hayamoukha (ou des Ayoumoukhîya), la route, en passant par Djoûnpour, mesure environ 50 lieues, qui répondent à 675 li[2].

La mention qui suit est moins facile à identifier. « De Prayâga, dit le *Si-yu-ki*[3], en marchant au sud-ouest, on

[1] M. Benfey (*Gœtting. Gelehrten Anz.* 1854, p. 24) croit reconnaître dans le *'O-yé-mou-khié* de notre voyageur le territoire des *Ayoumoukhîya*, cité dans le scholiaste de Pânini, et qui tirait son nom du mont *Ayoumoukha* qu'on trouve mentionné dans le *Harivansa* (t. II, p. 401). Ce rapprochement peut être fondé, et il fixerait l'orthographe sanscrite du nom; mais il n'ajoute rien à l'indication de notre voyageur quant à la situation du lieu.

[2] Hoeï-li (p. 120) indique la direction au sud-est; elle est nécessairement au sud-ouest.

[3] M. H. Elliot, dans son *Supplem. Glossary of the Indian terms*, p. 396 et suiv.

entre ans une grande forêt infestée de bêtes féroces et d'éléphants sauvages... Après avoir fait 500 li, il (Hiouen-thsang) arriva au royaume de *Kiao-chang-mi*[1]. » Ce nom est la transcription du sanscrit *Kâuçâmbî*[2]. Il est clair, par la configuration de cette extrémité du Douab, qu'après l'avoir contournée intérieurement, le voyageur dut remonter au nord-ouest. Kâuçâmbî était une des plus anciennes villes de cette région, et il en est souvent question dans les plus vieux documents brâhmaniques; mais l'emplacement n'en a pas encore été retrouvé d'une manière certaine. Celui qu'a suggéré M. Alex. Cunningham[3], et que M. Lassen paraît avoir adopté, a pour lui le nom de *Kousia*, que portent deux villages voisins de Karra sur la rive occidentale du Gange, et les ruines qu'on voit à Karra même[4]; mais la distance donnée par Hiouen-thsang n'y concorde pas, car la place n'est qu'à 14 lieues d'Allahabad, ce qui ne représente qu'une marche de 190 li. Les 500 li indiqués nous porteraient beaucoup plus haut dans le nord-ouest, vers la ville de Fattèhpour. Dans l'état de nos notions actuelles, nous ne pouvons nous prononcer d'une manière absolue.

Les incertitudes sont plus grandes encore pour la portion

discute cette question s'il y avait à Prayâga une ville proprement dite, avant qu'Akbar y eût fondé Allahabad. A défaut d'autres témoignages, la question serait résolue par celui de notre voyageur, qui nous apprend que la ville de Prayâga avait une vingtaine de li, c'est-à-dire 4 milles anglais, de circonférence.

[1] Cf. Hoeï-li, p. 121, où il y a une erreur de distance à corriger.

[2] On trouve aussi l'orthographe *Kâuçâmbhî*. Dans le pali des livres bouddhiques, le nom prend la forme *Kosambi*.

[3] *Journal of the Asiat. Soc. of Bengal*, vol. XVII, 1848, p. 28.

[4] Il paraît que dans une inscription déterrée parmi ces ruines, Kaṭa (Karra) est désigné comme appartenant au district (*Maṇḍala*) de Kâuçâmba (*Asiatic Res.* t. IX, p. 433, d'après le *Quarterly Oriental Magaz.* de Calcutta, t. I, p. 67, 1824). Ceci impliquerait au moins le voisinage de l'antique cité.

de l'itinéraire qui coupe le Kôçala. A partir de Kâuçâmbî, nous voyons d'une manière générale que la route, après avoir traversé le Gange, s'élève au nord-est pour aller passer entre Ayodhyâ et la montagne, et qu'elle se porte ensuite à l'est et au sud-est pour venir aboutir aux ruines de Kouçinagara, dans le voisinage de la Gandakî, d'où le voyageur revient au sud-ouest vers Vârâṇâsî (Bénarès). Or, sur cette courbe immense, qui présente un développement de plus de 3,000 li de Kâuçâmbî à Vârâṇâsî, nous n'avons qu'une seule position, Kouçinagara, que nous puissions regarder comme déterminée avec quelque certitude; la correspondance des points intermédiaires est ou très-douteuse, ou absolument inconnue. Les distances et les directions fournies par notre itinéraire sont le seul guide sur lequel nous puissions nous appuyer dans cette partie du tracé de la route; et malheureusement les indications de cette nature, lorsqu'elles embrassent de longues distances, laissent toujours, nous le savons, un grand vague sur la détermination finale. Il est vrai qu'ici l'ensemble des mesures données par l'itinéraire, avec les directions approximatives, s'ajustent assez bien au cadre général qui les circonscrit; mais ce qui n'en reste pas moins très-incertain, c'est la place plus ou moins septentrionale de la partie de la route qui va de Çrâvastî à Kapilavastou, et l'emplacement précis de la plupart, sinon de tous les autres sites. Nous devrons donc nous borner aux indications données par la relation, laissant aux recherches futures des explorateurs et des antiquaires la tâche de retrouver sur le terrain même des positions dont l'insuffisance de nos données actuelles ne nous permet de hasarder l'identification qu'avec de grandes réserves. Ce qui du reste rend très-douteux le résultat même de ces investigations

locales, c'est que, dès le temps de notre voyageur, la plupart des villes auxquelles touche l'itinéraire dans cette partie de sa route étaient déjà ruinées et désertes, notamment Çrâvastî, Kapilavastou et Kouçinagara.

L'itinéraire, en partant de Kâuçâmbî, compte environ 700 li au nord (52 lieues) jusqu'à *Kia-ché*, et de là 170 ou 180 li (13 lieues) dans la même direction, jusqu'à *Pi-so-kia*[1]. *Kia-ché* représente le sanscrit *Kaça*, et *Pi-so-kia* donne *Vaïsâka*. Le premier nom ne se trouve pas dans nos sources indiennes, mais le second n'y est pas inconnu. Il nous est donné sous la forme palie *Bhésakala* (qui suppose également le sanscrit *Vaïsâka* ou *Vaïçâka*) par un curieux passage du *Bouddhavansa* cité par M. Turnour[2], parmi les stations successives de Çâkyamouni dans sa vie de prédication et d'enseignement; dans ce passage, le nom est appliqué non à une ville, mais à une solitude, *the wilderness of Bhesakala*. On peut songer à Bisvah, entre la Gagra et la Goumtî, à une quinzaine de lieues au nord de Laknô, ou mieux encore à Biseïpour, près du bord oriental de la Gagra, à 7 lieues environ vers le sud-ouest de Baraïtch. Bisvah est à une cinquantaine de lieues dans le nord de Karra, par la route la plus directe; la distance jusqu'à Biseïpour, en inclinant au nord-est, est à peu près la même. Cette assimilation, qui paraît au moins très-probable, placerait *Kia-ché* (Kaçapoura) à la hauteur de Laknô et de Massoli[3].

[1] Hoeï-li (p. 122) ne mentionne pas la station de *Kia-ché*, et ne marque que 500 li *à l'est* de Kâuçâmbî à Pi-so-kia.

[2] *Examination of the Pali Buddhistical Annals*, dans le *Journal of the As. Soc. of Bengal*, vol. VII, 1838, p. 790.

[3] Dans le *Foe-koue-ki* (p. 167, 170) Kaça (*Cha-tchi*) est indiqué à 13 yôdjanas (52 kôs, ou 520 li, voy. la note suiv.) de Kanyâkoubdja dans la direc-

De *Pi-so-kia* (Vaïçâka), l'itinéraire marque 500 li au nord-est jusqu'à *Chi-lo-fa-si-ti*, la *Çrâvastî* ou *Çarâvatî* des sources sanscrites. Cette indication est tout à fait opposée à celle de Fa-hian, qui met Çrâvastî à 8 yôdjanas (à peu près 300 li) vers le *sud* de Cha-tchi, ou Kaçapoura[1]. Entre ces deux données contradictoires, nous restons forcément dans le doute; il est certain toutefois que la direction donnée par Hiouen-thsang cadre mieux que celle de Fa-hian avec la suite de l'itinéraire. Si nous nous reportons en effet à la position de Kouçinagara, qui était à l'orient de Gorakpour, et à celle de Kapilavastou, qui doit se chercher entre Gorakpour et les montagnes du Népâl, la ville de Çrâvastî, que les deux voyageurs s'accordent à placer vers le nord-ouest de Kapilavastou à la distance d'environ 500 li, devait être quelque part aux environs de la Raptî supérieure, dans la partie du pays qui avoisine le pied de la montagne[2]. Cette

tion du *sud-ouest*. Ce gisement est évidemment erroné; la vraie leçon pourrait être *sud-est*.

[1] *Foe-koue-ki*, p. 171. On sait que la mesure indienne nommée *yôdjana* comprend 4 kôs. La valeur du kôs est très-variable; mais en rapprochant l'ensemble des indications itinéraires de Fa-hian des indications parallèles du *Si-yu-ki*, on voit que le kôs était pris en général comme équivalant à 10 li. Les 8 yôdjanas ou 31 kôs de Fa-hian répondraient donc à 320 li, au lieu de 500. Dans la relation de Fa-hian, le nom de Çrâvastî est écrit *Che-weï*, mot qui représente, en les mutilant, les formes pracrites ou vulgaires (*Savatthi* ou *Sâvat*) du nom sanscrit. Fa-hian met Çrâvastî dans le royaume de Kôçala (*Kiu-sa-lo*), ce qui est exact; mais il ne dit pas, comme le suppose Klaproth dans ses notes sur ce passage, qu'elle en fût la capitale.

[2] M. Alex. Cunningham, dans son étude sur l'itinéraire de Hiouen-thsang (dont il ne connaissait que l'analyse, d'ailleurs exacte, qui en a été traduite à la suite du *Foe-koue-ki*), identifie Çrâvastî avec Ayodhyâ (*Journ. of the As. Soc. of Beng.* vol. XVIII, 1848, p. 28). Le texte de notre voyageur, où les deux villes sont nettement distinguées, suffit pour repousser cette assimilation. M. Henry Elliot, de son côté, croit retrouver l'ancienne Çrâvastî dans un village qui,

position a l'avantage de se lier assez bien avec le site probable de Vaïçâka (Biseïpour). Toutefois, nous le répétons, ces combinaisons reposent sur des données trop vagues et trop peu certaines pour que nous les présentions autrement que comme des déterminations tout à fait provisoires.

L'emplacement de l'ancienne cité royale de *Kapilavastou*, où naquit Çâkyamouni (le nom est transcrit *Kie-pi-lo-fa-sou-tou* dans Hiouen-thsang, et moins exactement *Kia-weï-lo-weï* dans Fa-hian), cet emplacement, avons-nous dit, doit se chercher entre Gorakpour et le pied des montagnes. C'est, en effet, ce qui ressort des différents textes que Klaproth a réunis dans son Commentaire sur Fa-hian [1], quoique les indications qui en résultent soient loin d'être précises. Les livres bouddhiques du Tibet placent cette ville tantôt sur la Bhâghîrathî, c'est-à-dire sur une des branches du Gange supérieur, tantôt sur la Rôhinî, rivière qui descend des montagnes du Népâl et qui vient se réunir à la Raptî, un peu au-dessus de Gorakpour [2]. Tout cela n'a rien de bien précis.

dit-il, garde presque le même nom, à 8 milles vers l'ouest de Faïzabad, ville moderne qui s'est élevée près des ruines d'Ayodhyâ (*Supplement. Glossary of the Indian terms*, p. 446). Si cette identification s'appuyait sur des données plus sûres qu'une simple analogie de noms, il faudrait sans doute que les indications des voyageurs chinois, lors même qu'elles semblent nous porter dans une direction différente, se pliassent à un fait incontestable, et ce serait un grand service rendu à la géographie comparée du Kôçala; mais dans l'état actuel de nos informations, l'induction qui se tire de l'ensemble des deux itinéraires pour assigner à Çrâvastî une position plus septentrionale, entre Ayodhyâ et les montagnes, nous paraît encore l'autorité dominante. Ajoutons que la Raptî paraît garder la trace du nom de *Çurâvatî*, nouvelle raison de supposer que cette ville était située sur ses bords.

[1] *Foe-koue-ki*, p. 199 et suiv.

[2] Csoma de Körös, *Abstract of the Dul-va, or first portion of the Kah-gyur, Journal of the Asiat. Soc. of Bengal*, vol. I, 1832, p. 7; Klaproth, notes du *Foe-koue-ki*, p. 201.

Klaproth, et M. Lassen après lui, ont accepté la position de la Rôhinî, vers laquelle en effet les itinéraires de nos voyageurs paraissent conduire ; mais l'examen que l'on a fait de la vallée que cette rivière arrose n'y a fait découvrir aucun vestige d'antiquités [1]. Les indications les plus sûres, ou si l'on veut les moins incertaines, pour la détermination approximative du site de Kapilavastou, nous sont encore données par la partie de notre itinéraire qui relie cette ville à Kouçinagara [2]. Hiouen-thsang y compte 300 li directement à l'est, puis de 180 à 190 li au sud-est, jusqu'au *Stoûpa du Partage des Reliques*, en tout 485 li environ, plus une portion de route indéterminée, mais de 2 ou 3 li au plus, depuis le *Stoûpa du Partage* jusqu'à Kouçinagara [3]; Fa-hian compte 12 yôdjanas, qui reviennent à 480 li [4] : l'accord ne saurait être plus parfait. Cet accord n'a, du reste, pas lieu de nous étonner, dans un canton où chaque pas était en

[1] M. Francis Buchanan a exploré, vers 1809 ou 1810, toute la vallée de la Rôhinî au-dessus de Gorakpour sans y rien découvrir qui dénotât un ancien site. (Voyez l'*Eastern India* de M. Montgomery Martin, t. II, p. 401.) Toute cette contrée appellerait du reste une exploration nouvelle, maintenant que l'attention est éveillée sur son importance archéologique.

[2] Il faut ici rapprocher l'itinéraire de Hiouen-thsang de celui de Fa-hian, qui avait visité les mêmes lieux et suivi précisément la même ligne deux cent quarante ans auparavant. (*Foe-koue-ki*, p. 227 et suiv.)

[3] Les chiffres de Hoeï-li (p. 128 et suiv.) sont ici fautifs et incomplets.

[4] Voy. ci-dessus, p. 105, note 1. Fa-hian marque, après les 12 yôdjanas qui répondent aux 480 li de Hiouen-thsang, une autre station de 12 yôdjanas, qui n'est évidemment que la récapitulation des stations antérieures introduite par erreur dans le texte comme la mesure d'une marche distincte. L'examen attentif du *Foe-koue-ki*, rapproché du *Lalitavistâra* où se trouvent déposées, dans leur rédaction primitive, les traditions légendaires retrouvées sur les lieux dix à douze siècles plus tard par les pèlerins chinois, cet examen suffit déjà seul pour reconnaître cette interpolation : le rapprochement de la relation de Hiouen-thsang, dans le *Si-yu-ki*, lui donne une complète évidence. Hiouen-thsang, dans sa description des *Stoûpas* élevés aux environs de Kouçinagara,

quelque sorte marqué par un monument religieux ou par une légende, et dont les distances, de station en station, devaient être consacrées dans la tradition locale. Ce sont sûrement ces distances indiquées par les habitants, que les deux voyageurs ont textuellement reproduites, l'un, dans les mesures mêmes du pays (en *kôs* ou en *yôdjanas*), l'autre, en les réduisant en *li* suivant la proportion reçue [1]. Maintenant, les 485 li du *Si-yu-ki* nous donneraient 36 lieues, qui peuvent sûrement se réduire à une distance linéaire de 25 ou 30 lieues, si l'on tient compte de la courbe plus ou moins prononcée que décrivait la route, et de ses inégalités de détail. Or une ouverture de compas de 25 lieues (pour s'en tenir à la distance la plus courte), portée du site de Kouçinagara dans la direction de la Rôhinî, nous conduit encore à 12 lieues au moins à l'ouest de cette rivière. Il résulterait donc de ces données que Kapilavastou devait être située à une vingtaine de lieues au-dessus de Gorakpour, probablement dans la direction du nord-ouest. C'est la position approximative que nous lui avons assignée sur la carte, et c'est à cette position, ainsi que nous l'avons dit plus haut, que nous avons rattaché celle de Çrâvastî.

Toute cette combinaison repose sur l'emplacement assigné à la ville de *Kouçinagara*, près d'une rivière connue sous le nom de *petite Gandakî*, à 50 milles anglais environ (à peu près 18 de nos lieues communes) est-sud-est de

mentionne de nouveau le *Stoûpa du Partage des Reliques*, et on voit alors qu'il ne pouvait être à plus de 2 ou 3 li de la ville, du côté de l'ouest.

[1] La proportion déjà indiquée de 10 li au kôs, ou 40 li pour un yôdjana, donne un kôs de 33 ou 34 au degré. Ce chiffre s'accorde assez bien avec la valeur connue du kôs dans ces plaines du Gange. Le P. Tieffenthaler, qui dans sa longue étude topographique du nord de l'Inde avait donné à cet objet une attention particulière, compte ici le kôs à raison de 32 au degré.

Gorakpour. Dans un canton nommé *Kousiah*, près d'une petite ville ou plutôt d'un village du même nom, on a trouvé des ruines remarquables d'origine évidemment bouddhique. C'est ce lieu, déjà signalé et décrit par M. Francis Buchanan dans ses rapports officiels de 1810 [1], et que M. Liston a visité de nouveau en 1837 [2], que l'on a identifié avec la cité sainte de Kouçinagara, consacrée par la mort (le *Nirvâṇa*) du fondateur de la loi bouddhique. Le nom traditionnel de la localité, la nature de ses ruines, et enfin sa position, rendent en effet cette identification très-probable [3]. L'itinéraire de Fahian, qui rattache Kouçinagara à Vaïçâlî (dont la position sur la Gandakî inférieure est bien connue, comme on le verra bientôt), met la première de ces deux villes à l'ouest de la seconde, en inclinant au nord, ce qui est bien conforme au gisement des deux sites; seulement il fait la distance trop forte. Il y compte, en deux stations, 25 yôdjanas, qui répondent à 1,000 li ou 74 lieues, tandis que la route ne mesure guère que 37 lieues. Le chiffre de la première de ces deux stations, qui est de 20 yôdjanas ou 800 li, est manifestement erroné, comme l'était aussi le chiffre de 12 yôdjanas, marqué pour la station précédente dans le même itinéraire [4].

[1] *The History, Antiquities, etc. of Eastern India*, published by Montg. Martin, t. II, p. 357 sqq. London, 1838.

[2] *Journal of the Asiat. Soc. of Bengal*, t. VI, 1837, p. 477.

[3] La réduction de la valeur du li telle que nous l'avons déterminée dans le premier paragraphe de ce mémoire, et le changement notable qui en résulte dans l'appréciation des distances, ont tout à fait modifié l'opinion que nous avions émise à ce sujet dans un premier travail sur l'itinéraire de Hiouenthsang (*Nouvelles Annales des Voyages*, juillet 1853, p. 119 et suiv.). Dans des recherches telles que celles-ci, dont les données fondamentales sont d'une nature si peu précise, on est souvent condamné à de longs tâtonnements avant d'arriver à la solution la plus probable.

[4] Voyez notre remarque sur ce point, ci-dessus, p. 107, note 4.

Sur ce dernier point, le journal de Hiouen-thsang ne nous fournit pas le moyen de contrôler celui de son prédécesseur. Au lieu de poursuivre sa route à l'est vers la Gandakî et le Magadha, notre voyageur revient au sud-ouest visiter *Vârâṇâsî* (la *Bénarès* actuelle), qui possédait des monuments et des écoles célèbres. De Kouçinagara à Vârâṇâsî, le voyageur compte 700 li en deux stations vers le sud-ouest; la route mesure sur la carte 48 lieues au compas, qui en représentent de 52 à 54 pour la marche effective dans cette contrée de plaines, c'est-à-dire de 700 à 720 li. La première station, de 200 li, qui aboutit à une grande ville dont on ne donne pas le nom, pourrait conduire à Radjapore, au confluent de la Gagra et de la Raptî.

Vârâṇâsî était une cité riche et populeuse. Renommée de toute antiquité comme un des principaux centres de l'enseignement brâhmanique, cette ville ne comptait qu'un petit nombre de sectateurs de la loi du Bouddha. C'était cependant une des places que Çâkyamouni avait personnellement visitées, et nombre de *Stoûpas* élevés dans les environs de la ville consacraient le souvenir de sa présence et de ses actes. Il y avait aussi à l'orient de la rivière *Po-lo-ni-ssé* (Varâṇasî), dans un bois appelé en sanscrit *Mrĭgadâva*, ou le Bois des cerfs, un magnifique couvent bouddhique où demeuraient quinze cents religieux. Les restes de cet édifice ont été retrouvés de nos jours à *Sârnâth* [1], lieu situé à 4 milles anglais de Bénarès vers le nord-est. Les fouilles que le major Kittoe y a faites en 1851 ont révélé la démons-

[1] M. Al. Cunningham (*Journal of the Asiat. Soc. of Beng.* vol. XVIII, 1848, p. 31) conjecture que *Sârnâth* est une contraction populaire de *Sâraṅganâtha* « le maître des cerfs ». La légende relative à ce nom est rapportée par Hiouen-thsang.

tration matérielle des violentes persécutions que les sectateurs de Çâkyamouni eurent à subir à l'époque où le bouddhisme fut expulsé du nord de l'Inde. « Tout a été saccagé et brûlé, écrivait le major au sujet de ses fouilles de Sârnâth ; prêtres, temples et idoles, tout a été détruit à la fois. En plusieurs endroits et à diverses reprises, j'ai trouvé par larges masses, mêlés et confondus, des ossements, du fer, du bois et des pierres [1]. » M. Alex. Cunningham regarde le VIIIe siècle comme l'époque probable de ces persécutions brâhmaniques et de l'extinction du bouddhisme dans les pays du Gange.

La *Varâṇasî* est une petite rivière qui débouche dans le Gange, immédiatement au-dessous de Bénarès ; le nom classique a pris dans l'usage vulgaire la forme *Barna*. Quelques Pourâṇas, et beaucoup d'auteurs modernes, ont dit et répété que la ville de *Vârâṇâsî* (anciennement appelée *Kâçî*) avait pris son nom de deux ruisseaux qui viennent y déboucher dans le fleuve, l'un au nord (la *Varâṇâ*), l'autre au sud (l'*Asî*). Cette assertion ne paraît pas exacte. Il n'y a pas, sur nos cartes les plus détaillées, trace de cours d'eau au sud de la ville. Mais comme la Barna se forme de la réunion de deux ruisseaux à quelques lieues au-dessus de Bénarès, il serait très-possible que l'un de ces ruisseaux se fût nommé *Asî*, et qu'après sa réunion à la Varâṇâ, la petite rivière eût pris le nom composé de *Varâṇasî*, qu'elle aurait communiqué à la ville.

Après avoir visité les établissements religieux des environs de Vârâṇâsî, Hiouen-thsang fait 300 li vers l'est en

[1] Les notes du major Kittoe sur ses fouilles de Sârnâth n'ont pas été publiées. On peut voir à ce sujet une communication de M. E. Thomas, qui a repris, en 1853, la suite des excavations commencées par le major Kittoe (*Journ. of the As. Soc. of Beng.* vol. XXIII, 1854, p. 469).

suivant le cours du Gange, et arrive à un royaume désigné sous le nom de *Tchen-tchou-koue*. Par une exception unique dans la relation, l'orthographe indienne du nom n'est pas figurée en caractères phonétiques. Les trois caractères chinois signifient *Royaume du maître des combats;* on trouve aussi *Royaume du roi des combats*. Ce serait en sanscrit, dans le premier cas, *Youddhapatipoura*, et dans le second, *Youddharâdjapoura;* mais aucune ville de ce nom n'est mentionnée dans nos sources sanscrites. La distance indiquée depuis Bénarès nous porte à Ghazipour, sur la rive gauche du fleuve. La place est certainement ancienne, quoiqu'on ne la voie figurer dans aucun document indien antérieur à la conquête musulmane, et que son nom actuel, dont nous ignorons l'origine, représente peut-être une forme sanscrite, *Kâçîpoura*[1].

Ce qui suit dans l'itinéraire présente quelques incertitudes de rédaction, et nous serions disposé à y soupçonner quelque lacune; néanmoins l'ensemble ne laisse pas de doutes, parce que les deux stations principales qui s'y trouvent mentionnées sont d'une identification certaine. De la capitale du royaume de *Tchen-tchou* (Youddhapati), Hiouen-thsang fait 200 li à l'est (environ 15 lieues) jusqu'à un couvent appelé *A-pi-to-kie-la-na-seng-kia-lan* (en sanscrit *Aviddhakarṇa Sañghârâma*), littéralement le Couvent de ceux qui n'ont pas les oreilles percées. Cette indication, si la distance est exacte,

[1] Cette partie du Kôçala fut occupée originairement par une population aborigène, dont le nom de *Kaçî* a eu, depuis les plus anciens temps jusqu'à nos jours, une très-grande extension dans la région himalayenne, et diverses localités y ont gardé leur nom. (Lassen, *Ind. Alterth.* t. I, p. 599, et Beil. p. XXIX et suiv.) On sait que Vârâṇâsî (Bénarès) se nommait primitivement *Kâçî;* la relation même de notre voyageur nous a fait connaître une autre ville du même nom, plus au nord dans l'intérieur du pays. (Ci-dessus, p. 104.)

nous porterait aux environs du confluent de la Sardjou (Sarayoû) dans le Gange. De là, poursuit le texte, le Maître fit environ 100 li, et, après avoir passé le Gange, il arriva à la ville brâhmanique de *Mo-ho-so-lo*. Il est impossible de ne pas reconnaître cette ville dans une localité dont le village actuel de *Masar* marque le site, à 2 lieues au sud-ouest d'Arah, au-dessus du confluent du Gange et de la Çôṇa. Ce lieu a été signalé par M. Francis Buchanan, dans son exploration archéologique du district de Chahabad, comme très-remarquable par des ruines de constructions religieuses qui portent le cachet d'une grande antiquité [1]. L'ancien nom sanscrit a dû être *Mahâsâra;* c'est à cette forme que se ramène la transcription chinoise. Mais la distance depuis le confluent de la Sarayoû est de 14 à 15 lieues, c'est-à-dire de 200 li précisément, au lieu de 100 li que porte le texte. La distance marquée pour la station suivante, de *Mo-ho-so-lo* (Mahâsâra) à *Feï-che-li* (Vaïçâlî), est également trop faible. Elle est indiquée de 140 à 150 li au nord-ouest en repassant le Gange. Cette direction est exacte, ainsi que le passage du fleuve; mais la distance depuis Masar jusqu'au site de Vaïçâlî est de 18 lieues environ ou 245 li, au lieu de 145 li indiqués.

Quant à l'emplacement de *Vaïçâlî*, il ne saurait y avoir aucun doute. Les nombreuses indications qui se tirent des livres bouddhiques concourent toutes à la placer au nord du Gange, à une faible distance de la rive gauche ou orientale de la Gandakî, et la suite de l'itinéraire de notre voyageur, se rendant de cette ville au Magadha, marque à peu près 130 li en trois stations entre Vaïçâlî et le Gange [2]. 130 li

[1] Dans l'*Eastern India* de M. Montg. Martin, I, p. 413.

[2] De Vaïçâlî à un grand *Stoûpa* situé au sud-est de la ville, marquant l'en-

répondent à un peu moins de 10 lieues; cette distance (9 lieues et demie) est précisément celle que l'on compte depuis le fleuve, en remontant la rive orientale de la Gandakî, jusqu'à un ancien site où des ruines étendues révèlent l'existence d'une grande cité. Ce site, qui a été décrit il y a vingt ans [1], est voisin de la petite ville de Bakhra, et un village contigu semble garder dans son nom de *Bassar* la trace de la dénomination ancienne [2]. Bassar conservait encore au XVI[e] siècle quelque chose de son ancienne importance, puisque dans l'*Ayîn-Akberi* [3] elle figure comme la capitale du district actuel de Bakhra. Ce point est un de ceux dont l'identification est maintenant hors de discussion. *Çvêtapoura*, à 30 li du confluent de la Gandakî et du Gange (un peu plus de 2 lieues), serait conséquemment à 1 lieue au nord de la ville actuelle de Hadjipour [4].

Le royaume dont *Vaïçâlî* était la capitale avait, selon notre voyageur, un pourtour de 5,000 li; mais il y a, en général, peu de fond à faire sur ces sortes de mesures du cir-

droit où s'était tenue une grande assemblée de sages, cent dix ans après le *Nirvâṇa* (en l'année 433 av. J. C.), de 14 à 15 li; de ce *Stoûpa* à la ville de *Chi-fei-to-pou-lo* (Çvêtapoura?) où il y avait un grand couvent, 80 à 90 li; de Çvêtapoura au Gange, 30 li. Hoeï-li (p. 136) marque en nombre rond 100 li de Vaïçâlî à Çvêtapoura. Fa-hian marque 4 yôdjanas (16 kôs) de Vaïçâlî au Gange (*Foe-koue-ki*, p. 250).

[1] J. Stephenson, *Excursion to the ruins and site of an ancient city near Bakhra*, dans le *Journal of the As. Soc. of Bengal*, vol. IV, 1835, p. 128.

[2] *Bassar*, pour *Bassal* ou *Vassal*.

[3] T. II, p. 198, édit. de Londres, in-8°.

[4] Fa-hian (*Foe-koue-ki*, p. 252) désigne la partie du Gange où débouche la Gandakî, sous le nom de *Réunion des cinq rivières*. Le sanscrit était peut-être *Puñtchanada*. Cette partie du cours du fleuve présente en effet un remarquable agroupement d'affluents considérables : au nord, la Gandakî, au sud, la Çôṇa, divisées l'une et l'autre en plusieurs bras, dont l'ensemble, avec le cours même du fleuve, pouvait bien justifier l'appellation de *Cinq rivières*.

euit de chaque état que donne Hiouen-thsang. Ce sont des indications qui, de leur nature, ne pouvaient être que fort incertaines, et dont le chiffre est presque toujours exagéré. Le royaume de Vaïçâlî était formé, selon toute apparence, de ce que l'ancienne géographie sanscrite connaît sous le nom de *Mithilâ*, et la géographie plus moderne sous celui de *Tirhout*, c'est-à-dire, à prendre ce nom dans sa plus grande extension, le pays compris entre la Gandakî, la Kouçikî, les montagnes du Népâl et le Gange, région dont le périple ne présente qu'un développement de deux cents et quelques lieues, ou environ 3,000 li. Vaïçâlî, à l'époque où Hiouen-thsang la visita, n'était plus qu'un monceau de ruines, dont l'enceinte, encore reconnaissable aux anciennes fondations, n'avait pas moins de 60 à 70 li d'étendue (5 lieues). Cette ruine complète avait dû s'accomplir dans l'intervalle qui sépare la visite de Fa-hian de celle de Hiouen-thsang; car le premier parle de Vaïçâlî comme d'une place encore florissante.

Hoeï-li, l'historien de Hiouen-thsang, nous conduit immédiatement du pays de Vaïçâlî dans le Magadha, dont le voyageur, à Çvêtapoura, ne se trouvait plus guère séparé que par la largeur du Gange. Il est, en effet, plus que probable que ce fut là l'itinéraire. Néanmoins, on trouve dans le *Si-yu-ki*, entre la description du royaume de Vaïçâlî et l'entrée dans le Magadha, la mention de deux autres pays, celui des *Vridjis* et le *Népâl*, dont il est parlé comme ayant été visités personnellement par le voyageur. Si Hiouen thsang a fait cette excursion, ce qui après tout est possible, elle a dû avoir lieu dans le temps où il se trouvait au pays de Vaïçâlî, et avant que de cette ville il redescendît vers le Gange.

La capitale du royaume de *Vridji* (dans la transcription

chinoise le nom est écrit *Fo-li-chi*) était à 500 li (37 lieues) de Vaïçâlî, vers le nord-est. Ce royaume pouvait avoir 4,000 li de tour; il était allongé de l'est à l'ouest et resserré du sud au nord. La capitale s'appelait *Tche-thou-na;* elle était en partie ruinée. Le pays était arrosé par un grand fleuve.

Les *Vridjis* sont mentionnés fréquemment dans les livres bouddhiques, où leur nom est écrit *Vaddji*, qui est la forme palie du mot[1]. Au temps du Bouddha, c'est-à-dire au milieu du VIe siècle avant notre ère, ils étaient maîtres de tout le pays de Vaïçâlî jusqu'au Gange, et le roi de Magadha fut obligé d'élever un fort sur la rive droite du fleuve, dans le village de *Pâṭali* (qui devint plus tard la célèbre cité de *Pâṭalipoutra*, la *Palibothra* des Grecs), pour se défendre de leurs attaques[2]. Dans une légende bouddhique rapportée par M. Burnouf[3], on trouve ces mots: « Elle est belle, ô Ananda, la ville de Vaïçâlî, la terre des *Vridjis!* » On ne nous apprend rien sur leur origine et sur leur histoire antérieure; ce qui résulte seulement de nos données, c'est que les *Vaddjis* étaient une tribu puissante qui dominait sur la contrée comprise entre le Gange et les montagnes, à l'orient de la Gandaki. Ce pays est celui qui, dans les sources anciennes de la géographie brâhmanique, est connu sous le double nom de *Vidêha* et de *Mithilâ*[4], et qui plus tard a pris celui de *Tira-*

[1] Burnouf, *Introd. à l'hist. du Buddh.* p. 57; Turnour, *Examination of the Pali Buddh. Annals*, dans le *Journ. of the As. Soc. of Beng.* t. VII, 1838, p. 922.

[2] Turnour, *l. c.* p. 998.

[3] *Introd. à l'hist. du Buddh.* p. 74. On peut comparer un passage de M. Lassen dans ses *Indische Alterthumskunde*, t. II, p. 80.

[4] La synonymie, outre qu'elle résulte d'une foule de passages des grands Poëmes, est positivement indiquée dans le Lexique d'Hêmatchandra (IV, 41). Sur le nom de *Mithilâ*, on peut voir nos remarques précédentes, ci-dessus, p. 95.

bhoukti, dont l'usage vulgaire a fait *Tirahout* ou *Tirhout*[1]. On voit aussi que les *Vaddjis* comptaient un certain nombre de chefs formant une sorte de fédération[2]. Du reste, quoique *Vaddji* soit souvent pris pour le territoire même de Vaïçâlî, sans doute parce que cette ville leur avait été soumise, il en est cependant parlé plus souvent encore comme de deux choses distinctes et séparées[3]; de même que plus anciennement les légendes héroïques du *Mahâbhârata* et du *Râmâyana* mentionnent simultanément le royaume de Vaïçâlî et celui de Vidêha, dont Mithilâ était la capitale. Si l'on veut bien faire attention que la contrée dont il s'agit peut représenter, en étendue, une superficie égale à six de nos départements, on comprendra que, sans avoir pu former deux états bien puissants, les royaumes de Vidêha et de Vaïçâlî, de même que plus tard ceux de Vaïçâlî et de Vaddji, représentaient deux principautés encore assez respectables, et telles que de tout temps l'Inde en a compté un si grand nombre.

La notice de Hiouen-thsang prouve qu'au milieu du VIIe siècle les *Vaddji* avaient été refoulés loin de Vaïçâlî dans la zone septentrionale du Mithilâ, sur les confins de la mon-

[1] Un dictionnaire sanscrit que cite M. Lassen, le *Trikândaçêcha* (Lassen, *Ind. Alterth.* t. I, p. 138, n.), donne comme synonymes les trois noms géographiques de *Vidêha*, *Nitchavi* et *Tirabhoukti*. *Nitchavi* est ici une altération du nom des Litchhavi, la tribu kchatriyâ qui dominait à Vaïçâlî au temps de Çâkyamouni, et à laquelle appartenait la famille de Çâkya, dont le réformateur bouddhique est issu. Le *Liñga-Pourâṇa*, allégué par M. Wilson (*Vishnu Pur.* p. 422), identifie aussi le Tirabout avec Vidêha. Au reste, cette identité de l'antique contrée de Mithilâ ou Vidêha avec le Tirhout actuel est une notion encore vivante dans le pays, ainsi que nous l'apprend le savant explorateur des basses provinces gangétiques, M. Francis Hamilton (dans l'*East. India* de M. Montg. Martin, t. III, p. 36).

[2] Turnour, dans le *Journ. of the Asiat. Soc. of Beng.* t. VII, 1838, p. 994.

[3] *Idem*, *l. c.* p. 929; *Mahavanso*, trad. par le même, c. IV, p. 15, etc.

tagne. Ils y occupaient alors la bande de pays boisé connue aujourd'hui sous le nom de *Makvâni*. Deux choses établissent cette identification, le nom de la capitale des Vaddjis et la distance indiquée depuis Vaïçâlî. Cette distance, nous l'avons vu, est de 500 li, qui répondent à 37 lieues; la direction est au nord-est. Ce chiffre, réduit d'un sixième selon la proportion ordinaire dans un pays médiocrement accidenté, pour le reporter à la carte, revient à 31 lieues environ; et à 31 lieues précisément vers le nord-est du site de Vaïçâlî, le compas vient tomber à *Djanekpour*, village auquel se rattachent d'antiques souvenirs traditionnels comme l'ancienne capitale du pays, et qui est encore pour les Hindous du Tirhout un but de pèlerinage très-fréquenté[1]. *Djanaka*, dans les livres sanscrits, est le chef de l'antique dynastie des rois de Vidêha[2], et leur capitale reçut d'eux leur nom, *Djanakapoura*. Quoique la fin du nom soit altérée et mutilée dans la transcription chinoise, *Tche-chou-na* ou *Tchen-chou-na*, les traces de la dénomination indigène s'y peuvent encore reconnaître. Plusieurs rivières qui descendent des montagnes pour aller se réunir au Gange traversent le pays. La plus considérable est la Bagmatti (la *Bhagavatî* des sources

[1] Fr. Buchanan Hamilton, *Account of the Kingdom of Nepal*, p. 45 et 161. M. Francis Hamilton est le voyageur qui fut chargé plus tard (sous le nom de Francis Buchanan, qu'il portait encore) de l'exploration d'une partie du Béhar et du Bengale, exploration dont les rapports, longtemps enfouis dans les archives de la Compagnie des Indes, ont fourni, en 1838, à M. Montgomery Martin la matière exclusive des trois gros volumes qu'il a publiés (sans y mettre le nom de M. Buchanan) sous le titre de *History, antiquities, topography, and statistics of Eastern India*. — Le P. Tieffenthaler, dans sa *Description de l'Hindoustan* (t. I, p. 421), avait déjà mentionné *Djanakpour* comme un lieu fameux dans cette partie de l'Inde.

[2] Lassen, *Ind. Alterth.* t. I, Beil. p. XIII; Weber, dans les *Indische Studien*, t. I, p. 172.

sanscrites); c'est sûrement le grand fleuve dont parle Hiouen-thsang dans sa notice. Hiouen-thsang ajoute que pour aller du pays des Vridjis au Népâl on avait à parcourir une distance de 1,500 li au nord-ouest, à travers des montagnes. Il n'est pas douteux que la dénomination de *Népâla* ne se doive appliquer ici à la vallée de Khatmandou, qui est le Népâl proprement dit et le siége de la culture intellectuelle de la région himalayenne. Khatmandou est, en effet, au nord-ouest du pays des Vridjis; seulement la distance de 1,500 li (110 lieues) paraît trop considérable, bien que dans des pays de montagnes, tels que celui-ci, les intervalles mesurés sur la carte s'augmentent sur le terrain dans une proportion très-forte.

Une dernière remarque. Hiouen-thsang dit que, parmi les Indiens du nord, les Vridjis étaient aussi connus sous le nom de *San-fa-chi*. Les règles de transcription de M. Stanislas Julien ramènent ce groupe au sanscrit *Samvadji*. Nous ne trouvons ce mot ni dans les sources sanscrites ni dans les livres bouddhiques; mais quand on se rappelle cette particularité notée dans les chroniques, que les Vaddjis obéissaient à un certain nombre de petits chefs réunis en une sorte de confédération[1], on est tenté de voir dans la dénomination mentionnée par le voyageur l'expression de ce fait, *sam* en sanscrit, de même que le *σύν* des Grecs, exprimant la réunion de plusieurs choses en une. *Samvadji* serait la *Confédération* des Vridjis ou Vaddjis. Nous rappellerons à ce sujet, au moins comme une coïncidence assez curieuse, que, dès une haute antiquité, les rois du Prâtchya en général (c'est-à-dire des provinces *orientales* de l'Inde gangétique),

[1] Turnour, dans un passage déjà cité de son *Examen des chroniques bouddhiques* (*Journal of the As. Soc. of Beng.* t. VII, 1838, p. 994).

et en particulier ceux de Vidêha, ont porté le titre honorifique de *Samrâdj*, qui équivalait presque à celui de *roi des rois* [1].

§ 7. — Le Magadha [2].

Le royaume de Magadha, où le voyageur nous fait maintenant pénétrer, forme une division très-importante de la relation de Hiouen-thsang. Cette terre où s'était élevé, douze siècles peut-être avant l'ère chrétienne, un des premiers royaumes âriens du bassin du Gange, et qui joue un rôle éminent dans les traditions héroïques de la grande épopée hindoue, dut au bouddhisme une nouvelle consécration, et elle en a gardé une célébrité historique plus grande encore et plus générale. Le *Magadha* est la terre sainte des bouddhistes. C'est là que leur prophète, le Bouddha Çâkyamouni, s'éleva par la méditation et les austérités au degré de sainteté qui fait participer la nature humaine à la sagesse divine; c'est là qu'il commença ses prédications et forma ses premiers disciples; ce fut là qu'après sa mort eurent lieu plusieurs assemblées solennelles, où furent débattus et mis par écrit les dogmes et l'Évangile de la loi nouvelle. Aussi tout le pays s'était-il couvert, dès les premiers siècles de la réforme bouddhique, d'un nombre infini de monuments religieux, et il s'y était élevé une multitude de couvents (*Vihâras*), où se pressaient les religieux voués à la vie ascétique. Ces maisons de retraite y étaient si nombreuses, que

[1] Extrait de l'*Aîtarêya-Brâhmana*, donné par Colebrooke dans son *Essai sur les Védas* (*Asiatic Res.* t. VIII, p. 409, édit. de Londres, in-4°). On peut voir sur ce titre Lassen, *Ind. Alterth.* t. I, p. 809, et Weber, *Ind. Stud.* t. I, p. 172.

[2] Les détails très-circonstanciés de cette partie de la relation ont nécessité, pour le tracé de l'itinéraire, une carte supplémentaire à une échelle beaucoup plus grande que celle de la carte générale.

le Magadha en reçut, selon toute apparence, la dénomination de *Terre des Vihâras*, d'où s'est formé le nom vulgaire de *Béhar* qui lui est resté[1]. Un des objets principaux du voyage de Hiouen-thsang dans l'Inde, comme avant lui de celui de Fa-hian, était de visiter en détail cette terre consacrée; aussi en voit-il tous les lieux que signalaient des constructions religieuses et où se perpétuaient les traditions des origines bouddhiques. Ces traditions, bien altérées sans doute par le cours des siècles et plus encore par le retour de la prépondérance brâhmanique, n'y sont pas éteintes, même aujourd'hui; le Magadha continue encore d'être une contrée sainte entre toutes, où afflue chaque année une multitude de pèlerins[2]. De nos jours, ce pays a commencé à éveiller l'intérêt des explorateurs, et plusieurs anciens sites ont été reconnus et décrits[3]; mais un plus grand nombre encore

[1] *Béhar* et *Bahar* sont des corruptions musulmanes passées dans l'usage européen. Le véritable nom de la province et de sa ville capitale est *Vihar*, l'usage vulgaire supprimant dans la prononciation l'*a* final du sanscrit. (Fr. Buchanan, dans l'*Eastern India* de Montg. Martin, t. I, p. 89.)

[2] On n'y compte pas, au rapport de M. Francis Buchanan, moins de quatre-vingt-six lieux de pèlerinage. (*Eastern India* de Montg. Martin, t. I, p. 57.)

[3] Le Béhar méridional, c'est-à-dire l'ancien Magadha, a été étudié et décrit par M. Francis Buchanan (1810), que nous venons de citer dans la note précédente (voy. aussi la note de la p. 118); mais sa description, malheureusement abrégée en beaucoup d'endroits par l'éditeur de ses Rapports officiels (M. Montgomery Martin), laisse encore à désirer tant pour les détails géographiques que pour la partie archéologique. Sous ce dernier rapport, un officier de l'armée des Indes, le major Kittoe, a déjà comblé quelques lacunes dans plusieurs notices publiées par le *Journal de la Soc. Asiat. de Calc.* et plus anciennement (en 1820) le hasard avait fait retrouver le site le plus curieux peut-être de tout le Magadha, au moins par l'antiquité de ses légendes historiques, celui de Ghirivradja, cette antique résidence des premiers rois du pays dont la tradition épique nous ait transmis le souvenir. Mais, au total, il reste encore beaucoup à faire dans ce champ si riche en vieux monuments et en vieilles traditions. Une bonne carte topographique est aussi un *desideratum* que nous avons vive-

reste à reconnaître et à décrire. Ici, comme pour le reste de l'Inde, l'étude sérieuse du pays et de ses monuments commence à peine, de même que celle de ses populations et de son passé historique. La publication des documents anciens, tels que la relation de notre pèlerin bouddhiste, fera beaucoup pour les progrès de cette étude, en provoquant et en dirigeant tout à la fois les investigations locales.

La première ville que voit Hiouen-thsang, après avoir passé le fleuve, est *Pâṭalipoutra* (*Po-to-li-tseu-tch'ing*). Cette ville est la moins ancienne de toutes les métropoles de l'Inde gangétique; mais elle est pour nous la plus célèbre, à cause de l'illustration que lui a donnée la relation de Mégasthène. La ville était située sur la rive droite ou méridionale du Gange, vis-à-vis du débouché de la Gandakî et au confluent même de la *Çôṇa*, qui s'est déplacé depuis et s'est porté à 7 lieues plus à l'ouest[1]. *Pâṭalipoutra*, lorsque Fa-hian la visita deux cent trente et un ans avant Hiouen-

ment senti dans le cours de cette partie de notre travail. Dans beaucoup de cas, les indications du voyageur chinois auraient certainement suffi pour nous faire retrouver les sites qu'il mentionne, si nous avions eu pour point de comparaison une carte plus complète que celle du *Bengal Atlas*, du major Rennell, et la carte du Bengale et du Béhar de Tassin (Calcutta, 1841).

[1] C'est ce déplacement de l'embouchure de la Çôṇa qui a si longtemps jeté de l'incertitude sur la situation de l'ancienne *Palibothra*, dans l'embarras où l'on était d'accorder les indications précises de Mégasthène, témoin oculaire, avec l'état des lieux si différent aujourd'hui. Le major Rennell le premier signala les changements que cette partie de la vallée du Gange a éprouvés (*Memoir on a Map of Hindoostan*, p. 53, 1793), et ses informations furent confirmées plus tard (1810) par celles que M. Francis Buchanan recueillit sur les lieux (Montg. Martin, *Eastern India*, t. I, p. 11). On trouve à ce sujet des détails encore plus précis dans un Mémoire spécial de M. Ravenshaw, publié en 1845 et accompagné d'une esquisse où l'on voit tracé l'ancien cours de la Çôṇa (*Journal of the Asiat. Soc. of Bengal*, vol. XIV, 1845, p. 137). Il paraît que la formation du nouveau lit de la Çôṇa inférieure date de l'année 1379.

thsang, était encore en pleine prospérité; notre voyageur, lui, n'y trouva plus que des ruines. Un quartier d'un millier de maisons s'était seul maintenu sur la rive du fleuve, et composait alors toute la ville : l'emplacement de cette *petite ville*, ainsi que le voyageur la distingue, nous est sûrement indiqué par celui de la *Patna* actuelle, seul vestige de l'ancienne *Pâṭalipoutra*[1]. On pouvait encore reconnaître les restes des anciens remparts qui avaient, au rapport de Hiouen-thsang, 70 li de tour, c'est-à-dire plus de 5 de nos lieues ordinaires. Hiouen-thsang sait que le nom originaire de Pâṭalipoutra avait été *Kousoumapoura*, la ville des fleurs (*Keou-sou-mo-pou-lo*), notion confirmée par nos documents sanscrits, aussi bien que par les sources bouddhiques.

De Pâṭalipoutra, Hiouen-thsang se dirige vers *Gayâ*, lieu particulièrement sanctifié par le long séjour et les mortifications de Çâkyamouni. La ville existe toujours sous le même nom, et elle n'a pas cessé d'être un objet de profonde vénération pour les Hindous. Elle est à 22 lieues environ au sud de Patna (par la route directe), en inclinant un peu vers l'ouest. Hiouen-thsang compte, en six stations, 485 li (36 lieues), chiffre qui suppose des changements de direction et de grands détours dans la montagne. Le *Vihâra* de *Tilaçâkya* (*Ti-lo-chi-kia* dans la transcription chinoise), et celui de *Çîlabhadra* (*Chi-lo-po-to-lo*), deux des stations mentionnées par l'itinéraire entre Pâṭalipoutra et Gayâ[2], ont pu

[1] *Patna*, forme vulgaire du sanscrit *Pattana*, signifie simplement « la ville ».

[2] Voici le résumé de l'itinéraire :

De Pâṭalipoutra à un *Vihâra* ruiné, au sud-ouest	200 li.
De ce couvent au *Vihâra* de Tilaçâkya, au sud-ouest	100
A une grande montagne, au sud-ouest	90
Au couvent de Gounamati, au nord-ouest	30
Au couvent de Çîlabhadra, bâti sur une montagne, au sud-ouest	20
A la ville de Gayâ, après avoir passé la rivière de Nâirañdjanâ, au sud-ouest	40 à 50
Environ	485

laisser leurs noms aux villages de *Thélari* et de *Bhadéra*, situés à peu près aux points où conduisent les distances et les directions indiquées par rapport à Gayâ.

Une certaine confusion s'est introduite dans les notices relatives à cette dernière ville. On a voulu distinguer deux *Gayâ*, une *Gayâ* hindoue, qui serait la ville actuelle, sur la gauche de la Phalgou, et une *Gayâ* plus ancienne, dont il n'existerait plus que des ruines informes, plus haut dans la plaine; cette dernière serait la *Gayâ* des légendes bouddhiques et des inscriptions, et on la distinguerait de la précédente par la dénomination de *Bouddha-Gayâ*[1]. La vérité est qu'il n'y a jamais eu deux villes de Gayâ. La *Gayâ* actuelle, que les gens du pays appellent la *vieille ville* pour la distinguer d'un quartier nouveau construit par les soins d'un résident anglais[2], et que l'on nomme *Sahebgandj* (*Sahîbgrâma* « la ville du Lord »); la *Gayâ* actuelle, disons-nous, est bien la ville des vieilles légendes, celle que vit Çâkyamouni et que visitèrent Fa-hian et Hiouen-thsang. Elle est située sur une éminence rocheuse, à l'extrémité nord-est d'une montagne connue dans les légendes sous le nom de *Gayâçiras* ou *Gayâçircha* (aujourd'hui *Gayasir*), à une petite distance de la rive gauche ou occidentale de la Phalgou; Sahîbgrâma est au bas de cette éminence, entre la vieille *Gayâ* et la rivière. Les termes bien précis de la relation de Hiouen-thsang et de celle de Fa-hian, rapprochés de la description détaillée que l'on doit à M. Francis Buchanan, ne laissent aucune incertitude. A 6 li au sud-ouest de la ville de Gayâ (un peu moins d'une demi-lieue)

[1] Walter Hamilton, *Descr. of Hind.* t. I, p. 267, 1820; Klaproth, notes sur le *Foe-koue-ki*, p. 277.

[2] Francis Buchanan, dans l'*Eastern India*, t. I, p. 48 et suiv.

s'élevait le sommet de la montagne divine, que couronnait un *Stoûpa* construit par le roi Açôka. A 17 ou 18 li de la ville, dans la direction du sud-ouest (une lieue un quart), on arrivait au *Bôdhivrĭkcha*, ou Arbre de l'Intelligence, qu'entourait une enceinte de murailles dont la porte orientale faisait face à la rivière *Nâirañdjana*, à la distance de 2 à 3 li (environ dix minutes de marche). Un peu plus haut, la Nâirañdjanâ reçoit par sa droite ou à l'orient un autre torrent, la *Mahî* (*Mo-ho*) ou *Mahânada*, et les deux rivières réunies forment la *Phalgou*, qui passe sous la ville de Gayâ et continue de là son cours au nord vers le Gange. Le nom de la Phalgou n'est, du reste, prononcé ni par Hiouen-thsang, ni par Fa-hian; il semble que pour eux la rivière de Gayâ ait gardé le nom de *Nâirañdjanâ*[1]. Le lieu où s'élevait l'Arbre de l'Intelligence était une terre particulièrement sainte; c'était là que le Bouddha Çâkyamouni avait séjourné six ans au milieu des méditations et d'une austère pénitence; là aussi s'étaient accomplies la plupart des actions consacrées par la tradition, et dont un grand nombre de *Stoûpas* ou colonnes pyramidales ont marqué la place[2]. Aussi, selon les expressions de Hiouen-thsang, « on n'y voyait partout, sur une étendue d'un yôdjana, que des monuments sacrés. » C'est précisément cette masse de monuments de toute sorte, *Stoûpas*, temples, *Vihâras* ou couvents, saccagés par le zèle de la réaction brâhmanique ou ruinés depuis tant de siècles

[1] Dans les cartes anglaises, le cours supérieur de la Phalgou, au-dessus de Gayâ, porte encore le nom de *Niladjan*, ou *Niladjni*. La prononciation locale est *Niringtchya*. (Francis Buchanan, dans l'*East. India*, t. I, p. 14.)

[2] Cette partie de la *Vie du Bouddha* forme les chapitres XVII à XXV du *Lalitavistâra*, traduit en français, sur la version tibétaine, par M. Éd. Foucaux, p. 236 et suiv. Le chapitre XIX (p. 262 et suiv.) est en partie consacré au *Bôdhimaṇḍa*, ou Siége de l'Intelligence. (Voy. Burnouf, trad. du *Lotus*, p. 349.)

par l'action destructive des éléments, qui a couvert la plaine, à la distance de 2 à 3 lieues au sud de Gayâ, de ces monceaux de débris informes qu'on a désignés sous le nom de *Gayâ de Bouddha* ou *Gayâ des Bouddhistes*, *Bouddha-Gayâ*. Au reste, cette dénomination de *Bouddha-Gayâ*, si elle n'appartient pas aux temps où la religion de Çâkyamouni florissait dans le Magadha, remonte cependant encore assez haut, puisqu'on la trouve dans une inscription du xe siècle copiée dans ces ruines, en 1785, par Wilmot, et traduite par M. Wilkins[1]. L'Arbre de l'Intelligence existe toujours, pour la plus grande sanctification des fidèles[2], ainsi que l'empreinte du pied de Bouddha mentionnée par les voyageurs chinois; seulement cette empreinte est aujourd'hui attribuée au dieu Vichṇou, dont le Bouddha Çâkyamouni, selon la doctrine brâhmanique, n'aurait été qu'une incarnation[3]. Dans ce pays de ferveur religieuse, c'est ainsi que les croyances se succèdent et s'absorbent, plutôt qu'elles ne se détruisent.

Au bord oriental de la *Mahânada* et de la *Phalgou*, à

[1] *Asiat. Res.* t. I, p. 286, édit. de Londres, in-4°. M. Fr. Buchanan a des doutes sur l'authenticité de l'inscription (*Eastern India*, t. I, p. 70); cette incertitude même confirme d'autant plus l'origine relativement moderne du nom de *Bouddha-Gayâ* appliqué à ce site.

[2] Francis Buchanan dans l'*Eastern India*, t. I, p. 75. Une inscription bouddhique a été copiée, près de l'arbre sacré, en 1833, et publiée dans le troisième volume du *Journal de la Société Asiatique de Calcutta*, p. 214. Cette inscription avait été d'abord rapportée au commencement du xive siècle de notre ère, et Klaproth, qui a donné, dans ses notes sur Fa-hian (p. 278), une version française de l'inscription, avait adopté cette date; mais une traduction plus exacte, publiée par le colonel Burney dans le vingtième volume des *Asiatic Researches*, a fait voir qu'elle est en réalité de deux siècles plus ancienne (de l'année 1106).

[3] On nomme actuellement cette empreinte *Vichṇoupada*. (*Eastern India*, t. I, p. 57 et suiv. et p. 65.)

l'opposite de la ville de Gayâ et de son territoire consacré, commence une chaîne de montagnes granitiques qui s'étend dans la direction du nord-est en un arc de 13 à 14 lieues de développement[1]. Cette chaîne, ou plutôt ce groupe de montagnes, forme comme le noyau du Magadha, dont il occupe le centre. Des pics élancés le couronnent, de sombres vallées en occupent les mystérieuses profondeurs, et sur leurs pentes ombragées de forêts épaisses la nature déploie tour à tour les sites les plus grandioses ou les aspects les plus sauvages. De tels lieux sont tout à la fois une défense et une retraite. Aussi les plus anciens rois du pays y avaient-ils établi leur capitale au fond d'une vallée presque inaccessible, et les grottes s'étaient peuplées de pieux solitaires. Çâkyamouni, pendant son séjour dans le Magadha, avait porté ici ses prédications; après sa mort, il s'y était élevé de nombreux *Vihâras*. Hiouen-thsang ne pouvait manquer de les visiter. Il est difficile d'identifier les détails de sa route, tels que les donne le *Si-yu-ki*, à cause du défaut d'une bonne carte topographique de cette partie du Béhar; quelques points, cependant, se peuvent reconnaître et fixent d'autant mieux la direction générale de l'itinéraire[2].

Il est aisé de voir que cette partie de l'itinéraire longe ou

[1] Fr. Buchanan, *l. c.* p. 251.

[2] Ainsi que nous l'avons fait pour la route de Pâṭalipoutra à Gayâ, nous allons transcrire ici la route de Gayâ à Râdjagrĭha, avec les directions et les distances, telles que les donne la relation originale:

A l'est (plus exactement sud-est) de l'Arbre de l'Intelligence, on passe la rivière Nâirañdjanâ.

Plus loin, à l'est, on passe la rivière *Mo-ho* (Mahî ou Mahânada).

On entre dans une grande forêt, et après une centaine de li à travers des déserts, on arrive à la montagne *Kiu-kiu-to-po-to-chan* (Koukkouṭapadaghiri, ou la Montagne du pied du Coq), qu'on appelle aussi *Keou-lou-po-to-chan* (Gouroupadaghiri), la Montagne du pied du Gourou.

sillonne la chaîne de montagnes dont nous avons donné tout à l'heure une idée générale. Du point de départ au point d'arrivée, c'est-à-dire de Gayâ au site de Kouçâgâra, la direction générale est au nord-est. Les chiffres partiels de la route donnent au total environ 300 li (22 lieues); mesurée au compas sur la carte, la ligne est de 16 lieues, différence qui est bien en rapport avec la nature montagneuse du pays. Des différentes localités mentionnées, les seules qui aient été vues de nos jours par des Européens, et que nous puissions identifier d'une manière certaine, sont celles qui avoisinent la ville même que la relation nomme *Kouçâgâra*. Ce nom n'est pas connu dans nos sources sanscrites[1]; dans celles-ci la place est mentionnée sous deux autres noms, *Ghirivradja* et *Râdjagrĭha*. La première de ces deux appellations, qui se trouve déjà dans le *Râmâyana* et dans les *itihasas* du *Mahâbhârata*, remonte à une haute antiquité; la seconde est une dénomination postérieure. Hiouen-

De là à la montagne *Fo-to-fa-na-çhan* (Bouddhavanaghiri), la Montagne de la forêt du Bouddha, vers le nord-est, 100 li.

De là à la forêt *I-se-tchi-lin* (Yachṭivana), où il y a un *Stoûpa* bâti par le roi Açôka, vers l'est, 30 li. A une dizaine de li au sud-ouest de la forêt, au midi d'une grande montagne, il y a deux sources d'eau chaude.

De Yachṭivana à une grande montagne au sud-est, 6 à 7 li. A 3 ou 4 li, au nord de cette montagne, il y a une autre montagne isolée. C'était là que le Rĭchi Vyâsa vivait jadis dans la retraite. A 4 ou 5 li au nord-est de la montagne de Vyâsa, il y a une autre petite montagne, également isolée, dans les flancs de laquelle on a creusé des chambres où mille hommes pourraient se tenir assis. A l'angle sud-ouest de cette montagne creusée, il y a une autre montagne, également percée de grottes, que les Indiens appellent le *palais des Asouras*.

Du milieu de la grande montagne située au sud de la montagne de Vyâsa, à la ville de Kouçâgâra, vers l'est, 60 li.

[1] Dans la légende épique de l'origine de Ghirivradja, Vasou, fondateur de la ville et du royaume de Magadha, était fils de Kouça. (*Râmâyana*, I, 34 et suiv. Schleg. Cf. Lassen, *Ind. Alterth.* t. I, p. 604.)

thsang sait que, dès les plus anciens temps, Kouçâgâra avait été la résidence des rois du Magadha; lorsqu'il la vit elle était entièrement ruinée, et les ruines couvraient une étendue considérable. Fa-hian, deux siècles et demi auparavant, en parle aussi comme d'une place déserte et inhabitée [1].

Ce dernier voyageur indique bien la situation de l'ancienne *Râdjagrĭha* « au milieu de cinq montagnes ». Dans les livres sanscrits, les cinq montagnes de Ghirivradja sont souvent mentionnées comme une localité célèbre dans les vieilles légendes [2]. Ce site, non moins remarquable par sa disposition naturelle que par ses légendes héroïques ou religieuses et par ses souvenirs historiques, n'est pas resté inconnu aux explorateurs modernes. Le P. Tieffenthaler le signalait déjà, au milieu du dernier siècle (1765), dans sa Description de l'Hindoustan [3]; en 1820, il a été vu et décrit par un djaïna au service du colonel Mackenzie. La notice

[1] *Foe-koue-ki*, p. 262 et suiv.

[2] Dans le *Mahâbhârata*, les cinq montagnes de Ghirivradja sont nommées *Vaïhâra*, *Varâha*, *Vrichabha*, *Richighiri* et *Tchaïtyaka*. (Voy. Lassen, *Ind. Alterth.* t. II, p. 79.) Dans les sources bouddhiques, ces noms ne présentent pas seulement une certaine modification de forme par suite de leur transcription palie; deux d'entre eux sont tout à fait différents. M. Turnour les donne ainsi dans son *Examen des Annales bouddhiques* (*Journal of the As. Soc. of Bengal*, t. II, p. 927) : *Jighili*, *Vibhâro*, *Vêpoutto*, *Pandavo* et *Ghedjhakato*. Ce dernier nom est manifestement le Grĭdhrakoûṭa, dont il sera question tout à l'heure. Le Pandâva, où le Bouddha Çâkyamouni avait choisi sa retraite, est toujours nommé, dans le *Lalitavistâra*, le *roi des Monts* (*Lalitav.* p. 228, 229, 230). Voyez, sur la carte, l'esquisse topographique que nous avons tracée de cette vallée fameuse et de sa ceinture de montagnes, d'après les indications combinées des sources anciennes et des explorateurs contemporains.

[3] T. I, p. 437 : « Radjghir est à 6 milles sud de Béhar, à 3 (milles) sud-ouest de Pavapour. Ici s'élèvent cinq montagnes, sur lesquelles on voit des monuments des Saraugues (Bouddhistes), parce que Mahabir (Çâkyamouni) mena sur ces montagnes une vie austère. »

que cet indigène en a donnée est curieuse; nous en citons seulement un passage : « Marchant au milieu des montagnes de Râdjghiri, y est-il dit, j'arrivai à une place découverte, semée de ruines dans une étendue d'environ 4 milles du sud au nord et de 2 milles de l'est à l'ouest. Aux quatre points cardinaux de cette ville ruinée sont quatre collines : à l'orient, le mont *Oudayatchala*, au sud *Manikyaghiri*, à l'ouest *Souvarṇaghiri*, au nord *Vipoulaghiri*. Ce fut au milieu de ces quatre collines que Srénika Mahârâdja [1] fonda sa capitale, à laquelle il donna le nom de *Râdjagrĭha* ou *Ghiripoura* (Ghirivradja), nom qui s'est modifié par la suite en *Râdjghiri*. » Vingt-six ans plus tard, le major Kittoe a exploré de nouveau ces localités et en a tracé un relevé topographique qui aide beaucoup à se reconnaître dans les descriptions antérieures [2]; selon sa notice, les cinq sommets les plus apparents du pourtour de la vallée sont actuellement désignés sous les noms de *Ratnaghiri*, *Biplaghiri*, *Baïbharghiri*, *Sonaghiri* et *Oudayaghiri* [3]. Nous n'avons pas besoin de faire remarquer dans ces cinq noms ceux qui se rapportent aux dénominations antérieures et ceux qui en diffèrent. Les ruines de l'antique Râdjagrĭha occupent le centre de la vallée; elles sont connues dans le pays sous le nom de *Hansataour* [4].

Hiouen-thsang mentionne dans la vallée de *Kouçâgâra*, aux alentours mêmes de la ville, plusieurs *Stoûpas* élevés

[1] Vimbisâra.

[2] *Journal of the Asiat. Soc. of Beng.* vol. XVI, 1847, p. 958 et suiv. Il est singulier que M. Francis Buchanan, dans son exploration de l'ancien Magadha, n'ait pas eu connaissance de la vallée de Ghirivradja, quoiqu'il ait parlé des montagnes qui la couvrent au nord. (*Eastern India*, t. I, p. 78 et 259.)

[3] Kittoe, *l. c.* p. 958.

[4] C'est du moins ainsi que le nom se lit dans la *Notice* du major Kittoe.

en mémoire des différents faits de la vie du Bouddha; puis il visite successivement les points les plus remarquables de la vallée. Il mentionne le mont *Gridhrakoûṭa*, ou le Pic du Vautour (*Ki-li-to-lo-kiu-to*), à 14 ou 15 li au nord-est de la ville, ce qui est exact[1]; le mont Vipoula (*Pi-pou-lo*) vers le nord-ouest[2], où il y avait autrefois cinq cents sources d'eau chaude, dont il ne reste plus que quelques dizaines, circonstance confirmée par les explorateurs contemporains[3].

La nouvelle *Râdjagriha*, fondée par le roi Vimbisâra, prédécesseur d'Adjâtaçatrou contemporain du Bouddha Çâkyamouni (la fondation date conséquemment de six cents ans environ avant J. C.), était située dans la plaine, à l'issue même du défilé qui donne accès de ce côté à la vallée des Cinq Montagnes. Au temps de Hiouen-thsang, la ville était habitée par des Brâhmanes, auxquels, selon la tradition locale, Açôka en avait fait don[4]. Aujourd'hui ce n'est plus qu'un village, qui a gardé le nom de *Radjghir*, à une quinzaine de milles anglais au sud-ouest de la ville de Béhar; mais les ruines considérables qu'on y voit encore, et surtout les vestiges de l'ancienne enceinte qu'on y peut

[1] Voyez, sur la carte, le plan particulier de la vallée de Ghirivradja. Fabian (p. 269), écrit *Khi-tché*, et il dit que ces pics sont les plus élevés des cinq montagnes.

[2] A l'ouest de la porte boréale de la ville, dit le texte. Suivant l'esquisse du major Kittoe, qui a servi de base à la nôtre, la direction du Vipoula, par rapport au site ruiné de l'ancienne ville, est nord-nord-ouest.

[3] M. Francis Buchanan (dans l'*Eastern India*, t. I, p. 257) donne des détails circonstanciés sur les sources chaudes du mont Vipoula. Il y a des sources thermales en d'autres endroits de la montagne, notamment au pied du Vaïbhara. Ces dernières sont connues sous le nom de *Tapoban*. (*East. Ind.* t. I, p. 78 et 253; cf. *Journal of the As. Soc. of Beng.* t. III, p. 366.)

[4] Açôka, selon les Tables de M. Lassen, occupa le trône du Magadha depuis 263 avant notre ère, jusqu'en 226. Le règne d'Açôka est une époque de splendeur dans l'histoire du bouddhisme de l'Inde.

suivre, et que M. Francis Buchanan a décrits[1], annoncent assez l'importance passée de cette capitale du Magadha.

En partant de Râdjagrïha, Hiouen-thsang fait une trentaine de li au nord et arrive au couvent de *Na-lan-to* (Nâlanda Vihâra). Six anciens rois du Magadha avaient bâti successivement en ce lieu six maisons religieuses, et ces six couvents, réunis plus tard dans une enceinte commune, avaient formé ce vaste et magnifique *Vihâra* de Nâlanda, où résidaient en tout temps dix mille religieux. L'Inde n'en possédait pas de plus riche ni de plus célèbre. Fa-hian, qui avait aussi visité Nâlanda (dont il écrit le nom *Na-lo*), le met à 1 yôdjana (4 kôs) à l'est de la nouvelle Râdjagrïha[2].

Des ruines très-considérables, que l'on trouve à 7 milles (anglais) au nord de Radjghir, nous paraissent indubitablement indiquer le site de *Nâlanda*. Sept grandes cours quadrangulaires qui s'y reconnaissent encore marquent sûrement l'emplacement des édifices particuliers que l'on avait réunis dans une enceinte commune[3]. Ces ruines sont contiguës à un village dont le nom même de *Baragong*[4], qui représente le sanscrit *Vihâragrâma*, indique, en effet, la proximité d'un

[1] Montg. Martin, *Eastern India*, t. I, p. 86. Dès le temps de Hiouen-thsang ces murailles étaient délabrées; mais on en pouvait reconnaître la trace dans une étendue d'une vingtaine de li (environ une lieue et demie, ou près de 4 milles anglais). *Si-yu-ki*, t. II, p. 38.

[2] *Foe-koue-ki*, p. 262.

[3] Ces ruines ont été décrites par M. Francis Buchanan (*Eastern India* de Montg. Martin, t. I, p. 95 et suiv.), et plus récemment par le major Kittoe dans ses notes sur les places de la province de Béhar mentionnées par Fa-hian (*Journal of the Asiat. Soc. of Beng.* vol. XVI, 1847, p. 955). Elles sont à distance à peu près égale (7 milles) de Radjghir (la nouvelle Râdjagrïha) et de la ville de Béhar, vers l'ouest de cette dernière place et au nord de la première.

[4] M. Kittoe écrit *Bargaon; Gaon* et *Gong* sont les formes que le sanscrit *Grâma* (bourg ou village) a prises dans la prononciation vulgaire.

couvent bouddhique. Il paraît, au surplus, qu'avant la construction successive des six couvents dont la réunion forma le *Vihâra* de Nâlanda, il y avait là un village de ce nom (probablement le *Barangong* actuel); car il en est question dans les documents singhalais relatifs à la vie de Çâkyamouni[1]. Hoeï-li (p. 149), et le *Si-yu-ki* (t. II, p. 41) rapportent une légende sur l'origine de ce nom.

Hiouen-thsang séjourna cinq années entières dans l'établissement de Nâlanda, « où chaque jour une centaine de chaires étaient occupées, et où des milliers de disciples suivaient, sans interruption, les leçons de leurs maîtres. » Hiouen-thsang, pendant ce long séjour, y fit une étude approfondie de la langue brâhmanique. C'est ce qui explique l'exactitude générale des transcriptions phonétiques des mots indiens dans la relation, aussi bien que des traductions qu'il donne en même temps de chaque nom (toujours significatif en sanscrit); et c'est aussi ce qui a permis à M. Stanislas Julien (à la condition, il est vrai, d'avoir parcouru à son tour le cercle tout entier des études bouddhiques et sanscrites du docteur chinois) de restituer avec une certitude absolue la forme sanscrite des noms propres répandus dans la relation.

Enfin le voyageur se remet en route. A 8 ou 9 li (moins de 3 kilomètres) vers le sud-ouest, il arrive à la ville de *Kieou-li-kia* (Koulikâ?), au centre de laquelle on voyait un

[1] Turnour, *Examination of the Pali Buddhistical Annals*, *Journal of the As Soc. of Bengal*, t. VII, 1838, p. 998. C'est à tort que M. Burnouf (*Introd. à l'hist. du Buddh. ind.* p. 49) a regardé Nâlanda, dont le pali fait *Nalada*, comme le même lieu qu'un bourg de Nâla, cité aussi parmi les lieux visités par le Bouddha Çâkyamouni (Turnour, *ibid.* p. 790). Ce bourg de Nâla, dont parle Fa-hian, qui écrit *Ni-li* (*Foe-koue-ki*, p. 255), était situé aux portes de Pâṭalipoutra, du côté du sud-est.

Stoûpa érigé par Açôka. A 20 ou 22 li de cet endroit, vers le sud-est (un peu plus de 4 milles anglais, une et demie de nos lieues communes), Hiouen-thsang mentionne une autre ville sous le nom de *Kia-lo-pi-na-kia*, dont la transcription sanscrite doit être *Kalapinaka*. Une bonne carte topographique du territoire de la ville de Béhar permettrait peut-être d'y retrouver ces deux localités. A 35 li environ dans la direction de l'est, le voyageur arrive à une montagne appelée *In-to-lo-chi-lo-kia-ho-chan*, nom dans lequel les règles de transcription de M. Stanislas Julien font retrouver l'appellation sanscrite d'*Indraçâilagouhâ* « la Grotte du Rocher d'Indra ». Sur la croupe orientale de ce rocher il y avait un *Vihâra* appelé *Seng-so-kia-lan* (Hañsa Sañghârâma), ou le « Couvent de l'Oie ». Klaproth[1] a identifié cette localité avec celle que Fa-hian mentionne sous la dénomination chinoise de *Siao-kou-chi-chan*, c'est-à-dire la Petite montagne du Rocher isolé, à 1 yôdjana au nord-est de Nâlanda[2]; et les remarques du major Kittoe tendent à faire retrouver le site dans le rocher remarquable couronné aujourd'hui d'une chapelle musulmane, qui s'élève près du fort de la ville de Béhar[3]. Les distances données par Hiouen-thsang peuvent en effet s'y accorder, aussi bien que celle que marque Fa-hian.

Après avoir quitté le couvent d'Indraçâilagouhâ, Hiouen-thsang porte ses pas au nord-est, dans la direction du Gange. Il mentionne successivement le Couvent de la Colombe (*Kapôtika Sañghârâma*) à 150 ou 160 li vers le

[1] *Foe-koue-ki*, p. 263.

[2] *Ibid.* p. 262.

[3] Notes déjà citées sur les localités du Béhar mentionnées dans l'itinéraire de Fa-hian, *Journ. of the As. Soc. of Beng.* vol. XVI, 1847, p. 954.

nord-est[1], lieu près duquel, à 2 ou 3 li au sud, il y avait une montagne isolée surmontée d'un *Vihâra;* puis, à 40 li au sud-est, un couvent voisin d'un grand *Stoûpa;* puis à 70 li, au nord-est, près des bords du Gange, un grand et populeux village, également voisin d'un *Stoûpa;* puis enfin, à une centaine de li, vers l'est (la direction véritable de cette dernière marche, indiquée par le cours même du Gange, est au sud-est), le village de *Lo-in-ni-lo* (Rôhinilâ), avec un couvent. Tout ce que nous pouvons dire de ces dernières stations, c'est qu'on y voit d'une manière générale que la route du voyageur fait plusieurs crochets à travers l'angle nord-est du Magadha, avant d'atteindre le village de *Rôhinilâ*, que nous retrouvons dans le *Roynallah* de la carte de Rennell, lieu situé sur la rive droite ou méridionale du Gange près de Balgada, à l'extrémité la plus orientale de la province de Béhar.

§ 8. — Depuis la sortie du Magadha jusqu'à la côte du Drâvira, point le plus méridional des courses de Hiouen-thsang dans l'Inde.

A partir de Rôhinilâ, la route du voyageur se porte à l'est comme le cours du Gange. Hiouen-thsang compte 200 li (15 lieues) de Rôhinilâ à la capitale du royaume de *I-lan-na-chân* (Hiraṇya-Parvata). Les circonstances qui accompagnent, dans la relation, la mention du royaume d'Hiraṇya sont caractéristiques. La capitale, que le voyageur ne nomme pas, ou plutôt qu'il semble désigner sous le nom même du pays (ce qui lui est très-habituel), était située sur le Gange, et près de là une montagne vomissait de la fumée.

[1] Nous soupçonnons qu'il y a faute dans ce chiffre, et que le nombre vrai devrait être de 50 à 60 li.

La place que Hiouen-thsang a ainsi désignée ne peut être que *Monghir*. Une rangée de hauteurs vient du sud s'y terminer au Gange, et ces hauteurs renferment, dans une étendue de 20 à 25 milles anglais, à partir de Monghir, une chaîne continue de sources thermales qui indiquent assez la nature volcanique du sol[1]. Ce sont évidemment les *Hiranya-Parvata* ou Montagnes d'Or du voyageur. Monghir est, d'ailleurs, d'une haute antiquité; elle est mentionnée dans le *Mahâbhârata* sous le nom de *Môdâghiri*, comme la capitale d'un royaume contigu à ceux de Banga et de Tâmralipta, c'est-à-dire aux parties inférieures du Bengale actuel[2]. Les 200 li du voyageur équivaudraient à 42 milles anglais; la distance effective de Rôhinilâ à Monghir, par la route directe, n'est que de 32 à 33 milles. Quant aux empreintes attribuées au Bouddha, la légende a laissé des traces dans la tradition locale[3]. De Monghir à *Tchen-po* (Tchampâ), où le voyageur arrive ensuite, on ne compte aussi que 35 milles, en longeant la droite du Gange; le journal y marque 300 li, qui vaudraient plus de 60 milles. La route de Hiouen-thsang aura fait sûrement un détour dans l'intérieur, où il avait à visiter des reliques du Bouddha. Hiouen-thsang mentionne, à 140 ou 150 li au-dessous de Tchampâ, une île sur le Gange où l'on avait construit un temple au sommet d'une montagne escarpée. La distance indiquée répond à 30 milles anglais, et cette distance nous amène précisément au rocher de *Patarghât*, qui répond bien à la des-

[1] Montg. Martin, *East. India*, t. II, p. 196 à 200, add. p. 172.

[2] Dans Lassen, *Ind. Alt.* t. I, p. 556. Postérieurement, l'usage paraît avoir introduit la forme *Moudgaghiri*, ainsi que le nom se lit dans la célèbre inscription de Monghir (*As. Res.* t. I, p. 125), et les pandits n'ont pas manqué d'en rattacher l'origine au mouni Moudgala.

[3] Fr. Buchanan (Hamilton), dans l'*East. India*, t. II, p. 56.

cription du voyageur, et qui a été de tout temps un but de pèlerinage [1].

A 400 li de Tchampâ, le voyageur arrive à un royaume dont le nom, dans sa forme chinoise, est *Kie-tchou-ou-ki-lo*, qui répond au sanscrit *Kadjoûghira;* une variante chinoise (*Kie-ching-kie-lo*) donne *Kadjiñgara*. Or la grande carte du cours du Gange de Rennell indique, à 2 milles au-dessous de Farrakabad, précisément en face des ruines de Goûr qui s'étendent sur la rive opposée du fleuve, un village sous le nom de *Kadjéri* qui présente une analogie remarquable avec le *Kadjoûghira* de la relation chinoise. Le lieu est à 92 milles (460 li) du site de Tchampâ, en longeant la rive du Gange, et à 85 milles seulement (425 li) si l'on coupe le contour assez profond que décrit le fleuve. Il y a toute apparence que nous retrouvons ici le site oublié d'une ancienne ville royale. Le petit royaume dont Hiouen-thsang nous fait connaître la situation n'est pas d'ailleurs absolument ignoré dans les sources hindoues. La liste géographique du *Mahâbhârata* mentionne un pays de *Kadjiñgha* parmi les peuples de l'Inde orientale [2], mais sans désignation plus précise; et dans un traité de géographie qui ouvre une des chroniques singhalaises, la ville de *Kadjanghélé-Niyangamé* est citée comme se trouvant dans la région orientale du Djamboudvîpa [3].

[1] Fr. Buchanan (Hamilton), dans l'*East. India*, vol. II, p. 7, 63 et suiv. Il y a des détails circonstanciés sur cette remarquable localité de Patarghât, avec des extraits d'un *Pourâṇa* local, dans les *Recherches* de W. Francklin sur le site de Palibothra (*Inquiry*, etc. 1re part. p. 54 et suiv. p. 58 et p. 62; Londres, 1815, in-4°). On ne lit pas non plus sans intérêt la description qu'en a donnée l'évêque Heber, *Journey through the upper provinces of India*, t. I, p. 264 et suiv. Londres, 1828, in-8°.

[2] *Vishnu Purâṇa*, p. 196, note 163.

[3] *Sacred and historical Books of Ceylon*, édités par Upham, t. II, p. 144. *Niyangamé* nous paraît représenter le sanscrit *Nârâyaṇagrâma;* mais nous n'o-

Nous n'avons pas besoin de faire remarquer que le *Kadjanghélé* du chroniqueur bouddhiste est absolument identique, sauf la modification que subissent les mots sanscrits en passant dans les idiomes vulgaires, au *Kadjiñgara* du voyageur chinois. Quant au site de *Kadjéri*, il ne paraît pas avoir attiré jusqu'à présent l'attention des voyageurs. Les rapports de M. Francis Buchanan, très-succincts sur cette partie du Bengale, ne le mentionnent pas. C'est un point que nous signalons, parmi tant d'autres, aux explorateurs futurs.

De Kadjiñgara, Hiouen-thsang continua d'avancer à l'est, dit la relation, « et, après avoir fait environ 600 li, il arriva au royaume de *Poun-na-fa-t'an-na* ». Ce groupe chinois est la transcription régulière de *Pouṇḍra-Varddhana*, et le *Varddhana* sanscrit est un territoire bien connu de la contrée des Pouṇḍra, c'est-à-dire du Bengale intérieur, dont la ville de Bardvân, au nord-ouest de Calcutta, conserve le nom aisément reconnaissable. Bardvân, il est vrai, est au sud de Kadjéri, et non pas à l'est; mais la route du voyageur avait gardé d'abord, en continuant de descendre le cours du Gange, sa direction générale au sud-est, et nous savons, par une foule d'exemples analogues que fournit l'itinéraire, qu'il est très-habituel au voyageur de se contenter de noter la direction initiale, sans tenir compte des changements ultérieurs. La distance marquée est d'ailleurs suffisamment exacte. De Kadjéri à Bardvân on compte environ 135 milles anglais, qui feraient 650 li.

Ce qui suit dans l'itinéraire est d'une identification beau-

sons hasarder aucune conjecture sur l'application de cette partie du nom pali. Le sens serait-il *Nârâyaṇagrâma du pays de Kadjañgara*, ou les deux mots ne forment-ils qu'un nom?

coup moins certaine, ou du moins plus vague; il y a même désaccord entre la relation personnelle de Hiouen-thsang et son historien Hoeï-li[1]. Le voyageur dit que de Pouṇḍra-Varddhana il fit 900 li à l'est jusqu'au royaume de *Kia-mo-leou-po* (Kâmaroûpa), d'où il revint au sud vers le royaume de *San-mo-ta-tch'a* (Samôtaṭa), à 1,200 ou 1,300 li du précédent, puis à l'ouest jusqu'à *Ta-mo-li-ti* (Tâmralipti), 900 li; que de là, tournant au nord-ouest, il fit 700 li jusqu'au pays de *Kie-lo-na-sou-fa-la-na* (Karṇa-Souvarṇa); et enfin, que revenant au sud-est, il arriva, après une marche de 700 li, au royaume d'Outch'a (qui est le pays d'*Outkala* des livres sanscrits, et l'*Orissa septentrional* de la géographie actuelle). Tel est le récit du voyageur. Son historien lui fait suivre un itinéraire notablement différent. Il le conduit de Pouṇḍra-Varddhana au pays de *Karṇa-Souvarṇa*, 900 li au sud-est; de là, dans la même direction, mais sans marquer la distance, au pays de *Samôtaṭa;* de cette dernière contrée à *Tâmralipti*, comme dans le *Si-yu-ki*, 900 li à l'ouest; puis, de Tâmralipti au pays d'*Outch'a*, 700 li au sud-ouest. Entre cette rédaction et celle du *Si-yu-ki* il n'y a pas à hésiter un instant, non-seulement parce qu'une relation originale est toujours préférable à un récit de seconde main, mais aussi parce que la version du *Si-yu-ki* est plus complète et mieux liée que celle de Hoeï-li.

La situation du pays de Kâmaroûpa est bien connue; dans son application la plus ordinaire, et certainement dans celle qu'en fait notre relation, c'est la partie occidentale de l'Assam, au nord et à l'ouest du grand coude du Brahmapoutra. La direction générale, par rapport à Bardvân ou Varddhana, est le nord-est, et les 900 li indiqués nous

[1] Cf. le *Si-yu-ki*, t. II, p. 76 et Hoeï-li, p. 180 et suiv.

conduisent seulement à l'entrée du Kâmaroûpa. Il ne paraît pas, d'après cela, que Hiouen-thsang s'y soit beaucoup avancé; ce qui n'a pas lieu d'étonner, puisqu'au rapport même du voyageur la loi de Bouddha n'avait pas pénétré dans le Kâmaroûpa, et qu'il n'y existait pas un seul *Vihâra*. Il faut dire toutefois que la distance de 900 li depuis Varddhana se concilie assez mal avec les 1,200 ou 1,300 li de la position suivante, distance qui semblerait devoir être plus courte que la précédente, et non plus longue. Nous ne serions pas éloigné de croire qu'il y a une faute dans le premier nombre. Heureusement cette incertitude sur un point où aucune ville n'est nommée importe peu à l'ensemble de notre étude, et ne trouble pas les positions générales, les seules que nous ayons à fixer ici.

Pour déterminer l'emplacement au moins approximatif du royaume de Samôtaṭa, nous avons une double indication : il était au sud du Kâmaroûpa, à la distance de 1,200 à 1,300 li, et à l'est de Tâmalitti (dont le site est bien connu), à la distance de 900 li. Cette dernière base, combinée avec la première, nous place nécessairement vers l'embouchure commune du Brahmapoutra et de la branche orientale du Gange. Il est dit en effet que le pays était voisin de la mer, et que le sol en était bas et humide. Ce royaume comprenait peut-être la province actuelle de Dakka, entre le Gange oriental et le Brahmapoutra, et certainement une grande partie, sinon la totalité du delta du Gange, ce qu'on nomme les *Sanderbands*. En dehors de la relation de Hiouen-thsang nous avons rencontré le nom peu connu de Samôtaṭa dans deux documents indiens : d'abord dans l'inscription de Samoudragoupta (sur le pilier d'Allahabad), où le royaume vassal de Samata figure dans le même groupe

que le pays de Kâmaroûpa[1]; et, en second lieu, dans la liste géographique du *Varâha-Sanhita*, ouvrage des premières années du VIe siècle[2]. Dans ce catalogue, le nom est écrit *Samâtaṭa*.

Parmi plusieurs noms de peuples ou de pays, voisins de cette frontière de l'Inde, que mentionne Hiouen-thsang, celui de *Chi-li-tcha-ta-lo*, entre Samâtaṭa et le Kâmaroûpa, nous paraît devoir répondre au pays de Silhet, en sanscrit *Çrîhatta*, quoique la transcription régulière du groupe chinois soit *Çrîkchatra*, ou peut-être plutôt *Çrîkchêtra*. *Çrîhatta* n'est pas donné par d'anciens textes, que nous sachions, et ce pourrait être la forme maintenant consacrée d'une altération vulgaire. Nous ne nous arrêterons pas aux autres noms, qui n'appartiennent pas à l'Inde, et sur lesquels nous n'aurions à donner que des conjectures.

La ville de Tâmalitti, où Hiouen-thsang arrive après avoir quitté le royaume de Samôtaṭa, est un de ces points d'une identification évidente qui permettront tout d'abord de déterminer au moins la direction générale et les grands contours de l'itinéraire, et qui aident à retrouver les points intermédiaires. Il est déjà question du pays de *Tâmralipta* dans les légendes épiques, et la capitale, mentionnée fréquemment dans les livres bouddhiques sous la forme palie de *Tâmalitti* (qui a fourni également la transcription chinoise *Ta-mo-li-ti*), est restée, jusqu'au XIIIe siècle au moins, le principal entrepôt commercial et un des ports les plus

[1] *Journ. of the As. Soc. of Beng.* t. VI, 1837, p. 979. Le règne de Samoudragoupta appartient à la première moitié du IIIe siècle de notre ère. Dans l'inscription de Samoudragoupta, la vraie lecture est *Samataṭa*, selon la remarque de M. Lassen (*Ind. Alt.* t. III, p. 681). *Samataṭa* signifie « bas pays littoral ».

[2] *Asiat. Res.* t. XIV, p. 425.

importants de l'Inde orientale. L'ancien nom, altéré par l'usage vulgaire depuis l'arrivée des musulmans dans le Bengale, se prononce aujourd'hui *Tamlouk;* la place est sur une large rivière qui se réunit bientôt après au vaste estuaire de la Hougli (le bras le plus occidental du Gange), à quelques lieues de la mer. C'est à Tâmalitti que Fa-hian s'était embarqué pour son retour en Chine; l'intention de Hiouen-thsang avait été aussi d'y prendre passage sur un navire pour se rendre au royaume de *Siñhala* (Ceylan), où il avait appris que la loi du Bouddha était en grand honneur. Un religieux de l'Inde lui persuada d'y aller plutôt par terre. « Vous éviterez ainsi, lui avait-il dit, les dangers d'une longue navigation, et vous pourrez visiter en chemin les monuments sacrés de l'*Odra* (l'Orissa) et des autres royaumes du sud. »

Mais avant de porter ses pas dans cette direction, Hiouen-thsang fait une longue pointe au nord-ouest de Tâmalitti, jusqu'à un royaume dont le nom, dans l'orthographe chinoise, prend la forme de *Kie-lo-na-sou-fa-la-nou.* Cette transcription cache les deux mots sanscrits *Karṇa-Souvarṇa*, et la distance de 700 li, dans la direction indiquée, nous porte vers une rivière connue dans l'ancienne géographie sanscrite sous le nom de *Souvarṇaréka* (la *Sabanrîka* des cartes anglaises), et de là au cœur même d'un territoire dont le nom actuel de *Singboûm* a conservé sans trop d'altération le sanscrit *Siñhabhoûmi* « la terre des Lions ». Or, comme nous savons d'ailleurs que les Karṇa sont un des peuples aborigènes de l'Inde orientale, qu'ils ont dominé longtemps sur la partie sud-ouest de notre Bengale actuel, à l'orient du Magadha, et que des tribus de ce nom se trouvent encore dans les cantons montueux qui s'étendent depuis le Béhar méridional jusqu'à la Godâvarî, nous nous expliquons

sans peine l'existence d'un royaume de Karṇa arrosé par la Souvarṇa. Si, comme il y a de fortes raisons de le croire, le territoire de Siñhabhoûmi, qui pouvait être compris dans le royaume de Karṇa-Souvarṇa, est le même pays que la contrée de *Laṭa* ou *Lala*, qui avait eu jadis pour capitale une ville nommée *Siñhapoura*, et qui est célèbre dans les chroniques bouddhiques de Ceylan comme la terre natale de Vidjaya, premier colonisateur hindou de l'île de Lañkâ [1], on comprendra mieux cette longue excursion de notre voyageur au fond d'un pays à demi sauvage situé en dehors des routes battues [2].

De Karṇa-Souvarṇa Hiouen-thsang fait 700 li au sud-est

[1] M. Lassen, l'illustre auteur des Antiquités de l'Inde, reporte, nous le savons, cette terre de Lala, patrie originaire de Vidjaya, à l'autre extrémité de l'Inde centrale, et l'identifie avec le *Ladu* ou *Lar* du Sourâchṭra, connu des Grecs sous le nom de *Larikê* (*Indische Alterth.* t. II, p. 97 et 101); mais cette concordance nous paraît absolument incompatible avec les différents textes des chroniques singhalaises où il est question de la patrie originaire de Vidjaya. D'abord il serait assez malaisé de comprendre comment une nombreuse colonie, qui serait partie de la *Larikê* du Goudjerât, sur la mer occidentale, aurait traversé sans nécessité la largeur tout entière de l'Inde, c'est-à-dire quelque chose comme 600 à 700 lieues de chemin à travers les contrées sauvages du Gondvana, pour venir chercher un port d'embarquement (Tâmalitti) sur la côte orientale. En second lieu, plusieurs passages des livres palis montrent clairement que cette terre de Lala, où Vidjaya était né, confinait au pays de Vanga, c'est-à-dire au Bengale (*Radja Ratnacari*, dans la *Collection* d'Upham, t. II, p. 27; Turnour, *Examination of the Pali Buddh. Annals*, dans le *Journal of the As. Soc. of Beng.* t. VII, 1838, p. 932, etc.). Enfin, pour nous en tenir à un texte décisif, il résulte expressément d'un passage du *Mahavanso*, que la terre de Lala était entre le pays de Vanga et le Magadha (*Mahav.* c. VI, p. 43). Nous n'affirmons pas d'une manière absolue que le canton de Singboûm ou Siñhabhoûmi soit le *Lala* de Vidjaya, qui avait Siñhapoura pour capitale; mais il est certain du moins qu'il répond à toutes les conditions exigées par les textes, et que la pointe qu'y fait Hiouen-thsang, sans raison apparente, est une présomption de plus.

[2] Les cantons montagneux qui couvrent au sud le Béhar et Baghalpour

pour arriver au royaume d'*Ou-tch'a* (dans la transcription chinoise). C'est le pays d'*Outkala* des livres sanscrits, l'*Oûriya* ou *Orissa* de la géographie actuelle. Ce royaume était vaste, car le voyageur lui donne 7,000 li de tour, qui répondent à 500 lieues[1]. La capitale était dans une situation élevée. Hiouen-thsang ne la nomme pas; mais on voit par les chroniques locales que la dynastie des Kéçari, qui régnait sur l'Oûryadêça au VII[e] siècle, faisait sa résidence à *Djadjpour* (Djâdjapoura), ville qui existe encore sous le même nom sur la droite de la Bitaranî[2]. La frontière sud-est du royaume touchait à une grande mer; et il y avait là une ville importante nommée *Tché-li-ta-to-tch'ing* (Tcharitra-poura), nom qui signifie la *ville du Départ*. C'était un lieu d'embarquement très-fréquenté.

La distance marquée par le voyageur, prise depuis Siñhapoura, nous amène précisément à Djadjpour. Quant au port de *Tcharitra*, c'est peut-être la *Tchatta* mentionnée dans les chroniques locales comme une des anciennes résidences des rois du pays; mais le site ne nous en est pas connu.

Les premières stations, à partir du royaume d'Outkala, sont fort incertaines. Hiouen-thsang compte d'abord 1,200 li (89 lieues) vers le sud-ouest jusqu'à un pays maritime qu'il appelle *Kong-yu-tho;* puis de 1,400 à 1,500 li dans la même direction (107 lieues) jusqu'au royaume de *Ka-ling-kia*

renferment encore de nombreux vestiges du culte bouddhique. (Heber, *Narrative of a Journey through the upper provinces of India*, t. I, p. 284, Londres, 1828, in-8°.)

[1] Sur les limites et l'étendue de l'Outkaladêça ou Orissa, à diverses époques, comp. Stirling, *An Account of Orissa*, dans les *Asiat. Res.* t. XV, 1825, p. 163 et suiv.

[2] Stirling, *l. c.* p. 268. Cf. Hamilton, *Descr. of Hind.* t. II, p. 46.

(Kaliñga). La correspondance de *Kong-ya-tho* nous est tout à fait inconnue; seulement la mention d'un « confluent de deux mers » doit nous placer au voisinage du vaste lac Tchilka, qui est comme une mer intérieure à côté de la mer du Bengale. La distance indiquée paraît trop forte, ainsi que la suivante, qui nous amène, selon toute apparence, à *Kaliñgapattana* (*Kalingapatnam* de nos cartes); mais nous ignorons quels circuits intérieurs la route a pu décrire, outre que, dans les contrées telles que celles-ci, où les communications intérieures sont peu faciles, les chiffres notés par le voyageur se trouvent toujours plus élevés que ne l'indiquerait la carte.

De Kaliñga, Hiouen-thsang note un parcours de 1,900 li vers le nord-ouest (140 lieues environ) jusqu'au royaume de *Kiao-sa-lo* (Kôçala); et de là, revenant au sud, il fait environ 900 li (67 lieues) jusqu'à *Ping-ki-lo*, capitale du royaume d'*An-ta-lo* (Andhra). Nous réunissons ces deux stations, parce que si la première est d'une identification très-vague, la seconde nous conduit enfin à un point que nous regardons comme assuré. Le nom d'*Andhra* a joué un grand rôle dans ce qu'on peut nommer le moyen âge hindou. Dans les temps voisins de notre ère, les rois d'Andhra étendirent au loin par les armes leur puissance et leurs conquêtes, et une dynastie de cette race régna jusque dans le Magadha. Mais la patrie native du peuple andhra était le haut pays qui domine le Télingana ou Kaliñga méridional, notamment la région comprise entre la Krichṇâ et la Godâvarî. C'était là le berceau et le siége principal de la race; c'était là qu'était située Varangal, la capitale de leurs princes. C'est là aussi que se place le royaume d'*An-ta-lo* de notre voyageur, et le nom même de *Varangal* se devine aisément,

malgré la mutilation que la transcription chinoise semble avoir éprouvée, dans le *Ping-ki-lo* de Hiouen-thsang. Quant au Kôçala, on sait que ce nom s'est appliqué dans l'Inde ancienne à deux contrées distinctes : le Kôçala du nord (Outtarakôçala), entre le Gange et l'Himâlaya, et le Kôçala du sud (Dakchiṇakôçala), au midi du mont Vindhya, comprenant ce qu'on nomme aujourd'hui le Gondvana et le Bérar. L'existence du Kôçala du sud comme royaume est attestée par le *Mahâbhârata*, par les documents pouraniques et par les inscriptions du Dékhan; nous avons à peine besoin d'ajouter que c'est vers celui-ci que nous conduit Hiouen-thsang. La double distance indiquée depuis Kaliñgapoura jusqu'au Kôçala, et du Kôçala à la capitale du pays d'Andhra, semblerait devoir nous placer vers le confluent de la Venvâ et de la Varadâ, qui vont grossir de leurs eaux réunies la gauche de la Godâvarî ; mais c'est une estime qui reste forcément très-vague. On s'aperçoit que nous touchons ici à un sol que nos explorateurs ont à peine abordé, et dont les antiquités sont encore à peu près inconnues; et dans l'absence d'indications tant soit peu précises, nous voulons éviter les conjectures sans base.

Partant de *Ping-ki-lo* (Varangal), et prenant, dit la relation, la direction du sud à travers des forêts et des plaines désertes, Hiouen-thsang arrive au royaume de *To-na-kie-tse-kia*, qu'on appelait aussi le *Grand An-ta-lo*.

Le premier des deux noms sous lequel le voyageur désigne ce royaume revient au sanscrit *Dhanakatchêka*, dénomination qui nous est d'ailleurs inconnue. Nous soupçonnerions que le nom de *Dandaka* s'y trouve caché. On sait quelle a été autrefois la célébrité légendaire de ce nom dans tout le sud de la péninsule; dans son application plus stric-

tement territoriale, les documents tamouls le font commencer à la Godâvarî, là précisément où la relation chinoise nous place en ce moment. La seconde appellation donnée par Hiouen-thsang, celle de *Grand An-ta-lo*, est indubitablement *Mahândhra*, pour *Mahâ Andhra;* et il ne peut s'agir que de la ville royale de Mahêndrî, la *Râdjamahêndrî* des chroniques tamoules, place ancienne, située dans une position magnifique sur la rive droite de la Godâvarî, à une dizaine de lieues de la mer. Râdjamahêndrî a été pendant plusieurs siècles la capitale des rois tchaloukyas du Télingana[1]. Cette ville est au sud-est de Varangal et non au sud; mais, outre que ces grandes directions générales se confondent souvent dans la relation, il peut se faire que la route du voyageur se soit portée d'abord directement au sud vers la Krichṇâ, avant de tourner à l'est pour se rapprocher de la côte. Les 1,000 li indiqués s'appliquent convenablement à la distance réelle, en tenant compte des détours; l'ouverture du compas donne directement 55 lieues ou près de 750 li.

De Mahêndrî, Hiouen-thsang compte un millier de li (environ 75 lieues) jusqu'à un royaume dont le nom est transcrit en chinois *Tchou-li-yé*. De là, toujours au sud, par un pays de forêts et de plaines sauvages, le voyageur arrive au royaume de *Ta-lo-pi-tch'a* (Drâviḍa), dont la capitale se nomme *Kien-tchi-pou-lo* (Kâñtchîpoura). Depuis le royaume de *Tchou-li-yé* jusqu'à cette dernière ville, la distance est de 1,500 à 1,600 li[2], qui répondent à 115 environ de nos lieues communes.

L'emplacement de Kâñtchîpoura est bien connu; c'est la

[1] Wilson, *Mackenzie Collect.* t. I, introd. p. CXVII et suiv.

[2] De 1,400 à 1,500, dans Hoeï-li.

Kondjévéram de nos cartes actuelles. La ville a été comptée de tout temps au nombre des places les plus saintes du Dékhan, et son territoire, aujourd'hui comme autrefois, se nomme le *Drâviru.* De Râdjamahêndrî à Kondjévéram, la distance mesurée est d'environ 185 lieues : c'est exactement, à 4 ou 5 lieues près, celle que marque la relation. Il peut seulement y avoir quelque difficulté quant à la dénomination appliquée par Hiouen-thsang au territoire que sa route traverse entre Mahêndrî et Kâñtchîpoura. Le groupe chinois *Tchou-li-yé* donne en sanscrit *Tchouriya* ou *Tchouliya* : or ce nom ne peut se rapporter qu'à celui de *Tchôla*, qui est, en effet, un état puissant de cette région du sud. Mais le pays de Tchôla, dans ses limites naturelles, soit politiques, soit ethnographiques, est situé au sud, non au nord du Drâvira. Supposer, avec le savant auteur des Antiquités de l'Inde[1], qu'il y a ici une transposition, dans le texte du voyageur, entre les noms de *Tchou-li-yé* et de *Ta-lo-pi-tch'a*, est un accommodement qui nous paraît difficilement admissible. Tout est trop bien lié dans la relation. Une remarque que l'étude des documents tamouls relatifs à ces royaumes du sud a suggérée à M. Wilson, dans son précieux Catalogue de la collection du colonel Mackenzie, nous fournit une explication beaucoup plus naturelle : c'est que dans les chroniques locales, et même dans les inscriptions, le nom de *Tchôla* est souvent étendu fort au delà de son application légitime, et qu'on le voit adopté par des princes dont les territoires étaient très-éloignés du Tchôla proprement dit. « Il semble, ajoute M. Wilson, que la renommée des rois de Tchôla ait poussé les râdjas de diverses autres provinces à prendre le même titre. On trouve à Râdjama-

[1] Lassen, *Indische Alterthumsk.* t. I, p. 265, n. 2.

hêndrî, ainsi que dans les Circars du Nord, de nombreuses concessions de terres dans l'acte desquelles les princes de qui elles émanaient sont qualifiés de tchôlas, et cela sans titre réel, selon toute probabilité [1]. » C'est par suite de cette extension du nom de Tchôla en dehors de ses limites propres, qu'une portion considérable de la côte orientale du Dékhan a pris la dénomination de *Tchôla-Maṇḍalam*, qui est devenue pour nous le *Coromandel*. La double distance indiquée par Hiouen-thsang place son royaume de Tchouliya dans le Teliñgana, à peu près à mi-chemin entre la Krichṇâ inférieure et la Pennar. Ajoutons que la forme sanscrite *Tchaula* pour *Tchôla*, qu'on trouve dans le *Bhâgavata-Poûrâṇa*, est tout à fait identique au *Tchouliya* de notre voyageur.

Hiouen-thsang ne dépassa pas, au sud, la ville de Kâñtchîpoura. Les troubles dont l'île de Siñhala (Ceylan) était agitée le firent renoncer à la pensée de visiter cette île. Avant de retourner vers le nord, le voyageur consigne dans ses notes quelques informations assez vagues qu'il avait recueillies sur l'extrémité de la péninsule. Il avait entendu parler d'un royaume de *Mo-lo-kiu-tch'a* (Malakoûṭa), qui ne peut être que le pays de Malâya, sur la mer occidentale. Le nom de *Tchi-mo-lo*, qu'on lui dit s'appliquer à la même contrée, pourrait bien n'être autre chose que le Koumârî, promontoire célèbre qui termine au sud la péninsule hindoue, et où commence le territoire de Malâya (le *Malabar* de la nomenclature musulmane). Dans la langue des marins de l'Europe, *Koumârî* est devenu le cap *Comorin*. Dans les auteurs musulmans du xe siècle, *Komar* est aussi le nom du pays le plus méridional de l'Inde.

[1] H. Wilson, *Descriptive Catalogue of the Mackenzie Collection*, t. I, introd. p. LXXXI et suiv. Calc. 1828, in-8°.

§ 9. — Retour du voyageur, depuis le Drâvira jusqu'au Hindou-kôh, dernière limite de l'Inde au nord-ouest.

En quittant Kâñtchîpoura et le Drâvira, Hiouen-thsang se dirige au nord-ouest, vers l'intérieur de la péninsule; puis, à l'approche de la barrière de montagnes et d'escarpements qui se dresse entre le plateau du Dékhan et la côte occidentale, il tourne au nord, traverse une vaste étendue de pays couverte en partie de forêts, et atteint la Narmadâ inférieure là où elle débouche dans le golfe profond auquel la ville de Cambaye a depuis donné son nom. Moins les contrées que traverse cette portion de l'itinéraire sont connues, plus on voudrait trouver dans la relation des détails, dont le voyageur est malheureusement trop avare. Il ne nomme que trois stations dans cette route de 500 lieues : le Kôñkaṇa, le Mahârâchṭra et le pays de Vâroukatchêva, son point d'arrivée. Du Drâvira au Kôñkaṇa (*Kong-kien-na-pou-lo*, Kôñkaṇâpoura), il compte 2,000 li au nord-ouest; de Kôñkaṇâpoura au Mahârâchṭra, environ 2,450 li également au nord-ouest (la vraie direction générale est au nord); du Mahârâchṭra au pays de Vâroukatchêva, après avoir traversé la Narmadâ, 1,000 li au nord-est (la vraie direction est nord-ouest). Vâroukatchêva, ou, dans une forme plus pure, Vârikatcha, est la ville de Barotch et son territoire, sur la rive droite de la Narmadâ inférieure. Le nom de *Barygaza*, sous lequel les anciens ont connu cette place d'après le rapport des marchands alexandrins, reproduit fidèlement la dénomination sanscrite. Les trois distances marquées par la relation de Kâñtchî à Vârikatcha forment une somme totale de 5,450 li, qui répondent, en nombre rond, à 400 de nos

lieues communes. Mesuré au compas sur la carte, cet intervalle donne, à vol d'oiseau, une distance de 350 lieues, à laquelle il faut ajouter les détours de la route. L'accord est donc satisfaisant.

Le premier chiffre de 2,000 li au nord-ouest, en partant de Kâñtchîpoura (environ 150 lieues), nous conduit dans le bassin supérieur de la Touñgabhadrâ. Une ville de cette région, Banavasi (ou, selon la forme sanscrite pure, Vânavâsa), tient une place éminente dans l'histoire des anciens rois kadamba du Kôñkaṇa, dont elle fut longtemps la capitale; il est donc naturel de supposer que la dénomination de *Kôñkaṇâpoura* s'applique à cette ville.

Il est moins facile de déterminer quelle est la place que Hiouen-thsang désigne comme la capitale du Mahârâchṭra. Les 2,450 li indiqués, qui répondent à 180 lieues, conduisent (avec la réduction nécessaire pour convertir la distance linéaire en distance effective) au bassin supérieur de la Godâvarî, où il existe deux villes, Pratichṭhâna (Païthan) et Dêvaghiri (Déoghir, appelée aussi *Daoulatabâd*), auxquelles le rang de capitale du Mahârâchṭra peut également convenir. La distance suivante, de la ville du Mahârâchṭra à Vârikatcha, s'accorderait peut-être mieux avec l'emplacement de Dêvaghiri. Toutes les deux sont fort anciennes, et elles ont l'une et l'autre une vieille illustration historique. Les deux villes, n'étant d'ailleurs éloignées l'une de l'autre que d'une douzaine de lieues, peuvent également s'accorder avec les indications de distances données par notre relation. L'origine historique du Grand-Royaume (c'est la signification littérale du sanscrit *Mahârâchṭra,* dont les dialectes vulgaires font *Mahratta*) est inconnue; mais il est certain qu'elle est fort ancienne. On le trouve déjà mentionné, au milieu du

IIIe siècle avant notre ère, parmi les pays où des missionnaires bouddhistes répandirent la loi nouvelle. Le *Si-yu-ki* donne sur le Mahârâchṭra des détails historiques d'un grand intérêt.

Le royaume de Vâroukatchêva était une contrée d'une étendue considérable, de 2,400 à 2,500 li de tour, dit le voyageur (environ 180 lieues). Il nous paraît assez probable que ce territoire s'étendait principalement au midi de la basse Narmadâ, sur la zone littorale, et qu'il allait au sud confiner au Kôñkaṇa; il répondrait ainsi à la partie principale du pays de Lâr, qui est la *Larikê* des auteurs grecs.

Ici commence, sous le rapport de la géographie, une partie toute nouvelle de la relation. Hiouen-thsang va sillonner en différents sens toute la région occidentale de l'Inde moyenne, depuis le Mâlava jusqu'au bas Indus, et depuis le Sourâchṭra jusqu'au cœur du Pendjab. La plupart des pays où cette longue suite de courses va le conduire ne sont connus, même aujourd'hui, que d'une manière très-imparfaite; les relations en sont beaucoup moins nombreuses que pour les autres régions de l'Inde, et les cartes surtout sont fort insuffisantes. La relation de Hiouen-thsang participe à cette infériorité générale. Par une fatalité dont on ne voit pas bien la cause, il règne ici, dans les indications de l'itinéraire, un désordre tout particulier. Beaucoup de distances sont singulièrement exagérées, les directions sont faussées ou interverties, et même, sur plusieurs points, il y a désaccord entre la relation originale et l'histoire du voyageur. Nous allons essayer, autant que le permettront nos moyens de restitution, fort imparfaits, de ramener dans ce chaos un peu d'ordre et de clarté.

Le premier royaume où arrive Hiouen-thsang en quittant

Vâroukatchêva, est celui de *Mo-la-p'o* (Mâlava). Ici l'identification n'est pas douteuse; seulement la relation met le pays à 2,000 li dans le nord-ouest de Vâroukatchêva (150 lieues environ), ce qui nous jetterait bien loin de sa situation réelle, qui est au nord-est. Hiouen-thsang dit que la capitale était vers le sud-est de la *Mo-ho* (Mahî). Cette indication doit se rapporter à la ville de *Dhâra*, qui a été en effet pendant bien des siècles, antérieurement à l'invasion musulmane, la résidence des rois pramara de cette partie du Râdjasthân. Mais Dhâra n'est qu'à 75 lieues au plus de Barotch, dans la direction de l'est-nord-est, et 75 lieues ne représentent qu'un chiffre de 1,000 li. Il faut très-probablement corriger le texte d'après cette double donnée. A 20 li au nord-ouest de la capitale (1 lieue et demie), Hiouen-thsang mentionne un autre lieu qu'il nomme la *ville des Brâhmanes*. Ce serait en sanscrit *Brâhmaṇapoura;* mais peut-être cette désignation n'est-elle pas un nom propre.

La relation ajoute : « De là, se dirigeant au sud-ouest, Hiouen-thsang arriva au confluent de deux mers (littéralement à un point où deux mers se joignent); puis, se dirigeant au nord-ouest, il fit de 2,400 à 2,500 li, et arriva au royaume d'*A-tch'a-li.* A 300 li plus loin dans le nord-ouest, il arriva au royaume de *Kha-tch'a*[1]. »

Nous avons eu déjà une fois occasion, dans la région maritime de l'Inde orientale, de remarquer cette expression singulière de Hiouen-thsang, *confluent de deux mers*. Ici elle nous paraît ne pouvoir s'appliquer qu'au fond du golfe de Katch, où le Rann vient confiner à l'Océan. Il y a toute apparence que dans le groupe chinois *A-tch'a-li* il faut recon-

[1] Hoeï-li (p. 205) a fait ici une suppression qui altère complétement la valeur géographique de ce passage.

naître le *Thal* ou *Thar* des tribus indigènes de l'ouest, nom sous lequel elles désignent la région en partie déserte, en partie semée d'oasis, qui est comprise entre les monts Arâvalî et le bas Indus. C'est là aussi que Pline connaît ses *Dari*. Dans ce cas, le *Thal* ici mentionné ne serait pas le grand désert qui se déroule au nord du Rann (le *Marousthala* des livres sanscrits), mais seulement la partie qui est à l'orient des lagunes, là où se trouve la ville d'Anhalvâra, qui a joué un assez grand rôle dans l'histoire des invasions musulmanes. Les 2,400 li doivent se compter de la capitale du Mâlava. Ce chiffre est un peu fort; mais un détour aura pu l'augmenter. Le pays de *Kha-tch'a*, où le voyageur arrive après une nouvelle traite de 300 li (un peu plus de 20 lieues), est indubitablement la presqu'île de *Katcha* (vulgairement *Katch*), entre le Rann et le golfe qui la sépare du Goudjérat.

« De là, poursuit la relation, il fit 1,000 li *au nord*, et arriva au royaume de *Fa-la-pi.* » Ici encore nous avons un point de reconnaissance certain. Le royaume de *Vallabhî* nous est très-bien connu, géographiquement et historiquement. Il était situé dans la partie orientale de la grande péninsule que nos cartes désignent sous le nom de *Goudjérat*. Hiouen-thsang dit que le royaume de *Vallabhî* portait aussi le nom de *Pé-lo-lo*, c'est-à-dire *Lo-lo* du nord. *Lo-lo* est le *Lala* des sources sanscrites, où le nom est écrit aussi *Laṭa* et *Laḍa*, avec l'articulation cérébrale de la dernière syllabe qui en rapproche la prononciation de celle de l'*r;* c'est le *Lâr* des chroniques radjpoutes et la *Larikê* des auteurs grecs. Cette distinction d'un *Lâra* du nord se rapporte à l'application continentale du nom, qui descendait assez loin au sud entre la côte et les Ghâts, et que nous avons déjà mentionnée en

parlant du royaume de Vâroukatchêva. Les 1,000 li comptés depuis le Katch peuvent être exacts; seulement il faut renverser la direction, qui, du Katch à Vallabhî, est au sud (ou plutôt sud-est), et non pas au nord. Ceci est une correction capitale, qui affecte et rectifie toute la suite de l'itinéraire.

Le *Sou-la-tch'a*, où Hiouen-thsang arrive à 500 li de Vallabhî vers l'ouest[1], nous conduit à un territoire consacré dans les traditions hindoues, et que signalent à l'attention de l'antiquaire, comme à celle du pieux pèlerin, les monuments et les inscriptions bouddhiques de Ghirnar. Ce canton occidental portait en effet le nom particulier de *Sourâchṭra*, qui s'y est conservé jusqu'à nos jours sous la forme vulgaire de *Sourât*. Il faut donc bien distinguer ce *Sourâchṭra* intérieur de l'application beaucoup plus étendue que le nom a reçue dans l'histoire, et que représente la Συραστρήνη des Grecs d'Alexandrie, ainsi que ce canton actuel de *Sourât* de la ville du même nom située en dehors de la péninsule, près de l'embouchure de la Taptî. Le royaume de *Sourâchṭra* s'étendait jusqu'à la *Mahî*, enveloppant ainsi le royaume de Vallabhî du côté du nord. La capitale était voisine du mont *Yeou-chen-to*, qui est l'*Oudjdjayanta* de la géographie sanscrite. Les grands poëmes et les légendes religieuses nous montrent cette montagne dans l'intérieur de la presqu'île de Goudjérat, au voisinage de la célèbre Dvârakâ, la ville de Krĭchṇa. La ville ici désignée comme la capitale du Sourâchṭra pourrait donc être *Yavanagara*, la *Djoûnagar* actuelle, que l'Oudjdjayanta enveloppe au nord d'une ceinture de pics sourcilleux, et où des grottes analogues à

[1] De 35 à 40 lieues. Hoeï-li (p. 207) fait partir fautivement ces 500 li d'Ânandapoura, dont il va être question tout à l'heure.

celles de Nâsikâ gardent les traces du culte bouddhique [1].

Il paraît que de Vallabhî Hiouen-thsang fit une pointe sur *O-nan-to-pou-lo* (Ânandapoura), place ancienne et renommée, située en dehors de la presqu'île. Les Soûtras djaïns citent cette ville comme un de leurs anciens foyers d'instruction religieuse, et ils l'identifient avec la *Bârnagar* actuelle, à 23 lieues environ au nord d'Ahmedabâd, et à 12 ou 13 lieues d'Ahmednagar vers le nord-ouest [2].

Il est probable que cette excursion précéda celle du Sourâchṭra; autrement Hiouen-thsang eût sans doute poursuivi sa route vers le nord, au lieu de partir de Vallabhî comme le *Si-yu-ki* le dit expressément. Cette route au nord est de 1,800 li (134 lieues), et elle conduit le voyageur à un royaume de *Kiu-tché-lo*, dont la capitale se nomme *Pi-lo-mo-lo*. Le premier de ces deux noms se ramène au sanscrit *Goudjara;* mais il est bien clair qu'il ne peut s'agir ici de la grande presqu'île à laquelle la géographie européenne applique aujourd'hui ce nom, puisque c'est de là, au contraire, que part le voyageur. Ce que nous savons de l'histoire et de l'ethnographie du nord-ouest de l'Inde, explique ce qui pourrait autrement nous paraître une anomalie ou une erreur. Les *Goudjèrs* sont une des grandes tribus indi-

[1] Sur Djounagar et ses ruines, on peut voir l'intéressant rapport du lieutenant Postans, avec les remarques de James Prinsep, dans le *Journal of the As. Soc. of Beng.* t. VII, 1838, p. 870 et suiv. et le *Journal of Bombay As. Soc.* t. III, 1850, p. 75. M. Lassen croit retrouver dans le nom de la ville de *Djoûnagar,* qu'il restitue en *Yavanâgara,* la trace de l'ancienne domination de la dynastie grecque d'Apollodote et de Ménandre dans la Syrastrène. (*Zeitschr. für die Kunde des Morgenl.* t. IV, 1842, p. 150, et *Ind. Alterth.* t. II, 1852, p. 218.) Les traditions locales donnent au nom une autre origine. (*History of Gujarat,* transl. from Ali-Mohammed-Khan by J. Bird, p. 420; Londres, 1835, in-8°.)

[2] Voyez le *Kalpa Sútra,* trad. du magadhi par le Rév. Stevenson, p. 2 et 15; Londres, 1848, in-8°.

gènes de la région comprise entre l'Indus, l'Himâlaya et la Yamounâ, et plusieurs de leurs clans habitent encore différentes parties du haut Pendjab. Déplacé et refoulé par les événements successifs qui depuis la haute antiquité ont causé tant de fluctuations dans les populations pastorales de ces plaines, le gros des Goudjèrs s'est porté du nord au sud par un mouvement progressif, jusqu'à ce qu'ils soient venus se fixer dans l'ancien Sourâchtra, auquel ils ont un moment donné leur nom, nom que les Portugais trouvèrent en usage au XVI[e] siècle et que l'usage européen lui a conservé. On n'a donc pas lieu d'être surpris de trouver le nom des Goudjèrs appliqué à un territoire du Maroustbala, entre le Rann et le Satledj. Quant à la situation précise de ce territoire, le nom de la capitale nous y conduit. Ce nom, ainsi que nous l'avons dit, est écrit dans notre auteur *Pi-lo-mo-lo*. M. Reinaud a déjà signalé la ressemblance du *Pi-lo-mo-lo* de notre relation avec le nom de *Pahlmal*, mentionné par Albiroûni comme celui d'une ville importante entre Moultân et Anhalvâra[1]. La ressemblance ici va jusqu'à l'identité, et, de plus, la situation indiquée par l'écrivain arabe répond parfaitement à celle qui résulte des Mémoires de Hiouen-thsang. D'ailleurs la ville de *Pahlmal* existe toujours : c'est la *Balmaïr* ou *Bharmaïr* du Marvar, à une trentaine de lieues au sud de Djesselmîr. La mesure directe entre Vallabhî et Balmaïr donne au compas près de 100 de nos lieues communes, mesure à laquelle il faut ajouter, pour avoir la distance vraie, les inégalités du chemin et les détours de la route, qui n'est pas une ligne mathématique. Les 1,800 li

[1] Reinaud, *Mémoire sur l'Inde antérieurement au XI[e] siècle*, p. 337. M. Reinaud ne se fondait que sur l'indication donnée dans l'appendice du *Foe-koue-ki*, p. 393.

de l'itinéraire se peuvent ainsi justifier sans trop d'exagération.

Par un de ces brusques retours qui ne sont pas rares dans la relation de Hiouen-thsang, l'itinéraire revient au sud-est vers l'intérieur du Mâlava, et s'avance jusqu'à *Oa-ché-yèn-na* (Oudjdjayinî), l'*Oudjeïn* actuelle. De là il redescend au nord-est, et à la distance de 1,000 li (75 lieues) il arrive au royaume de *Tchi-tchi-to* ou *Tchi-ki-to*. La distance et la direction nous conduisent à un territoire mentionné par Albiroûni sous le nom de *Djadjahouti*[1], dont la capitale, nommée *Kadjourâhah* dans l'ouvrage du géographe arabe, est encore marquée sur nos cartes sous le nom de *Khadjarî*, à 25 lieues au sud-sud-ouest de Gouâliâr. A 900 li plus loin, dans la même direction, le voyageur voit une autre capitale, dont le nom de *Ma-hi-chi-fa-lo* nous paraît devoir se rapporter à *Matchéri*, ou, selon la forme sanscrite, *Matchivâra*, place autrefois importante et capitale d'un état du même nom, à 35 lieues d'Agra, vers l'ouest. Le voyageur se trouvait ici revenu à une très-petite distance de la ville de *Virâta*, qu'il avait visitée à son arrivée dans les pays gangétiques de l'Inde[2].

De Matchivâra, Hiouen-thsang revient à l'ouest et traverse une seconde fois le pays des *Kiu-tché-lo* (Goudjèrs), d'où il poursuit sa route dans la direction du nord, à travers les plaines arides du Marousthala. Il gagne ainsi le *Sin-tou* (Sindh), passe le fleuve, et arrive à la capitale du royaume

[1] Dans les *Fragments arabes et persans relatifs à l'Inde*, publiés par M. Reinaud, p. 106. Cette identification a déjà été signalée par M. Alex. Cunningham, *Journal of the Asiatic Soc. of Bengal*, vol. XVII, 1848, p. 487. Cf. H. Elliot, *Bibliographical Index to the historians of Muhammedan India*, p. 37; Calcutta, 1849, in-8°.

[2] Ci-dessus, p. 86.

de *Sindhou*[1], ville qui est désignée dans les Mémoires du voyageur sous le nom de *Pi-chen-p'o-pou-lo*.

Au temps où Hiouen-thsang visitait la vallée du Sindh, en l'année 644, la capitale du pays était *Alôr*, ville dont les ruines existent encore non loin de Bakkar; c'est ce que nous apprennent les relations des premières conquêtes arabes dans la vallée du fleuve, au commencement du VIIIᵉ siècle[2]. Il y a donc tout lieu de penser que c'est à cette antique métropole que s'applique la désignation du voyageur. C'est aussi dans cette direction que porte l'indication *au nord* donnée par rapport au Bharmaïr ou Pahlmal, et la distance de 900 li, marquée plus loin de *Pi-chen-p'o-pou-lo* à Moultân, tendrait plutôt à nous placer un peu au-dessus d'Alôr qu'à nous faire chercher plus bas l'emplacement de cette ville[3]. Quant au nom que Hiouen-thsang donne à la capitale, nous ne pouvons lui trouver d'autre analogie que celui de *Vitcholo*, sous lequel la partie moyenne du Sindhi est désignée dans l'usage local[4]; ce serait une simple appel-

[1] Le royaume du Sindh, à l'époque de la conquête arabe, au commencement du VIIIᵉ siècle de notre ère, était un pays presque entièrement bouddhique (Reinaud, *Mémoire sur l'Inde*, p. 148 et 176), ce qui explique cette partie de l'itinéraire de Hiouen-thsang, le voyageur s'étant imposé le devoir de visiter toutes les contrées bouddhiques de l'Inde.

[2] Béladori, dans les *Fragments arabes et persans relatifs à l'Inde*, publiés par M. Reinaud, p. 182 et suiv. et *Mémoire sur l'Inde antérieurement au XIᵉ siècle*, p. 183 et suiv.

[3] Cette distance de 900 li est trop faible d'un quart environ, comparée à la distance réelle d'Alôr à Moultân; mais comme il n'existe pas dans l'intervalle d'autre place qui ait eu à aucune époque le rang de capitale, il est évident que le chiffre de la relation est fautif.

[4] Burton, *Sindh*, p. 4. — Le pays est partagé en trois divisions générales : Lâr, ou le Sindh inférieur (le Delta); Vitcholo, ou le Sindh moyen (du sanscrit *Vitchâla*, qui a en effet cette signification); Siro, ou le Sindh du nord. Dans l'usage actuel, la dénomination de *Vitcholo* est restreinte à la province d'Haï-

lation désignant seulement la capitale du Sindhou central, *Vitchâlapoura*. Nous n'affirmons pas que cette conjecture soit fondée; mais c'est la seule qui pour nous puisse expliquer l'origine du nom, d'ailleurs inconnu, employé par le voyageur.

Il paraît résulter du texte trop peu explicite du *Si-ya-ki*, que de la capitale du Sindhou Hiouen-thsang fit une excursion dans l'intérieur du Pendjab jusqu'à la ville de *Po-fa-to*, en passant par *Meou-lo-san-pou-lo* (Moultân), transcription du sanscrit *Moûlasthânîpoura;* et que, revenu de nouveau dans le Sindhou, il descendit au sud jusqu'aux provinces maritimes situées à l'ouest du fleuve, avant de remonter la partie droite ou occidentale de la vallée dans son retour définitif vers l'Asie intérieure et la Chine.

La ville de *Po-fa-to*, indiquée par le voyageur à la distance de 700 li (environ 50 lieues) vers l'est ou le nord-est de Moultân, est tout à fait inconnue. Cette place devait cependant être un lieu notable, puisque Hiouen-thsang y passa plusieurs mois en société de savants docteurs. La transcription sanscrite régulière serait *Parvata*.

Si nous avions une conjecture à hasarder à ce sujet, ce serait que la ville actuelle de *Fattèhpour*, sur la gauche du Ravi, entre Moultân et Lahôr, garderait la trace de l'ancien nom dans sa dénomination actuelle, malgré sa physionomie musulmane. Du moins la distance et la direction, par rapport à Moultân, répondent aux indications du voyageur.

L'historien du voyageur, Hoeï-li[1], dit que de *Po-fa-to* (qu'il écrit *Po-fa-to-lo*) Hiouen-thsang rentra une seconde fois dans

derabâd; mais, d'après sa signification même, le nom a dû avoir autrefois une beaucoup plus grande extension.

[1] A la page 211. *Po-fa-to-lo* est une transposition, pour *Po-lo-fa-to*.

l'intérieur de l'Inde du nord, et qu'il visita de nouveau le Magadha et le pays de Kâmaroûpa avant de reprendre le chemin de la frontière de l'ouest. Cette nouvelle excursion, après le très-long séjour que Hiouen-thsang avait déjà fait dans ces contrées, serait déjà une circonstance assez extraordinaire; le silence absolu des mémoires personnels du voyageur (le *Si-yu-ki*) sur ce second voyage, achève de le rendre plus que suspect. Il y a donc grande apparence que cette partie de l'ouvrage de Hoeï-li n'est qu'une répétition erronée des notices antérieures, d'autant plus que les routes par lesquelles il ramène Hiouen-thsang jusqu'au pays de Lampâka, dans le bassin de la rivière de Kaboul, rentrent toutes dans les itinéraires précédents. La préface de M. Stanislas Julien a d'ailleurs fait connaître la cause des altérations que quelques parties du livre de Hoeï-li ont éprouvées.

Nous revenons donc au texte des Mémoires, qui nous ramènent, ainsi que nous l'avons dit, de *Po-fa-to* à la capitale du Sindhou.

Deux pays situés à l'occident du bas Indus sont mentionnés comme ayant été visités par Hiouen-thsang. Le premier, à 1,500 ou 1,600 li au sud-ouest de *Pi-chen-p'o-pou-lo* ou Vitchâlapoura (Alôr), avait pour capitale *Khie-tsi-chi-fa-lo*, mot dont la transcription littérale donne *Katchêçvara*. C'était une ville riche et commerçante assise au bord de la mer, non loin du Sindh : à ces indications, aussi bien qu'au nom lui-même, on ne saurait guère méconnaître le port aujourd'hui désigné sous le nom de *Karatchî*[1]. Hiouen-thsang donne au pays le nom d'*A-tièn-p'o-tchi-lo*, que M. Sta-

[1] C'est aussi le sentiment de M. Lassen (*Zeitschr. für die Kunde des Morgenl.* t. IV, 1842, p. 107), qui explique *Katchêçvara* par *maître du Rivage*, en rapportant ce nom à un temple de Çiva dont Hiouen-thsang fait mention.

nislas Julien rend par *Adhyavakîla*[1]. A près de 2,000 li plus loin dans l'ouest était le pays maritime de *Lang-kie-lo*, qui avait pour capitale *Sou-neou-li-chi-fa-lo* (Soûnourîçvara). La contrée répond à la partie orientale du Mékran. *Lang-kie-lo* doit être *Langala*, le canton des *Langga*, grande tribu dans le Pendjab occidental et dans le Tharr[2], et dont une branche, sous le nom de *Langhaou*, existe encore aujourd'hui dans le nord-est du Balouchistân, près du Katch-Gandava[3]. Le nom des *Langalas* est dans la liste géographique du VI[e] livre du *Mahâbhârata*[4].

Du pays d'*A-tièn-p'o-tchi-lo* (Karatchi), le voyageur revient au royaume de Sindhou (Alôr) par une route à la fois plus occidentale et plus courte que celle qu'il avait suivie (sûrement en longeant le fleuve) lorsqu'il était descendu vers la côte. Il ne compte cette fois, au lieu de 1,900 li, que 1,700 li en trois stations (à peu près 125 lieues). La première station (700 li au nord = 52 lieues) le conduit au territoire de *Pi-to-chi-lo;* la seconde (300 li au nord-est = 22 lieues), au pays d'*A-fan-tch'a;* la troisième, de 700 li comme la première, mais en revenant à l'est (ou plutôt au nord-est), au royaume de Sindhou. Le *Si-yu-ki* paraît mettre *A-fan-tch'a* beaucoup plus haut dans le nord. Nos moyens d'étude actuels ne nous fournissent pour ces noms aucun terme de comparaison.

Ajoutons que toute cette partie des Mémoires du voyageur présente une grande confusion. Ni l'itinéraire ni les chiffres

[1] Les conjectures de M. Al. Cunningham n'éclaircissent rien, même en faisant violence au texte. (*Journal of the Asiatic Society of Bengal*, vol. XVII, 1848, p. 50.)

[2] Tod, *Rajasthân*, I, p. 97; II, p. 237, etc.

[3] Masson, *Various Journeys*, vol. IV, p. 343.

[4] *Vishnu Purâna*, p. 192.

ne sont identiques dans le *Si-yu-ki* et dans la biographie de Hoeï-li. L'état très-incomplet de nos connaissances actuelles sur la région montagneuse qui domine à l'ouest le bassin de l'Indus, depuis la rivière de Kaboul jusqu'à la côte gédrosienne, ajoute encore à l'obscurité de cette partie heureusement peu étendue et peu importante de la relation. Sans essayer de concilier des contradictions manifestes, de fixer des positions tout à fait vagues, ni de corriger arbitrairement des chiffres évidemment fautifs, nous allons nous borner à signaler les points pour lesquels on entrevoit une synonymie au moins probable, jusqu'à ce que l'itinéraire soit revenu sur un terrain plus ferme.

Tout ce que l'on peut conclure d'une manière à peu près certaine des indications fournies par les Mémoires, c'est que Hiouen-thsang aurait remonté, après sa visite au pays de Sindhou, la partie droite ou occidentale de la vallée de l'Indus (ce qu'on nomme aujourd'hui le *Damân*) jusqu'à la vallée de la Gomal; et que là, tournant à l'ouest par la route qui pénètre avec cette dernière vallée dans les parties intérieures du Rohistân ou Arokhadj, il serait ainsi arrivé à la cité de Ghazna. Sur cette longue ligne, on ne trouve mentionné que le seul pays de *Fa-la-na* (mot qui paraît être la transcription de *Varaṇa*), à 900 li vers le nord d'*A-fan-tch'a*[1], et à quinze journées vers le sud du pays bien connu de *Lan-po* (Lampâka), dans le bassin de la rivière de Kaboul[2]. Cette dernière indication, fournie par Hoeï-li[3], nous conduit vers la partie moyenne de la rivière de Gomal, là où nos informations modernes nous font con-

[1] Une autre lecture, bien certainement fautive, donne seulement 90 li.
[2] Ci-dessus, p. 50.
[3] Page 265.

naître un pays de *Vanèh* qui pourrait bien répondre au *Varaṇa* de la relation. D'un autre côté, le *Si-yu-ki* marque 2,000 li, en montant au nord-ouest, depuis *Fa-la-na* jusqu'à *Ho-si-na* (Ghazna), ce qui peut également s'accorder avec l'emplacement du territoire de *Vanèh*. La vallée de la Gomal est une des grandes voies de communication entre Ghazna et l'Indus. Un explorateur moderne, le docteur Honigberger, a précisément suivi cette ligne en se rendant, comme Hiouen-thsang, de la vallée du Sindh à Ghazna. Le *Si-yu-ki* mentionne encore un pays de *Ki-kiang-na* comme étant limitrophe à l'ouest de celui de *Fa-la-na*, ce qui nous place au milieu des montagnes dans le sud de Ghazna. Cette dénomination paraît se rapporter, comme l'ont pensé M. Reinaud et M. Henry Elliot, au pays de *Kykânân* ou *Kykân* des anciens chroniqueurs arabes[1]; malheureusement l'emplacement du pays de Kykânân (que nous ne retrouvons plus dans la nomenclature actuelle) n'est pas non plus bien clairement indiqué par les écrivains musulmans. M. Elliot, qui a consacré plusieurs pages à cette recherche dans ses fragments sur le Sindh des Arabes[2], n'a pu arriver à rien de précis. On voit seulement que ce territoire devait se trouver vers la frontière commune du Mékran, du Sindhi et de l'Arokhadj, vers la province actuelle de Châl, au nord de la passe de Bolân, ce qui, du reste, répond d'une manière générale à l'indication du *Si-yu-ki*. Il n'en faut pas demander plus.

Mais nous arrivons sur un terrain mieux connu. La ville

[1] Béladori, dans les *Fragments arabes et persans* de M. Reinaud, p. 184 à 186, et p. 214; add. le *Mémoire sur l'Inde*, du même savant, p. 176.

[2] H. Elliot, *Appendix to the Arabs in Sind*, p. 209 à 212; Cape Town, 1853, in-8°.

de *Ho-si-na*, capitale du royaume de *Tsao-kiu-tch'a* ou *Tsao-kiu-to*, est indubitablement *Ghažna;* et dans le nom de *Tsao-kiu-to* on a cru reconnaître [1], non sans beaucoup de probabilité, l'ancienne appellation des *Arókhotes* [2], dont plus tard les Arabes ont fait *Arokhadj*. La notice du *Si-yu-ki* fait mention d'une seconde capitale appelée *Ho-sa-lo*, et d'une vallée de *Lo-mo-in-tou*. Nous croyons reconnaître dans ce dernier nom celui de l'*Helmend;* mais nous ne voyons pas aussi clairement quelle correspondance assigner à *Ho-sa-lo*. Le mot semble devoir se transcrire *Hasara*. Aurait-il quelque rapport avec le nom des *Hazarèh*, qui occupaient sûrement, alors comme aujourd'hui, une étendue considérable du haut pays? Il y a dans la province plusieurs localités de ce nom, notamment un *Assaïa-Hažarèh*, entre Ghazna et Kandahar, sur la droite de la Tarnak [3]; mais nous ignorons si le lieu peut avoir quelque titre historique à la qualification de seconde capitale.

L'itinéraire compte 500 li, dans la direction du nord, de Ghazna au royaume de *Fo-li-chi-sa-t'ang-na*, qui avait pour capitale *Hou-pi-na*. La distance, aussi bien que la direction, nous conduit au nord de Kaboul, vers le pied méridional de l'Hindou-kôh, où la ville mentionnée par Hiouen-thsang existe encore sous le nom de *Houpiân* [4], près du site de l'*A-*

[1] Al. Cunningham, dans le *Journ. of the Asiat. Soc. of Bengal*, vol. XVII, 1848, p. 52.

[2] Le nom des Ἀραχωτοί, dans les auteurs grecs, est la transcription assez exacte d'une dénomination indigène, qui se lit *Haraqaïti* dans les textes zends, et *Harakatta* dans l'inscription de Bisoutoun.

[3] Hough, *Narrative of the march and operations of the army of the Indus*, p. 429; Londres, 1841, in-8°.

[4] C'est à M. Masson que sont dues la découverte et l'exploration archéologique de ce site important (*Narrative of various Journeys in Balochistan, Afghanistan*, etc. t. III, p. 126 et 161; Londres, 1844).

lexandria ad Caucasum, qui est l'*Alexandria Opiana* d'Étienne de Byzance et de quelques manuscrits de Pline[1]; et quant au nom du pays que le chinois rend par *Fo-li-chi-sa-t'ang-na*, nous y retrouvons le sanscrit *Vardasthâna*, pays des Vardaks. Les Vardaks sont une des grandes tribus de la nation afghane, et ils ont eu, en effet, à différentes époques, la domination souveraine du pays, comme aujourd'hui les Dourânis; ils habitent encore près de Kaboul[2]. Ce rapprochement nous conduit de plus à l'explication et à l'origine, en vain cherchée jusqu'ici, du nom d'*Ortospana*, que Ptolémée donne comme synonyme de *Kaboura* ou Kaboul[3]. Il est clair que le mot Ὀρτοσπάνα est une forme légèrement altérée pour Ὀρτοστάνα (le *Vardasthâna* sanscrit), ainsi que l'avait déjà pressenti M. Wilson, qui donne du nom une étymologie conjecturale, maintenant sans objet[4].

Le voyageur va quitter ici les derniers territoires qui soient encore attribués à l'Inde, et redescendre dans les froides vallées du Tokharestân, après avoir franchi la grande chaîne de montagnes neigeuses que les anciens ont connue sous la double appellation de *Paropamisus* et de *Caucase indien* (le Hindou-kôh actuel ou Hindou-kousch). La passe que Hiouen-thsang traverse est celle de Khévâk, à la tête de l'étroite et longue vallée de la Pendjchîr; cette passe est celle qu'avait autrefois franchie Alexandre lorsqu'il vint de la Drangiane dans la Bactriane, et de nos jours elle a été

[1] L'identité du site de Houpiân avec l'Alexandrie du Caucase a été démontrée dans notre travail sur l'ancienne géographie du bassin du Kophès, imprimé dans le Recueil de l'Académie des Inscriptions, *Mémoires des savants étrangers*, t. V, 1858, p. 22 et suiv.

[2] Elphinstone, *Caubul*, p. 315, etc.

[3] Ptolem. *Geogr.* lib. VI, ch. XVIII, 5, et VIII, XXV, 7.

[4] *Ariana antiqua*, p. 176.

décrite par un explorateur anglais, le lieutenant Wood, dans son Voyage de l'Oxus [1]. Le premier lieu que l'on rencontre à la descente, du côté du Tokharestân [2], est la ville d'*Anderâb*, l'*Adrapsa* des historiens grecs, l'*An-ta-lo-po* de la relation chinoise.

§ 10. — Depuis le Hindou-kôh jusqu'à la rentrée en Chine.

Après Anderâb, la route suivie par Hiouen-thsang remonte les vallées des hauts affluents de l'Oxus jusqu'à la chaîne neigeuse qui sépare le bassin de l'Oxus de celui de la rivière de Yarkand. Cette route ne diffère pas de celle que suivit Marco-Polo dans la seconde moitié du XIIIe siècle; aussi la comparaison des deux relations fournit-elle d'intéressants rapprochements, que complètent les géographes arabes, et que l'exploration du lieutenant Wood achève d'éclairer d'une lumière nouvelle. Nous allons suivre une à une, dans la forme la plus brève, les stations successives mentionnées par notre relation.

D'Anderâb au royaume de *Kouo-si-to* [3], 400 li (30 lieues) au nord-ouest. C'est le territoire de Khost, mentionné par Baber et par Abou'lféda, à côté de celui d'Anderâb [4]. La

[1] *Journey to the sources of the river Oxus*, p. 412 à 421; Londres, 1841.

[2] Voyez ci-dessus, p. 35, note 2.

[3] Nous avons eu déjà plus d'une occasion de remarquer que la dénomination constamment appliquée par Hiouen-thsang, de même que par les autres relations chinoises, aux circonscriptions politiques ou géographiques, est celle de royaume (*Koue*), qu'il s'agisse d'un grand état, d'une province, ou même d'une simple localité. Le sens qu'il faut attacher à cette expression est donc seulement, en beaucoup de cas, celui d'un territoire distinct et indépendant, abstraction faite de son étendue.

[4] Abou'lféda, trad. de Reiske, dans le *Magazin* de Büsching, t. V, p. 346 et 348; Baber's *Memoirs*, p. 151 et 270.

véritable direction doit avoir été plutôt au nord-est qu'au nord, et les 400 li, dans ce pays de vallées et de montagnes, doivent se réduire à 20 lieues au plus mesurées à vol d'oiseau. Le lieu est cité aussi dans l'*Oriental Geography*[1]; mais il n'est pas mentionné dans nos relations modernes.

De Khost au royaume de Houo on compte environ 300 li dans la direction du nord-ouest. Cette désignation du *nord-ouest* est très-probablement fautive; on va voir tout à l'heure que la direction générale de la route, combinée avec les distances indiquées, nous porte nécessairement au nord-est. Mais ici une difficulté se présente. Une première excursion de Hiouen-thsang dans ces montagnes, lors de son arrivée aux frontières de l'Inde, nous a déjà conduit vers ce royaume de Houo; et comme nous avons pu reconnaître sans aucune hésitation les trois stations notées par le voyageur entre Houo et Balkh[2], nous avons été amené à identifier également, sans aucun doute possible, la ville de Houo avec Ghoûr. Mais la position bien connue de Ghoûr, à une douzaine de lieues vers l'ouest d'Anderâb, ne saurait s'accorder avec l'indication actuelle, qui mettrait Houo à 700 li, c'est-à-dire à une cinquantaine de lieues d'Anderâb, dans une direction tout à fait différente. Faut-il admettre que, dans cette seconde mention, le nom de *Houo* a une signification autre que dans la première, ou que le nom même aurait été inexactement rapporté? Dans l'ouvrage de Hoeï-li (p. 268) il faut lire *Houo*, et non *Kouo*. Il y a une autre solution qui concilie ces difficultés et permet de respecter le texte. Hiouen-thsang lui-même nous apprend que le chef turc de Ghoûr étendait son autorité sur une grande partie des vallées circonvoisines; dès

[1] Pages 199 et 231.
[2] Ci-dessus, p. 38.

lors ne peut-on pas admettre que, dans la mention actuelle, le nom de *Houo* désigne non plus la ville même de Ghoûr, mais seulement un territoire de sa juridiction? Quoi qu'il en soit, les doutes que nous venons d'exposer, quant au nom, n'affectent pas la position générale de la station, que désigne suffisamment l'ensemble de l'itinéraire.

De Houo au royaume de *Moung-kièn*, 100 li à l'est. *Moung-kièn* est évidemment la ville ancienne de Moungan, que l'on voit marquée sur un itinéraire employé par le lieutenant Mackenzie dans sa construction de la carte jointe à la relation d'Elphinstone, à une douzaine de lieues vers le sud de Djerm. Cette position est parfaitement d'accord avec les indications qui se peuvent tirer des géographes musulmans[1], aussi bien qu'avec celle de notre relation.

De Moungan au royaume de *Ki-li-se-mo*, 300 li vers l'est, à travers des montagnes difficiles et de profondes vallées. Ici enfin nous trouvons une place dont la position a été fixée, au moins approximativement, par un explorateur européen; car on n'y saurait méconnaître l'*Ishkeschm* du lieutenant Wood, place importante de ces hautes régions, située près de la gauche de la rivière de *Sir-i-kol* (le bras méridional du haut Oxus), à l'entrée de la longue vallée de Vakhan, que cette rivière arrose[2]. La carte du lieutenant Mackenzie écrit le nom *Ishkascham*. Marco-Polo a aussi vu cette ville, et il la décrit sous le nom de *Scassem*[3].

[1] L'Istakhri, dans la version allemande de Mordtmann, p. 120 et 135; *Oriental Geography*, p. 224 et suiv. Édrisi, t. I, p. 479. L'Istakhri écrit *Mounk*; l'*Oriental Geography*, *Mank*; l'Édrisi, *Menk*.

[2] *Journey to the sources of the river Oxus*, p. 315. La latitude d'Ischkeschm, d'après les observations du lieutenant Wood, est de 36° 42′ 32″. (*Ibid.* p. 331.)

[3] Au chapitre XLVI de l'édition de la Société de Géographie, chapitre XXIV du premier livre dans l'édition italienne de Ramusio, chapitre XXV dans la ver-

Ce point de repère, le premier, après Anderâb, dont la position nous soit donnée directement par un explorateur européen, fournit une utile vérification de la partie déjà parcourue de l'itinéraire de Hiouen-thsang depuis l'Hindou-kôh. Si nous prenons la carte du lieutenant Wood ou celle de Kiepert[1], que nous y tracions approximativement la ligne de route de notre voyageur, d'après les indications de Hoeï-li et du *Si-yu-ki*, et que nous mesurions cette route au compas, la distance trouvée d'Anderâb à Ischkeschm est de 60 à 62 lieues. En augmentant ce chiffre d'un tiers, proportion reconnue nécessaire pour obtenir la distance effective dans un pays très-accidenté tel que celui-ci[2], on arrive à une distance réelle de 80 lieues au moins, qui répondent à 1,100 li de Hiouen-thsang. Or ce chiffre de 1,100 li est précisément celui que donne la relation chinoise, en quatre stations, d'*An-ta-lo-po* à *Ki-li-se-mo*. C'est un accord bien remarquable, et qu'on ne pouvait guère espérer dans une contrée sur laquelle nos informations topographiques sont encore si incomplètes. Il en résulte que les trois positions intermédiaires ne sauraient différer notablement de l'emplacement que nous leur avons donné sur la carte.

Hiouen-thsang mentionne en passant deux autres noms de vallées (de royaumes, selon son expression habituelle), non comme les ayant vues personnellement, mais comme étant voisines de sa route. Le premier est le royaume d'*O-li-ni*, au nord de *Moung-kièn* ou Moungan, sur les deux bords du *Po-ts'ou* (le Vakch ou Oxus); le second est le

sion de Marsden. Tous les manuscrits français donnent *Casem;* les manuscrits italiens et latins *Scassem.* D'Anville écrit *Keshem.*

[1] *Turan, oder Turkistan,* 1852. Voyez ci-dessus, p. 4.

[2] Voyez ci-dessus, p. 73, note 4.

royaume de *Ho-lo-hou*[1], à l'orient d'*O-li-ni* et sur la rive méridionale du fleuve. L'un et l'autre de ces deux territoires pouvaient avoir, au rapport du voyageur, 300 li de tour, ce qui suppose pour chacun une vallée de 8 à 9 lieues de long. La position des deux vallées est assez bien déterminée par les indications du voyageur; mais nos renseignements actuels ne nous fournissent pas de synonymies certaines, à moins que le nom d'*O-li-ni* ne se puisse rapporter au *Waleïn* de l'*Oriental Geography*[2]. Ce qui nous fait hésiter sur le rapprochement, c'est moins parce que le mot est écrit *Varavalîn* dans la Géographie de l'Istakhri[3], que parce que la position paraît trop occidentale. Néanmoins, pour tous les cantons (et celui-ci est du nombre) dont la position n'a pas été déterminée par un explorateur européen, on ne saurait se prononcer d'une manière définitive. Il ne serait pas impossible que *Ho-lo-hou* se rapportât à la vallée de *Rochan* de Wood, l'*Oroschan* du P. d'Arocha[4].

Du territoire de *Ki-li-se-mo* (Ischkeschm), Hiouen-thsang, continuant de remonter la vallée de l'Oxus dans la direction du nord-est, arrive au royaume de *Po-li-ho*. La distance n'est pas indiquée. C'est une vallée d'une centaine de li (7 lieues)

[1] Voyez ci-dessus, p. 73, la note relative à la valeur phonétique de *ho*.

[2] Page 230. Le même nom est écrit *Zualeïn*, à la page 223.

[3] *Das Buch der Länder*, p. 122. La même forme du nom (*Warvalîn*) se retrouve dans l'Édrisi, t. I, p. 474. C'est sûrement aussi le *Walwaleg* d'Abou'lféda (trad. de Reiske, dans le *Magazin* de Büsching, t. V, p. 352). M. Al. Cunningham n'hésite pas dans l'identification de Valeïn avec *'O-li-ni* (*Journal of the As. Soc. of Beng.* vol. XVII, 2, 1848, p. 54).

[4] *Journey*, p. 377 (sur le nom chinois, voyez l'observation de M. Stanislas Julien, Hoeï-li, p. 269, note); d'Arocha, dans les *Mémoires sur les Chinois*, t. I, p. 293, in-4°. D'après la détermination du P. d'Arocha, le village d'Oroschan est par 36° 49′ de latitude, 68° 36′ est de Paris. D'après la carte de Wood, le chiffre de la latitude serait fautif; c'est 37° 49′ qu'il faudrait lire.

de l'ouest à l'est, sur une longueur trois fois plus grande du nord au sud. Cette localité, pour le nom et pour la position, nous paraît répondre au *Po-lo-eulh* du P. Félix d'Arocha, savant missionnaire jésuite, qui fut chargé par l'empereur Khien-loung, en 1759, d'établir les bases astronomiques d'une carte des contrées nouvellement annexées à l'Empire sur la frontière de l'ouest, et qui détermina, par une série d'observations, la position de quarante-trois points dans le Turkestan et la petite Boukharie [1]. *Po-lo-eulh*, ou Bolor, un de ces points [2], est placé, dans la table du P. d'Arocha, par 37° de latitude et 70° 29′ à l'est du méridien de Paris, position qui se lie parfaitement avec la carte du lieutenant Wood, et qui se trouve à 22 lieues environ ou 300 li de *Ki-li-se-mo*, dans la direction marquée par le voyageur.

Il nous paraît que, dans quelques-uns des noms qui suivent, il s'est glissé un peu de désordre quant aux directions indiquées et aux positions relatives; du moins les indications nous semblent-elles s'accorder difficilement avec ce que nous avons de notions positives sur la topographie de cette haute vallée de l'Oxus et de ses embranchements directs. Il faut dire, toutefois, que ces notions, dues presque uniquement à la relation du lieutenant Wood, sont encore bien incomplètes, son exploration n'ayant pas dévié de la

[1] *Mémoires concernant les Chinois*, t. I, p. 393; *Lettres édifiantes*, t. XXIV, p. 27; cf. p. 483, édit. de 1781. Sur les déterminations astronomiques du P. d'Arocha et des deux jésuites astronomes qui l'accompagnaient dans cette mission, on peut voir les judicieuses remarques de M. Alexandre de Humboldt, *Asie centrale*, t. II, p. 380 et suiv. La position de Bolor a été indûment déplacée sur la carte de M. Kiepert.

[2] Qu'il ne faut pas confondre avec la province du même nom, appelée aussi *Balti*, que le Sindh traverse directement au nord du Kachmîr, et qui a pour capitale Skardo. (Voyez ci-dessus, p. 66.)

vallée principale du fleuve. On ne peut donc pas dire que des renseignements plus circonstanciés sur les nombreuses vallées qui viennent y déboucher à droite et à gauche, sur leurs dispositions relatives et leurs communications, n'expliqueront pas des indications qui nous semblent, quant à présent, difficiles à comprendre. C'est déjà beaucoup que, sauf un très-petit nombre, tous les noms donnés par la relation chinoise se retrouvent aujourd'hui encore dans l'usage actuel. Nous allons donc nous borner à récapituler ces noms dans l'ordre où Hiouen-thsang les mentionne, après *Po-li-ho* ou le Bolor de l'Oxus.

Hi-mo-ta-la. 300 li à l'est de *Po-li-ho* (Bolor). Confine à l'ouest avec *Ki-li-se-mo* (Ischkeschm). Inconnu. Hoeï-li, page 269, compte les 300 li à partir de *Moung-kièn* (Moungan), ce qui s'accorderait mieux avec la station suivante.

Po-to-tchoang-na. 200 li à l'est d'*Hi-mo-ta-la.* Le groupe chinois est la transcription évidente du nom de *Badakchân.* Le nom de *Badakchân* est très-ancien dans ces hautes vallées; on le trouve déjà dans Strabon et dans Ptolémée, sous les formes un peu altérées de *Bandobene* et de *Vandabanda.* Il a pris une plus grande importance, et peut-être aussi une acception plus étendue, depuis que la vieille appellation de *Toukhâra* ou *Tokharestân* est tombée en désuétude. Les géographes arabes et persans mentionnent une ville du même nom, qui en était la capitale, à sept journées de Taïkhan ou Talékan et à treize journées de Balkh, sur la rivière de Khariâb, qui est, disent-ils, le plus considérable des affluents de la gauche (ou du côté sud) de l'Oxus ou Djihoûn, non loin des mines célèbres de lapis-lazuli[1]. Le P. d'Arocha en-

[1] Istakhri, *Das Buch der Länder,* p. 125; *Oriental Geography,* p. 225 et 230; l'Édrisi, t. I, p. 475 et 478; Abou'lféda, trad. de Reiske, dans le *Magazin* de

a déterminé la position, en 1759, à 36° 23′ de latitude, par 70° 12′ à l'est de Paris[1], position qui s'accorde bien avec la distance indiquée par rapport à Talékan. Postérieurement à cette époque, le rang de capitale de la province a été transféré à Faïzabâd, et, plus récemment, à Djerm[2]. Hiouen-thsang dit que la ville était située sur une montagne escarpée : c'est une particularité que nous ne pouvons vérifier, attendu qu'aucun Européen, jusqu'à présent, n'a été à Badakchân[3]. La place n'est même pas marquée sur la carte de Wood ni sur celle de M. Kiepert, quoique la détermination du P. d'Arocha ne soit contredite par aucune autre donnée.

In-po-kièn[4], à 200 li au sud-est de *Po-to-tchoang-na* (Badakchân). C'est le Vakhan, partie supérieure de la vallée de l'Oxus, mentionnée par les anciens géographes musulmans et reconnue, en 1838, dans toute son étendue par le lieutenant Wood[5]. Au lieu de *sud-est* dans le texte chinois, il faut lire *nord-est.*

Khiu-lang-na, à 300 li de Vakhan, au sud-est, à travers un pays de montagnes et de précipices. Ce nom a de l'analogie avec celui de Garana, canton où sont situées les mines de lapis-lazuli, dans la montagne, non loin de Badakchân[6];

Büsching, t. V, p. 351 et suiv. Le Badakchân est une des provinces vues et décrites par Marco-Polo.

[1] Dans les *Mémoires concernant les Chinois*, t. I, p. 393.

[2] Wood, *Journey*, p. 251 et suiv.

[3] Sauf le P. Benedict Goës, en l'année 1603 (apud Trigaut, *De christiana expeditione apud Sinas*, p. 536; Lugduni, 1616); mais ce que nous avons de son journal apporte peu de lumière à la géographie.

[4] Hoeï-li, p. 270, écrit *Kie-po-kièn.*

[5] L'Istakhri, p. 126; Édrisi, t. I, p. 483 et 490; Wood, p. 319 et suiv. et 369 et suiv. Marco-Polo le décrit, ainsi que le Badakchân.

[6] Al. Burnes, *Voy. à Boukh.* t. I de la trad. franç. p. 161.

peut-être ce nom s'étend-il plus haut, vers les sources du fleuve. Nous ignorons si le nom de *Kourana*, cité par M. Reinaud d'après le *Merassid-al-itthila* [1], s'applique aux mêmes localités.

Ta-mo-si-t'ie-ti, à 500 li de *Khiu-lang-na* vers le nord-est, par un pays hérissé de montagnes et rempli de précipices. Le pays porte en outre le nom de *Tchin-kan*, et les habitants le nomment aussi *Hou-mi*. La capitale est appelée *Hoen-t'o-to*. Ce dernier nom existe encore dans celui de Kandat, résidence actuelle d'un des chefs de la vallée de Vakhan, sur la rive gauche de l'Oxus, à une cinquantaine de milles (17 lieues ou 230 li) au-dessus d'Ischkeschm [2]. Quant au nom de *Ta-mo-si-t'ie-ti*, nous croyons le retrouver dans celui de *Matotch*, qui désigne un grand embranchement de la vallée de l'Oxus, un peu au-dessus de Kandat [3]. La vallée de Matotch, qui n'a pas encore été reconnue, se porte en remontant vers le sud, dans la direction de Tchitral, avec lequel elle est en communication habituelle par plusieurs cols de l'Hindou-kôh. Dans la relation chinoise, *Ta-mo-si-t'ie-ti* est une vallée dont la longueur est de 1,500 à 1,600 li (115 lieues environ), sur une largeur qui varie depuis 100 jusqu'à 400 et 500 li. Il doit y avoir quelque méprise, ou au moins quelque malentendu dans la longueur attribuée à la vallée.

Hiouen-thsang mentionne ici, parmi les États ou territoires situés au nord de la route qu'il suivait en remontant le Vakhan, le royaume de *Chi-khi-ni*, que nous savons répondre à la vallée de Chaghnân, et dont la situation nous

[1] *Mémoire sur l'Inde*, p. 163.
[2] Wood, *Journey*, p. 323 et suiv.
[3] *Ibid.* p. 332.

est déjà connue[1]. Il mentionne aussi, au sud de *Ta-mo-si-t'ie-ti*, le royaume de *Chang-mi*, dont l'emplacement paraît devoir se chercher dans le Tchitral, au sud du Hindou-kôh.

Continuant de monter au nord-est, Hiouen-thsang arrive, après une marche très-pénible de 700 li[2], à la vallée de *Po-mi-lo*, longue passe à travers des montagnes neigeuses, qui n'a pas moins de 1,000 li de l'ouest à l'est, et dont la largeur varie depuis 10 li (3 kilomètres) jusqu'à 100 li (environ 7 lieues). Un grand lac en occupe le centre. *Po-mi-lo* est la transcription de *Pamir*, nom que Marco-Polo a rendu célèbre dans la géographie de l'Asie centrale[3]. Le lac dont parle Hiouen-thsang est celui de *Sir-i-kol* d'où sort l'Oxus, et qui a été reconnu par le lieutenant Wood dans sa pénible exploration de cette région glacée[4]. Marco-Polo, comme Hiouen-thsang, mentionne le pays de Bolor (*Po-lo-lo* dans la transcription chinoise), qui confine vers le sud-est à la haute région de Pamir[5].

Du milieu de la vallée de Pamir, c'est-à-dire du lac *Sir-i-kol*, la route de Hiouen-thsang se porte au sud-est; et, après une marche que le voyageur évalue à 500 li, au milieu d'un pays tout coupé de précipices et couvert de neige, il arrive au royaume de *Khie-p'an-t'o*. La direction et la distance nous portent à une ville dont le nom, dans la bouche des Kirghiz, est *Kartchou*. La rivière qui passe à Kartchou est une des

[1] Voyez ci-dessus, p. 42.

[2] Ces 700 li paraissent devoir se compter depuis Kandat (*Houen-t'o-to*).

[3] Voyages de Marco-Polo, ch. L de l'édition de la Société de Géographie; l. I, ch. XXIX de la trad. de Marsden. Sur le plateau de Pamir, on peut voir l'*Asie centrale* de M. de Humboldt, t. II, p. 389; Paris, 1843.

[4] *Journey to the river Oxus*, p. 354 et suiv.

[5] Voyez ci-dessus, p. 66.

principales branches supérieures de la rivière de Yarkand; dans la relation chinoise elle est nommée *Si-to*.

De *Khie-p'an-t'o* (Kartchou) à *Kie-cha*, qui est notre *Kachgar*[1], Hiouen-thsang compte 1,300 li (96 lieues) en deux stations. La distance mesurée au compas sur la grande carte de l'Asie centrale de Klaproth est de 70 lieues environ, chiffre auquel il faut ajouter les détours et les accidents du chemin dans un pays de montagnes pour avoir la distance effective, c'est-à-dire un tiers environ de la distance linéaire donnée par la carte. L'indication de Hiouen-thsang s'accorde donc très-convenablement avec la distance réelle. *Ou-cha*, que le journal chinois met à 800 li de *Khie-p'an-t'o* (Kartchou), à la sortie des monts *Tsong-ling*, et à 500 li de *Kie-cha* (Kachgar), doit répondre, d'après cette triple indication, à la ville actuelle d'Inggachar.

De Kachgar (*Kie-cha*), Hiouen-thsang se dirige au sud-est; il traverse, à la distance de 500 li (37 lieues), une rivière à laquelle il applique le nom de *Si-to* (Sîtâ), comme à la rivière de Kartchou, et arrive de là à *Tcho-kiu-kia* : c'est le nom ancien de la ville de Yarkiang.

La station suivante est la célèbre cité de Khotan (*Kiu-sa-tan-na*, transcription du sanscrit *Koustana*, qui signifie « mamelle de la terre »); mais la distance de 800 li (60 lieues) notée par le voyageur, est de beaucoup inférieure à celle que nos cartes indiquent. La distance réelle, mesurée sur la grande carte de l'Asie centrale de Klaproth, est au moins de 110 lieues effectives, qui équivalent à 1,500 li.

[1] La transcription du mot chinois donne seulement *Khaça; gar* est la terminaison commune d'une foule de noms de lieux dans les dialectes du nord de l'Inde, avec la signification de ville. Il y a longtemps qu'on a remarqué que Kachgar et son territoire répondent à la *Casia regio Scythiæ* de Ptolémée.

